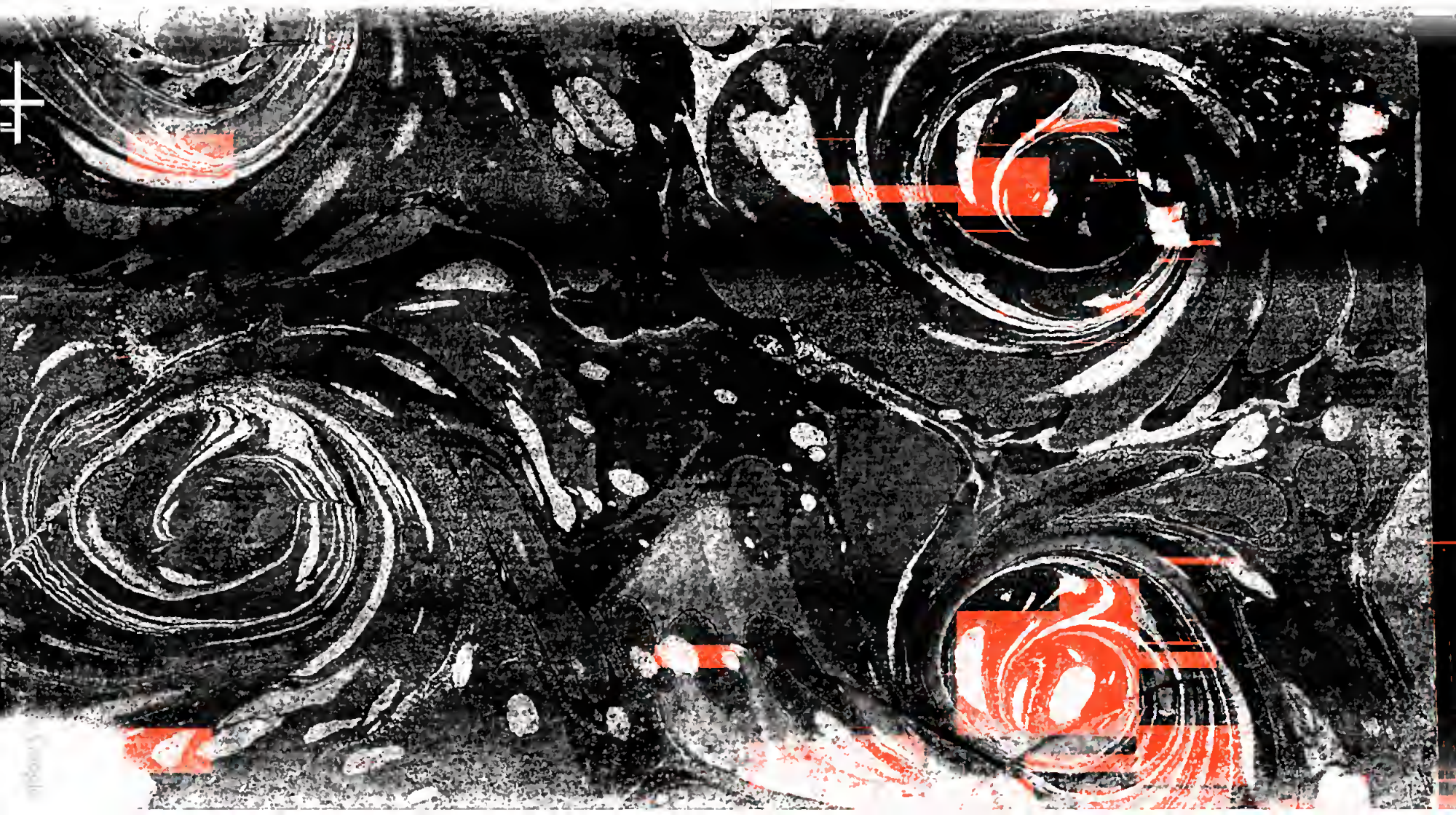
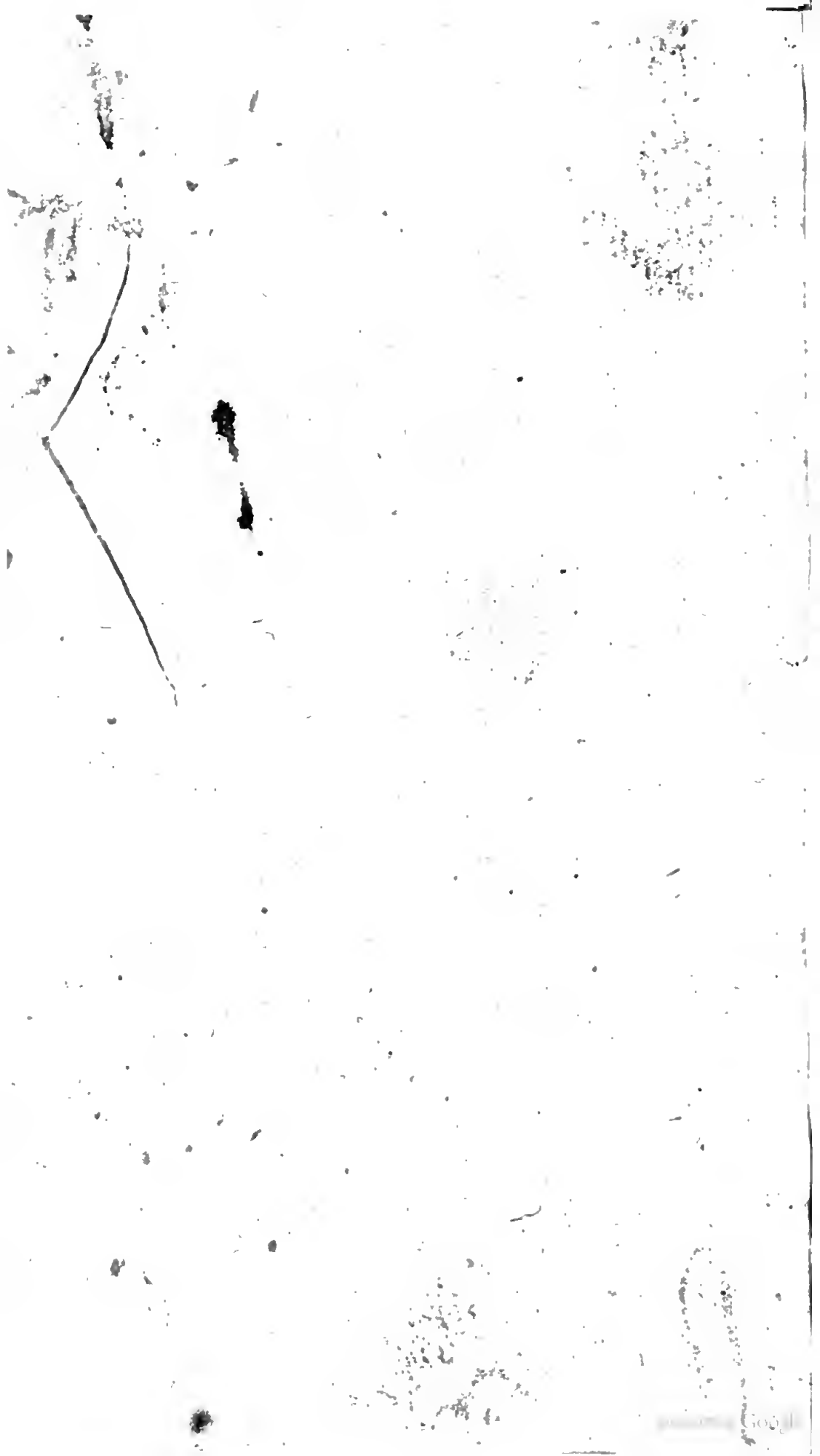




7397

Palat. XXXVI 39

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES.

Digitized by Google

58u559

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES

AMUSANTS.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES;
Et ſe trouve
A PARIS,
Chez BELIN, Libraire, Rue Saint-Jacques,
près celle du Plâtre.

M. DCC LXXXI.

LE SAGE

[ONTEUX DE L'ÊTRE,

CONTE.

u E le brillant tourbillon du monde
xcede, s'écrioit *Dorval!* Que ſes ſoupers
ns m'ennuient! Que je ſuis las d'être cité,
ierché, imité; d'afficher des travers que
épriſe, de parler un jargon que j'entends
ine, de créer de nouvelles modes & de
veaux mots; enfin d'être à tout Paris, &
e pouvoir être à moi! Jamais on ne ſe
ıa tant de peine pour acquérir le titre
mme eſtimable, que moi pour mériter
i d: fat. Quittons un rôle qui m'a ſi bien
ſi: il m'eſt étranger, & je veux finir par
i qui m'eſt propre.
inſi parloit *Dorval*, l'homme à la mode,
qui au fond rougiſſoit de l'être. Ce diſ-

cours peignoit ſon vrai caractère. *Dorval*, parvenu à l'âge de trente ans, en regrettoit douze perdus dans la diſſipation. Il avoit en lui de quoi ſe rectifier : un eſprit juſte, quoique brillant ; un cœur ſenſible, quoique partagé. Douze ans de travers n'avoient pu anéantir cet heureux naturel, & *Dorval* n'aſpiroit qu'à ſe montrer tel que la nature l'avoit fait naître. Une ſeule difficulté l'arrêtoit. Comment changer de rôle ſi ſubitement ? croira-t-on à cette métamorphoſe ?... Eh ! que m'importe que l'on croie ou que l'on doute, ajoutoit *Dorval ?* je veux déſormais vivre pour moi. On me prêtera ſans doute bien des ridicules : j'ai, ſans rien prêter, de quoi prendre ma revanche. Tout conſidéré cependant, il crut devoir encore diſſimuler. On n'apperçut aucun changement, ni dans ſa conduite, ni dans ſes diſcours ; mais il étoit difficile que cette contrainte ſubſiſtât long-temps. *Dorval* épioit l'occaſion de s'en dédommager : elle ſe préſenta d'elle-même. Il étoit lié avec le Chevalier de *Séricourt*, plus jeune que lui de quelques années. *Séricourt* ſe glorifioit même d'avoir paru dans le monde ſous ſes auſpices, d'avoir profité de ſes leçons. Il eſt vrai que jamais éleve ne ſaiſit mieux celles de ſon maître : il eſt vrai auſſi que jamais vocation ne fut moins équivoque. *Séricourt* étoit par nature ce que *Dorval* n'étoit que par ſyſtême.

Que deviens-tu donc, lui diſoit un jour

e disciple zèlé ; on ne te rencontre nulle
art ; & ce qui est bien moins concevable,
n te trouve chez toi. Il ne te manque plus
ue d'y être un *Platon* à la main. Sçais-tu
u'il ne me sera bientôt plus permis de me
ire ton élève ? Qui le croiroit ? *Dorval* fut
mbarrassé par ce discours. Loin de faire
arler la raison, il eut recours au persiffla-
e. Ne puis-je pas, disoit-il, prendre quel-
ues jours de repos ? le moyen de suffire à
out ! Les Gens du Palais ont leurs vacances ;
rois-tu que nous méritions moins d'avoir
s nôtres ? Beaucoup mieux, reprit *Séri-*
ourt ; mais que dira la tendre *Dorimène*,
lle qui veut être aimée avec tant d'exacti-
ude ? — Elle s'accoutumera à l'être comme
nt d'autres. — Et la vive *Éliane*, qui ne
ut jamais attendre ? — Elle attendra. —
u vas perdre sans retour la prude *Araminte* :
ne Prude ne veut point être négligée. — Elle
y fera. — Pour la coquette *Eglé*, que de
oups-d'œil elle aura prodigués durant ton
bsence ! — Elle m'en dedommagera. Il faut
ourtant, ajouta *Séricourt*, quitter dès de-
ain ta solitude. — Eh ! pourquoi dès de-
ain ? — C'est que je t'ai engagé : je t'ai pro-
is à la Comtesse. — Je n'ignore pas que tu
is les honneurs de sa maison ; mais vou-
ois-tu aussi m'y instaler ? — Pourquoi non ?
: t'exhorte de faire de ton mieux ; & je
'engage à faire du mien pour te produire.
— Avoue, mon cher, qu'il y a-là bien du

déſintéreſſement ou de la préſomption. N'êtes-vous pas au mieux l'un avec l'autre, la Comteſſe & toi? — Je l'ai cru & elle auſſi, mais nous nous trompions tous deux. C'eſt une choſe merveilleuſe que notre embarras mutuel. — Toi, embarraſſé? — Parbleu, on le ſeroit à moins. Que dire à une femme à laquelle on a tout dit, & qui elle-même ne ſçauroit que répondre? — J'entends; tu me délégues ton embarras: mais ſi tu vas redoubler le ſien? — Non, elle te diſtingue. Je t'avouerai même que ce qui l'avoit d'abord prévenue en ma faveur, c'eſt l'honneur que j'ai d'être ton élève... Fort bien, diſoit *Dorval* en lui-même; je vois qu'il faudra maintenir auprès d'elle ma réputation: c'eſt aſſez mal remplir mes projets de retraite. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit *Sériçourt;* il faut nous rendre dès aujourd'hui à ſa campagne: elle y prépare une fête brillante, & je veux que tu en ſois le héros. — Une fête! & pour qui? — Pour ſon mari. — Quoi! ſe ſont-ils rapprochés? — La bonne plaiſanterie! Eſt-ce qu'on ſe rapproche? La Comteſſe, en femme raiſonnable, permet une fois par an à ſon mari de ſe croire quelque choſe dans ſa maiſon. De ſon côté, il eſt aſſez diſcret pour ne point abuſer de cette indulgence. *Dorval* oppoſa quelques difficultés à ce départ ſubit, mais il n'eut point la force d'inſiſter. Veux-tu, diſoit *Sériçourt*, laiſſer le Comte tête-à-tête avec ſa femme? Il ſe croiroit en bonne fortune.

Le château de la Comteſſe n'étoit éloigné de Paris que de huit lieues. Déjà *Dorval* & *Sérícourt* en avoient franchi la moitié. Ils voyageoient chacun dans leur voiture, qui l'une & l'autre étoient des plus brillantes. Une voiture d'une autre eſpece, un ſimple char de campagne attelé de deux bœufs, fixa tout-à-coup l'attention des deux voyageurs. On voyoit ſur le char une jeune fille vêtue de blanc, couronnée de fleurs, & d'une beauté ſingulière. Elle étoit aſſiſe ſur un monceau d'épis nouvellement moiſſonnés. D'une main, elle tenoit une faucille ornée galamment; de l'autre, un faiſceau de liens raſſemblés avec des rubans de diverſes couleurs: des gerbes, liées comme ce faiſceau, s'élevoient pour elle en forme de trône. Telle ſans doute parut Cérès, avant que d'être la mere de Proſerpine; ou telle fut Proſerpine, avant que d'être enlevée à ſa mere. Autour de ce char, s'avançoit gaiment une troupe de jeunes gens des deux ſexes. Le ſon de quelques inſtrumens, la plûpart champêtres, égayoit & régloit leur marche. Plus loin, on voyoit venir les peres de ces jeunes gens. Tout ce cortége avoit quelque choſe de frappant & de nouveau. *Sérícourt* en dérangea un peu l'ordre, tant ſa voiture friſa de près le char de la jeune perſonne. Elle eſt divine, s'écria-t-il, avec un ton & un regard qui la deconcerterent; elle eſt divine: mais il faut troquer ces fleurs contre des diamans,

& cette ruſtique voiture contre un leſte vis-à-vis. La ruſtique voiture avançoit toujours ; ce qui empêcha *Séricourt* d'en dire davantage. Quant à *Dorval*, il avoit ordonné à ſes gens de laiſſer le chemin libre & de s'arrêter. Il contemploit ce ſpectacle avec ſurpriſe, mais encore avec plus d'intérêt. Il ſe rappella que c'étoit l'uſage, en certains lieux, de terminer ainſi la recolte, & de choiſir pour reine des moiſſons la plus jolie fille du village. On ne pouvoit, diſoit-il, mieux choiſir. Que de tréſors, qui n'ont peut-être pour aſyle qu'une miſérable cabane ! Quel palais ne pourroient-ils pas embellir ? Ses regards étoient abſolument fixés ſur cette reine champêtre : ils ne firent qu'augmenter ſon embarras, & cet embarras l'embelliſſoit encore. *Dorval* crut même découvrir que ce trouble ne reſſembloit point au premier, c'eſt-à-dire, à celui que le perſiflage de *Séricourt* avoit cauſé à la belle villageoiſe. Cette idée fit ſur lui une impreſſion qui l'étonna ; mais elle n'étonnera point ceux qui ſçavent que dans une villageoiſe, comme dans une Princeſſe, les droits de la beauté ſont les mêmes. Des yeux qui n'ont rien dit encore, ſont bien éloquents lorſqu'ils eſſaient de parler.

Dorval ne pourſuivit ſa route qu'à regret. Il vit *Séricourt* occupé à queſtionner un de ceux qui fermoient ce cortége ruſtique. Cet homme étoit un peu mieux vêtu qu'un vil-

ageois ordinaire; mais du reſte, il en affec-
oit la ſimplicité. Que ſignifie, lui deman-
loit *Sérícourt*, cet appareil ſingulier? Que
a moiſſon eſt finie, répondit l'homme cham-
ɔêtre. — J'ignorois qu'on en célébrât ainſi
a clôture. — Bien d'autres que vous l'igno-
ent. C'eſt un ancien uſage que je fais revi-
re: il amuſe cette jeuneſſe, & tout amuſe-
nent conſole. — Eſt-ce auſſi pour vous con-
oler, que cette jolie enfant a été choiſie
ar vous? — Je ne l'ai point choiſie, elle
a été élue. — Avoit-elle des concurrentes?
Si cela eſt, il faudra venir ſe pourvoir ici.
— L'emplette pourroit bien ne pas vous ſa-
isfaire. Nos villageoiſes ſont ſi ſimples! —
On les forme. Par exemple, je veux que cette
jolie enfant qu'on promene, perde avant ſix
ſemaines le tic de rougir. — Je vous réponds
qu'elle rougira encore dans ſix mois. C'eſt
un tic dont j'eſpere qu'elle ne ſe defera point.
— Avez-vous quelqu'intérêt qu'elle le gar-
de? — Cela pourroit être. J'ai auſſi quelque
crédit auprès d'elle. — Ce crédit-là, mon
cher, eſt un peu ſujet à caution; mais n'im-
porte: ne pourriez-vous pas l'employer en
ma faveur? — Auprès d'elle? — Bien en-
tendu. — Oui-da! la commiſſion a ſon mé-
rite. Oh! je vous réponds de m'en acquitter
comme je dois. — Il me ſemble, bon-hom-
me, que vous plaiſantez? — Point du tout:
je parle auſſi ſérieuſement que vous-même.
— Je vous crois le ſens commun; ainſi vous

ſentez qu'on ne plaiſante point un homme de ma ſorte... — Ah! Monſieur, interrompit le Villageois; n'auriez-vous point le malheur d'être homme de qualité? — Sans doute, je le ſuis. Qu'entendez-vous par ce *malheur?* — Peut-être auſſi êtes-vous bien en Cour? — On ne peut y être mieux. — Hélas! tant pis. Je gage même que vous faites les délices de la bonne compagnie? — Je m'en flatte. — J'en ſuis déſeſpéré pour vous. Je vois auſſi que vous avez dû trouver peu de cruelles. — Eſt-ce qu'on en trouve? Je ne m'en ſuis point encore apperçu. — Monſieur, fuyez ce malheureux village; vous en rencontreriez. — Comment? — Cette petite *Cécile*, qui vous paroît ſi jolie.... — Hé bien? — Hé bien! plus un homme de Cour eſt aimable, plus il l'effraie. — Elle s'apprivoiſera. — J'en doute. On lui a furieuſement gâté l'eſprit à ce ſujet. — C'eſt apparemment quelque ruſtre.... — C'eſt ſon propre pere. — On commencera par le convertir. La philoſophie villageoiſe ne tient guères contre certains arguments.... — C'eſt un homme bien opiniâtre, je vous en avertis. — Opiniâtre, comme on l'eſt dans ces ſortes d'occaſions! — Celui-là l'eſt dans toutes. Je vais en deux mots vous le faire connoître. Il prêche ſans ceſſe à tout le village, qu'on n'eſt heureux que quand on eſt petit, & quand on n'approche point des Grands. Il dit avoir eu le malheur de les chercher, & enſuite le bon-

eur de les fuir. Il les fuit encore... —C'eſt pparemment, interrompit *Séricourt*, quelue miſantrope ſubalterne? —Point du tout, 'eſt un homme fort gai; & ce qui eſt enore plus rare, on ne le voit jamais triſte. — Et que fait-il dans ce village? — Il fait aloir ſon bien. — Ce bien eſt-il conſidérale? Non, mais il lui paroît ſuffiſant. — Et *Cécile*, quelles ſont ſes occupations? — Celes qu'on donne à une jeune fille qu'on ne eut pas fatiguer. — Ce qui me conſole, reprit *Séricourt*, c'eſt qu'on a reſpecté la fraîheur de ſon teint. — Oh! pour cela, ſon ere y veille lui-même. Il dit que quand une emme eſt belle, ce qu'elle peut faire de ieux, c'eſt de l'être toujours. — Il a raiſon. 'arbleu, je veux l'en remercier. — Il n'y a as de quoi, repliqua l'inconnu en ſouriant. Alors il s'éloigne avec vîteſſe, & *Séricourt* lemeure étonné pour la première fois.

Dorval ne put entendre qu'une partie de e dialogue: mais il devina aiſément le ſurlus. Cet homme, diſoit-il, n'eſt rien moins u'un payſan. C'eſt un rôle qu'il joue, ſoit ar ſyſtême, ſoit par caprice. J'aimerois ieux que ce fût par ſyſtême. Je médite moiême un perſonnage qui pourra ſembler auſſi iſarre que le ſien. *Séricourt*, de ſon côté, voit ſon projet. Il faudra bien, diſoit-il, pprivoiſer cet homme, ou recourir à d'aures voies pour retirer cette enfant d'eſclavage. Que dis-tu de cette rencontre? cria-t-il

à *Dorval*, qui le regardoit en riant. Je dis, reprit ce dernier, qu'on peut être belle dans un char traîné par des bœufs, & homme d'eſprit ſous un habit ruſtique. Avoue cependant, reprit *Sérícourt*, que cet homme d'eſprit a beſoin qu'on le forme. Il veut enterrer cette jeune *Cécile* dans ſon village; elle eſt faite pour quelque choſe de mieux. Je lui deſtine la place de *Rhodope*. Il eſt bon d'obſerver que cette *Rhodope* étoit une courtiſane aux gages de *Sérícourt*. La comparaiſon déplut à *Dorval*, il alloit en démontrer l'injuſtice; mais *Sérícourt* avoit pourſuivi ſa route, & ſon rival fut contraint de l'imiter. D'ailleurs, c'étoit ſe déclarer hautement le partiſan de la raiſon, & le foible de notre Sage étoit de n'oſer le paroître. L'image de *Cécile* ne le quittoit cependant pas. On arrive. Ah! c'eſt *Dorval*, s'écria la Comteſſe, avant même que celui-ci l'eût apperçue: c'eſt *Dorval*, nous ne craignons plus ni l'ennui ni le pédantiſme; il ſçaura bien leur en impoſer. Ce diſcours embarraſſa *Dorval*. Hé bien! diſoit-il en lui-même, ne voilà-t-il pas de nouvelles entraves? Puis-je démentir ici mon premier rôle? Non, il faut le ſoutenir, mais en continuant de l'apprécier ce qu'il vaut.

En effet, il le ſoutint. Il avoit dans *Sérícourt* un émule qui n'épargnoit rien pour l'effacer, & à qui ce rôle étoit naturel. Croiriez-vous, diſoit-il à la Comteſſe, que le ſé-

ieux gagne *Dorval* de jour en jour? C'eſt
n homme qui s'enterre chez lui, & il n'a
as fallu moins que votre nom pour l'arra-
her à ſon boudoir. Je ſuis, reprit-elle,
lattée de la diſtinction: mais il eſt affreux
le ſe ſéqueſtrer ainſi! c'eſt déroger bien ſu-
ıitement. Madame, reprit *Dorval*, d'un ton
ibre, je ſuis ferme dans mes principes; mais
'avoue que certains cercles me ſemblent
uelquefois ſi ennuyeux!..— Quoi! Marquis,
ous pourriez vous ennuyer? —— Madame;
e n'ai pas le privilége excluſif de ne m'en-
ıuyer jamais. Je l'ai moi, reprit la Com-
eſſe, & l'uſage en eſt facile. Premièrement,
e m'amuſe de tout. Et moi auſſi, ajouta
Sérícourt. Mais, Madame, répliqua *Dorval*,
out n'eſt pas amuſant. Pardonnez-moi, re-
rit la Comteſſe, tout peut l'être pour nous:
ela dépend de notre manière de voir. Les
bjets prennent à nos yeux la teinte de no-
re ame. Si elle eſt triſte, ils ſeront lugu-
bres; ſi elle eſt gaie, tout le noir diſpa-
roîtra. Ne prenons rien au ſérieux, l'ennui
ſe gardera de nous approcher. J'ai vû, ajouta
Dorval, des gens ſérieux qui ne s'ennuyoient
point. C'eſt, reprit la Comteſſe, qu'ils
s'amuſoient à être graves. Pour vous, Mar-
quis, je crains que *Sérícourt* n'ait dit vrai;
vous deviendrez grave ſérieuſement. —— Je
n'en crois rien, mais enfin qu'en réſulteroit-
il? —— Un million de brocards. Tant de
gens que vous avez perſiflés, déſolés, pren-

droient leur revanche. On vous redoutoit ; on vous bravera, vous ſerez honni, tympaniſé. On n'attribuera point votre changement au choix volontaire d'un nouveau rôle, mais plûtôt à l'incapacité de ſoutenir celui que vous aviez d'abord pris. —— Oh ! pour celui-là, Madame ; j'ai fait mes preuves.—— Il faut les réïtérer, Monſieur.——Qu'à cela ne tienne, je ſuis en fonds. Mais vous, Madame, quelles ſont ici vos reſſources ? La campagne fournit peu. —— Beaucoup, Monſieur, au contraire, beaucoup. Ce ne ſont pas les mêmes ridicules qu'à Paris ; mais, enfin, ce ſont des ridicules. Par exemple ; j'ai pour voiſine une Baronne qui l'eſt depuis un demi-ſiécle, & qui ne ſoupçonne pas de plus beau titre. Elle habite conſtamment un château bâti par un de ſes ayeux qui ſuivoit l'arrière-ban à la journée des *Eperons*. La forme de ce château eſt ſacrée pour elle : jamais elle ne comprendra qu'il puiſſe y en avoir un ſans tourelles & ſans pont-levis. Sa garenne & ſon colombier ont auſſi beaucoup de part dans les diſtinctions qu'elle exige. On ne la verra jamais s'abſenter un dimanche, tant elle eſt jalouſe des droits honorifiques de ſa paroiſſe. J'eſpere cependant que nous pourrons nous en amuſer. D'ailleurs j'ai des vaſſaux : je ne leur impoſe pas de pénibles corvées, mais je cherche à lire dans ces âmes groſſières, & j'y lis quelquefois bien des choſes. J'y vois que

nature toute ſimple ne l'eſt point à l'ex-
s. Les plus déliés d'entr'eux ſe jouent des
ıtres : cette règle eſt la même pour tous
s hommes. A propos de gens groſſiers,
eſt bon de vous prévenir que ce ſont mes
ıſſaux qui font les honneurs de la fête que
préparc... Il eſt vrai, interrompit *Séri-*
ɔurt, que dans une fête pour un mari, tout
ɔit être ſingulier. Je ſçais, reprit la Com-
ːſſe, combien cela friſe le ridicule ; mais
ɜn cours volontiers les riſques. Peut-on faire
ıoins pour un mari, qui veut bien n'en pas
ɾiger davantage ? Il eſt délicieux ! & depuis
ue nous ne nous aimons plus, nous ſom-
ıes les meilleurs amis du monde. Je con-
ɔis cela, reprit *Séricourt ;* mais puiſque vous
ous bornez au ſimple rôle de ſpectateurs,
ı moins choiſiſſez bien les actrices. Ah ! de
ıon mieux, répliqua la Comteſſe. Une d'en-
ːelles, & c'eſt la principale, m'a coûté plus
'une démarche. Je ne doute pas non plus
ue mon mari n'en ſoit très-content. Elle
ſt donc jolie, demanda *Séricourt.* Elle eſt
ſſez bien, reprit la Comteſſe. Elle eſt donc
our le moins jolie, diſoit *Dorval* en lui-
nême ; & en parlant ainſi, il ſongeoit à
Cécile.

Le lendemain, jour fixé pour la fête, le
Comte parut chez lui. Meſſieurs, dit-il à
Dorval & à *Séricourt*, vous ſerez témoins
l'une complaiſance réciproque. Madame exi-
ge que je me laiſſe aujourd'hui glorifier, &

elle-même veut bien contribuer à ma gloire. Mais quoi ! tout me paroît bien calme ! Je ſuis déſolée, reprit la Comteſſe : je voulois vous gratifier d'un Opera-Comique à grandes ariettes ; nos acteurs m'ont manqué. C'eſt dommage, reprit le Comte : il n'eſt point de bonne fête ſans Opera-Comique. Mais quel étoit le titre du vôtre ? — *Le bon Seigneur.* Ce titre n'eſt pas heureux, ajouta *Dorval ;* j'ai déjà vû .... Oh bien ! interrompit la Comteſſe, nous nous bornerons au Spectacle de la Nature ; celui-là en vaut bien d'autres. On prit la route du jardin. Il étoit vaſte, bien orné ; & ce qui eſt encore plus rare, heureuſement varié. On arrive au parterre, au milieu duquel on appercevoit une Statue de *Flore.* Elle tenoit en main un bouquet, & étoit entourée d'autres ſtatues, qui, à l'exception de deux, ſe tenoient toutes par des guirlandes : ce qui formoit un cercle où l'on ne pouvoit pénétrer que par un ſeul endroit. Vous êtes ſurpris, dit la Comteſſe à ſon époux, de voir des ſtatues coloriſées. On m'a aſſuré que les plus anciennes, dans la Gréce, l'étoient ; & qu'on prétend renouveller cet uſage parmi nous. J'ai voulu vous en donner les prémices. Alors, elle le conduiſit elle-même juſqu'auprès de *Flore ;* qui à l'inſtant ceſſa de paroître ſtatue, & préſenta au Comte ſon bouquet, avec une grace naïve, qui charma les Spectateurs. Mais

orval & Séricourt n'étoient guères moins rpris que charmés. Ils retrouvoient dans tte *Flore* la jeune *Cérès*, qu'ils avoient ncontrée en route; ou, pour mieux dire, *lore & Céres* n'étoient autre choſe que *écile.*

Dès ce moment, les autres parties de la te n'intéreſſerent plus ni *Dorval*, ni *Sé-court.* Le premier diſſimula de ſon mieux: ais *Séricourt* ne ſavoit pas ſe contraindre. aborda la prétendue *Flore.* Quoi! tou-urs Déeſſe, lui dit-il? En vérité, ce rôle ous ſied à merveille; mais celui qui vous t propre, ne vous ſiéroit pas moins. Auſſi is-je le reprendre, lui répondit *Cécile*, je n'en ai jamais ambitionné d'autre. uoi! la connoiſſiez-vous, lui demanda la omteſſe? Alors *Séricourt* lui détailla la ncontre de la veille. Et vous, *Dorval*, outa de nouveau la Comteſſe, l'aviez-vous uſſi remarquée? il ſeroit plaiſant qu'elle ous eût rendus rivaux. *Dorval* fut prêt à épondre d'une manière qui auroit déplu à elle qui l'interrogeoit; cependant il ſe mo-éra. Il n'oſa même prendre ſur ſoi de ré-ondre ſérieuſement. Le ton léger, le per-ifflage, lui ſervit à déguiſer ce qu'il éprou-oit. Prendre un autre ton, c'étoit ſe met-re en butte à celui-là; & c'étoit à quoi il ne vouloit point encore s'expoſer. Mais uelle fut ſa douleur & ſa ſurpriſe? *Cécile*, ui n'avoit fait nulle attention au propos

de *Séricourt*, parut attriſtée du ſien. Elle baiſſoit les yeux; mais il avoit cru y voir du dépit & de la confuſion. Quoi! diſoit-il, à voix baſſe, je l'aime, & j'ai pu me réſoudre à l'humilier? Eſt-elle faite pour qu'on l'humilie? les graces dans une femme ſont des titres de nobleſſe; & dès-lors, eſt-il une femme plus noble que *Cécile?* J'ai cependant paru la confondre avec ſes compagnes. Quelle injuſtice! peut-être viens-je de me fermer ſon cœur pour jamais? Cette réflexion le mettoit hors de lui-même: il étoit prêt à tomber aux genoux de *Cécile*, pour déſavouer & réparer cette injure.

Les divertiſſemens continuoient, & lui fournirent enfin l'occaſion de s'expliquer avec elle, ſans être obſervé. Daignez, lui dit-il, oublier à jamais la réponſe qu'il m'a fallu faire à la Comteſſe. Mon ſeul but a été de lui faire prendre le change. L'aveu réel de ce que je reſſens pour vous, ne doit être fait qu'à vous. Je ſaiſis le moment de vous en inſtruire; je ſaiſirai tous les moyens de vous le prouver. Me le permettez-vous, charmante *Cécile?* Monſieur, lui répondit-elle, d'une voix tremblante, je ſuis fille; & je n'ai rien à vous permettre. Au moins, ajouta *Dorval*, ne me le défendez pas. Vous êtes ſi fort au-deſſus de moi, reprit *Cécile*, que je n'ai rien non plus à vous défendre; mais mon pere eſt tellement prévenu contre

les

es Grands, qu'il ne croira rien de tout ce ue vous pourrez dire, & qu'il me défen- ra de le croire. — Ne l'en croyez pas lui- nême : je ſçaurai bien le guérir de cette pré- ention. — Cela eſt impoſſible. — Mais 'a-t-il pas permis que vous vinſſiez chez le Comte ? — Nous ſommes ſes vaſſaux ; &, 'ailleurs, Monſieur le Comte eſt le ſeul Grand qu'il eſtime. — Il m'eſtimera auſſi, e vous le proteſte. — Comment ferez- ous ? — J'en ai un moyen sûr ; mais con- entez-vous que je l'emploie ? Oui, reprit *Cécile* en s'éloignant ; je conſens à tout ce ui peut vous faire eſtimer de mon pere. es dernières paroles de *Cécile* comblerent le joie *Dorval*. Il les répétoit avec complai- ance. *Oui, je conſens à tout ce qui peut vous faire eſtimer de mon pere* : l'heureux tour l'expreſſion, diſoit-il ! Eſt-ce ainſi qu'une imple payſanne s'exprime ? D'ailleurs, le ton ivec lequel ces mots ont été prononcés en dit encore plus. *Cécile* n'eſt ni ne peut être ine perſonne vulgaire. Un voile placé à des- ein, nous dérobe ſa naiſſance : il faut le- ver ce voile. Mais enfin, s'il arrive que je me ſois trompé, il faudra bien aimer *Cécile*, telle que le haſard l'aura fait naître.

Quelques éclats de rire le tirerent de ſa rêverie. Ils partoient de *Séricourt* & de la Comteſſe, qui avoient remarqué la fin de ce dialogue, & le ſérieux dans lequel *Dorval* étoit tombé. C'eſt de l'héroïque, diſoit *Sé-*

ricourt; ou, tout au moins, c'eſt de l'égloque. Pour être un parfait berger, il ne lui manquera bientôt plus qu'une houlette. *Je* veux la lui offrir & l'orner moi-même, diſoit la Comteſſe. Il me paroît avoir lu l'*Astrée*; il ne manquera pas de me comparer à la Nymphe de *Montbriſon* qu'il ſacrifie à ſa bergère. *Dorval* reſta un peu confus. Son premier mouvement fut de répondre avec franchiſe : mais *Cécile* n'avoit rien entendu de ſes diſcours; elle s'étoit éloignée : *Dorval* crut devoir diſſimuler encore. Il oſa même reprendre le ton qu'il ſe propoſoit d'abjurer; ou plûtôt il n'oſa en prendre d'autre. Madame, dit-il à la Comteſſe, je tiens *Céladon* pour un modèle fort décrié; je ne me calque point ſur de pareils originaux, & je vous déclare que j'euſſe pris au mot la Nymphe de *Montbriſon*. Mais, ajouta la Comteſſe, vous n'euſſiez pas non plus dédaigné la belle *Astrée?* Je ne dédaigne rien de ce qui eſt beau, répliqua *Dorval*. Paſſe encore pour cela, dit alors *Séricourt*; il n'eſt pas totalement égaré : on peut le ramener, & c'eſt vous, Madame, que ce ſoin regarde. —— Moi? —— Vous-même. S'il devenoit transfuge dans toute la rigueur du mot, avouez que cela vous feroit peu d'honneur. —— Je vous jure, Chevalier, que je ne vois point en quoi ma gloire ſeroit compromiſe. —— Rien de plus palpable, Madame. Je vois *Dorval* prêt à démentir toute ſa conduite paſſée. Il nous

échappera, & dans quel cas ! Lorſqu'un ſeul de vos regards auroit dû le fixer. C'eſt pour vous un triomphe de moins ; & ne pas triompher dans certaines occaſions, c'eſt... C'eſt être vaincue, n'eſt-ce pas ? interrompit la Comteſſe. Mais qui vous a dit que je vouluſſe vaincre de cette manière ? D'ailleurs, on ne violente point les gens ; & ſi le Marquis eſt bien réſolu d'embraſſer la réforme, je ne m'oppoſe point à ſa vocation.

Ma vocation n'a point changé, Madame, reprit *Dorval*, que ce perſifflage embarraſſoit de plus en plus, & qui perſiſtoit à rendre le change : il vous ſera bien facile d'en juger par vous-même. Oh ! je ne m'oblige à rien, répliqua-t-elle ; & puis, n'admirez-vous pas l'eſpece de convention qui nous occupe ? C'eſt dommage que mon mari n'en vienne pas lui-même régler les articles ! Eh, Madame, s'écria *Séricourt*, un mari ne peut-il pas être occupé de la même manière ? Voyez le vôtre : il me paroît avoir auſſi plus d'un article à régler. Comment donc ! dit en riant la Comteſſe ; il me ſemble en converſation bien ſérieuſe avec *Cécile !* Vous verrez que cette charmante *Flore* va raſſembler autour d'elle plus d'un *Zéphire*. Je penſe, reprit *Séricourt*, que le Comte veut juger ſi cette ſtatue s'eſt effectivement animée pour lui. De pareilles ſtatues, ajouta la Comteſſe, s'animent toujours ſans prodige. *Dorval* ne joignit point ſon mot à toutes ces plaiſan-

teries. Il trouvoit qu'en effet le Comte parloit à *Cécile* avec bien du recueillement. Trouverai-je en lui un rival, disoit-il en lui-même ? *Cécile* m'en a parlé comme du seul Grand que son pere estimât : qui sçait si elle ne va pas encore plus loin que son pere ? D'un autre côté, les attentions du Comte pouvoient avoir des causes différentes. Elles pouvoient signifier que *Cécile* étoit née au-dessus de l'état qu'elle affichoit, & que le Comte étoit informé de ce mystère. Cette idée s'accordoit trop avec son penchant, pour ne pas lui donner la préférence.

Il resta huit jours au château de la Comtesse ; mais il ne s'occupa guères que de *Cécile*, & des moyens de la mieux connoître. Il chargea de cette recherche un de ses gens qui avoit toute sa confiance. Cet homme étoit intelligent : le moyen qui lui parut le plus simple, fut de se déguiser, son habit de livrée pouvant le rendre suspect. Il s'annonça pour un homme qui vouloit faire dans le village certaines emplettes de grains. Ce prétexte le mit à même de questionner à son aise les habitants du lieu. Il apprit que *Dalicourt* (c'est le nom du pere de *Cécile*) étoit étranger dans ce canton ; qu'il ne l'habitoit que depuis quelques années ; qu'il y avoit acquis un domaine suffisant pour faire subsister sa famille, & que son principal amusement étoit de le cultiver lui-même. A-t-il des enfants, demanda l'adroit député ?

n'a, lui répondit-on, qu'une fille; mais 'eſt un préſent du ciel: nos campagnes n'en ffrent guères de ſemblables. C'eſt la beau-é, la douceur même: il faut encore y ajou-er la ſageſſe. Elle eſt tout cela, ſans paroî-re s'en douter. On voit bien qu'elle eſt née u-deſſus de nos filles; cependant elle eſt reſque vêtue comme elles, & ſon pere ne 'eſt guères mieux que nous. Il eſt de tous ios amuſements, & ſa fille n'en prend non lus qu'avec les nôtres. Voilà qui eſt ſingu-ier, reprit le queſtionneur! mais ne peut-on ſçavoir enfin qui eſt cet homme? Voilà out ce que nous en ſçavons, répliqua le illageois: on dit ſeulement que Monſieur e Comte le conſidere & lui veut du bien. — Monſieur le Comte ne protége-t-il pas ncore mieux ſa fille? — Ma foi, reprit 'homme de village, s'il la protége, ce n'eſt que de loin; car il ne vient pas ici deux fois par an. Il étoit facile à l'émiſſaire de s'introduire juſques chez *Dalicourt*; mais il jugea avec raiſon qu'il ne lui en diroit pas plus que ce payſan, ou plûtôt qu'il lui en diroit moins. Il retourna donc auprès de ſon maître, & lui répéta ce qu'il avoit entendu. Ce récit flatta & raſſura *Dorval*. Il ſongea aux moyens d'effectuer ſous peu de jours le projet qu'il avoit formé: projet un peu romaneſque, mais qu'il eſpéroit devoir le conduire à un heureux denouement.

Le haſard parut encore le favoriſer. La Ba-

ronne dont on a vû ci-devant la Comteſſe tracer un portrait ſatyrique, cette Baronne n'avoit point aſſiſté à la fête : elle étoit malade alors, & ſa maladie n'avoit depuis fait que s'accroître. Elle mourut le jour même que *Dorval* devoit retourner à Paris. Dès ce moment, il forma le projet d'acheter ce vieux château, qui touchoit pour ainſi dire au village habité par *Cécile*. Heureuſement encore, l'héritier de la Baronne n'étoit pas auſſi épris qu'elle des honneurs de la Baronnie. Il ne ſe rendit point difficile ſur les conditions ; & d'ailleurs, *Dorval* étoit réſolu de ſouſcrire à tout. Il ſe vit enfin Baron avec plus de joie, qu'un Baron Allemand n'en auroit de ſe voir Prince de l'Empire.

Dorval mit dans cet arrangement tout le ſecret poſſible. Ni la Comteſſe ni *Séricourt* n'en furent informés ; & la conduite qu'il ſe propoſoit de tenir, lui perſuadoit qu'il pourroit garder long-temps avec eux l'*incognito*. Le voiſinage de la Comteſſe l'inquiétoit peu ; elle habitoit rarement cette campagne. Le point le plus important étoit de lui en impoſer à Paris, de même qu'à *Séricourt* & à tant d'autres. *Dorval* ne pouvoit encore ſe réſoudre à être authentiquement philoſophe. De plus, il étoit perſuadé qne cet éclat nuiroit à ſes deſſeins amoureux. Peut-être il avoit raiſon ; mais dût-il avoir tort, il ſe ſeroit toujours conduit de même. Il prit donc le parti de ſuppoſer une affaire

i l'éloignoit pour quelque temps de la ca-
:ale, & il parut dans ſa nouvelle Baronnie
ſimple particulier : car il ne lui étoit pas
oins eſſentiel que le pere de *Cécile* ne le
upçonnât point homme de Cour. Son do-
eſtique étoit peu nombreux, ſon extérieur
oit modeſte. Il parut faire peu de cas des
oits honorifiques dont la Baronne avoit été
jalouſe. Preſque tous furent ſupprimés : il
: réſerva que ceux auxquels il ne pouvoit
ns affectation renoncer. Il n'y eut plus ni
rvitudes, ni corvées pour ſes vaſſaux. Il
)ulut cependant les connoître tous ; mais
fut pour être utile à ceux qui en avoient
:ſoin. On le vit deſcendre dans les moin-
:es détails, & pourvoir à tout. Un de ſes
:emiers ſoins fut auſſi de faire abattre les
)urelles antiques, & tout ce qui donnoit à
n château un air de fortereſſe : il trouvoit
:tte forme des plus ridicules, vû les temps
: les lieux. Elle répugnoit ſur-tout à ſa fa-
)n de penſer. Je veux, diſoit-il à quelques-
ns de ſes inférieurs qui l'entouroient, je
:ux, mes enfants, que tout ſerve à me rap-
rocher de vous. Je veux être votre ami,
lûtôt que votre ſupérieur. Nous nous en-
'aiderons : voilà tous les devoirs que je vous
npoſe. Ces bonnes gens pleuroient de joie
n l'écoutant. Ah ! lui diſoit un vieillard, qui
leuroit comme les autres, ſi tous les Sei-
neurs penſoient & agiſſoient comme vous,
n ſe conſoleroit aiſément d'être leur vaſſal ;

mais il leur faut des eſclaves. Ils croient qu'un homme qui n'a ni château ni lévriers, n'eſt pas un homme. Vous ne les imitez pas, & vous y gagnez : chacun de nous vous aime ; c'eſt-là, je crois, la plus belle des recompenſes. *Dorval*, en ce moment, l'éprouvoit. La ſatisfaction de ces pauvres gens lui en cauſoit une abſolument nouvelle pour lui. L'amour lui-même n'en avoit plus tout l'honneur. Il avoit d'abord tracé à *Dorval* ce plan de conduite ; mais l'humanité, la grandeur d'âme préſidoient à l'exécution. C'étoit déjà pour le nouveau ſage un plaiſir indépendant de ceux que lui promettoit l'amour.

Le nouveau Sage ne renonçoit cependant pas à ces derniers. Il étoit ſans ceſſe occupé de l'image de *Cécile*, & des moyens de ſe lier avec *Dalicourt*. Lui faire une viſite ſans nul prétexte apparent, c'étoit s'expoſer à une mauvaiſe réception ; ce qui tiroit fort à conſéquence pour l'avenir. D'un autre côté, attendre que *Dalicourt* vînt de lui-même le viſiter ; c'étoit ſe flatter inutilement. *Dorval* s'arrêta au premier parti ; mais il avoit de quoi motiver ſa démarche. En parcourant certains papiers, il reconnut que la feue Baronne étoit en procès avec *Dalicourt*, de qui le domaine étoit en partie dans ſa dépendance. *Dorval*, en achetant la terre, avoit auſſi acheté le procès, & ce ne fut pas ce qu'il eſtima le moins dans cette acquiſition. Ce qu'il deſiroit le plus, étoit que *Dalicourt* eût

eût tort, afin de lui faire le ſacrifice de ſes droits. Il ſe trouva au contraire que *Dalicourt* avoit raiſon; ce qui mortifia beaucoup ſon adverſaire. Quel gré me ſçaura-t-il de ma démarche, diſoit *Dorval*? Il croira que la crainte ſeule d'être condamné me la fait faire... Mais qu'importe? reprenoit-il, elle ſera faite; je verrai du moins *Cécile*, & c'eſt toujours beaucoup. Il ne tarda point à ſe rendre chez *Dalicourt*. La maiſon qu'occupoit ce dernier étoit ſéparée des autres, & avoit un peu plus d'apparence. Plus *Dorval* en approchoit, plus il étoit ému; mais ſa ſurpriſe égaloit ſon émotion. Quoi, diſoit-il! cette humble demeure m'en impoſe! j'éprouve à ſon aſpect ce que ne me fit jamais éprouver celui des plus ſuperbes palais; celui de tant d'aſyles du luxe & de la volupté! je pénétre dans ceux-là avec indifférence & ſans précaution; je n'approche de celui-ci qu'avec recueillement, avec reſpect. Il eſt donc vrai que l'amour ſe joue des titres dont ſe pare l'orgueil? Il éleve, il abaiſſe à ſon gré. On croit être ce qu'il veut qu'on ſoit; on voit les objets comme il veut qu'on les apperçoive. Cette maiſon ruſtique eſt à mes yeux plus qu'un palais; & celle qui l'habite, l'aimable *Cécile*, a tous les titres que l'apparence lui refuſe.

Dorval, en raiſonnant ainſi, ſe trouve à la porte de *Dalicourt*; elle étoit ouverte,

& perſonne ne ſe préſenta d'abord pour lui répondre. Il erre dans une cour très-vaſte, voit toutes les autres portes fermées à l'exception de celle du jardin. Il y entre : quelques accens agréables frappent ſon oreille ; c'étoient ceux de la nature même ; l'art n'y entroit pour rien : mais ce qui intéreſſoit beaucoup plus *Dorval*, c'étoit *Cécile* qui chantoit ; le choix de l'air & des paroles annonçoit une ame doucement affectée. *Cécile*, en même temps, étoit occupée à cueillir des fruits qu'elle arrangeoit dans un panier. Qu'elle met de grace dans ſes moindres actions, diſoit *Dorval* ! Il regrettoit de l'interrompre & n'approchoit qu'en héſitant ; mais cependant il approchoit toujours. *Cécile* enfin l'apperçut. L'extérieur ſous lequel il paroiſſoit pouvoit le lui faire méconnoître ; *Cécile* ne le méconnut pas. Un cri involontaire, & qui tenoit de la joié, annonça en même temps ſa ſurpriſe. Quoi ! c'eſt vous ? lui dit-elle d'une voix tremblante ; par quel haſard... Le haſard, ma chère *Cécile*, ne me conduit point ici, reprit *Dorval* ; c'eſt le deſir ſeul de vous y voir ; c'eſt celui de vous prouver que mes ſentimens ſont toujours les mêmes : c'eſt l'amour, oui l'amour, qui ſeul préſide à mes démarches. Mais M. le Marquis, ajouta *Cécile*... Point de Marquis, interrompit de nouveau *Dorval* ; je ſuis devenu Baron pour m'approcher de

ous, pour me rendre plus ſupportable aux eux de votre pere. Hélas! reprit *Cécile*, Baron eſt encore beaucoup. Ce n'eſt preſque ien, repliqua *Dorval*; une ſeule Paroiſſe, e ſeul Village de... eſt ſuppoſé former tout non domaine. Quoi! s'écria *Cécile* avec tonnement; ſeriez-vous le nouveau Sei- gneur de ce Village? — Oui, charmante *Cécile*! — Quoi! c'eſt vous dont chacun hante les louanges & vante la bonté? Le écit qu'on nous en a fait a charmé mon ère, & m'a touchée juſqu'à répandre des armes. O Ciel! s'écria *Dorval*, voilà donc e prix attaché à la vertu! Que cette récom- enſe eſt bien digne d'elle! Mais, *Cécile*, 'eſt à vous qu'en revient tout le mérite. — à moi! — à vous ſeule. Mon penchant ne portoit à changer de conduite; mais l'habitude eût vaincu le penchant. L'orgueil parloit encore plus haut que la raiſon. J'ai ſenti enfin qu'une claſſe d'hommes dans laquelle vous viviez, méritoit les égards de tous les hommes.

Cécile ſe trouva embarraſſée de répon- dre, & ce fut ſans doute ce qui lui fit ſe rappeller que ſon père n'étoit pas loin. Elle en avertit *Dorval*, qui avoit lui-même oublié le prétexte de ſa viſite: il en fit part à ſa maîtreſſe, & elle le trouva mer- veilleux. Mais un fâcheux ſcrupule troubla tout-à-coup la joie de *Cécile*: devoit-elle en impoſer à ſon père? *Dorval* cachoit

une partie de ſes titres ; devoit-elle ſeconder ſon artifice ? Toutes ces raiſons furent expoſées au nouveau Baron, qui les combattit de ſon mieux. Avouez, lui diſoit-il, que la prévention de *Dalicourt* eſt injuſte ; j'eſpére l'en convaincre, & enſuite me faire connoître. Ah ! reprit *Cécile*, vous ne le convaincrez que bien difficilement. Je ſuis sûr de mon fait, repliqua *Dorval*. Plût au Ciel ! ajouta *Cécile* ; & jamais ſouhait ne fut plus ſincère. *Dalicourt* étoit au fond de ſon verger ; il vit venir ſa fille ſuivie d'un inconnu ; car il n'avoit point fixé *Dorval* à la premiere rencontre ; & d'ailleurs l'extrême différence des habits ſuffiſoit ſeule pour le lui faire méconnoître. *Dalicourt* lui demanda ce qui pouvoit lui mériter ſa viſite ? Je viens, Monſieur, reprit *Dorval*, mettre fin à certaine tracaſſerie que feue Madame la Baronne vous a ſuſcitée. J'ai acquis ſes droits ; mais je n'eus jamais deſſein de la remplacer dans une injuſtice. Quoi ! Monſieur, reprit *Dalicourt*, ce qu'on publie à votre avantage eſt donc réel ? Quoi ! vous avez des vaſſaux, & vous ne les opprimez pas ? Vous avez même l'indulgence d'avouer qu'ils peuvent avoir raiſon ? Je fais plus, reprit *Dorval*, je conviendrai qu'ils l'ont preſque toujours : mais convenez vous-même qu'on vous a trop prévenu contre toute eſpéce de Seigneur ? — Je n'en crois rien ; d'ail-

leurs, je n'agis que d'après une longue expérience. — Quoi ! vous les placerez tous dans la même claſſe ? — J'en excepte un, & peut-être ferez-vous le ſecond ? — Je pourrois de mon côté vous en nommer pluſieurs. Oh ! s'il vous plaît, reprit *Dalicourt*, tenons-nous en à ces deux là : ce n'eſt pas ſe rendre trop difficile.

Durant ce diſcours, *Cécile* avoit cru devoir s'éloigner ; mais ſoit deſſein, ſoit haſard, elle paſſoit d'un lieu du verger à l'autre ; de maniere qu'elle ſembloit ſe multiplier. C'étoit à chaque inſtant pour *Dorval* un plaiſir tout nouveau. Il la ſuivoit des yeux avec encore plus d'attention qu'il n'en mettoit à réfuter *Dalicourt*. Ce dernier lui propoſa de ſe repoſer ſous un berceau du jardin ; il y joignit l'offre d'une collation champêtre. Tous mes gens ſont occupés au dehors, ajouta *Dalicourt* ; mais il nous reſte *Cécile*, & elle ſçait les remplacer au beſoin : vous verrez que nous n'en ſerons pas plus mal ſervis. Je le crois, reprit *Dorval* ; mais je ne le ſouffrirai point. Eh, pourquoi ? interrompit *Dalicourt* ; eſt-ce parce qu'elle eſt un peu jolie ?... Un peu, repliqua vivement *Dorval* ; dites belle, au-delà de toute expreſſion. Comme il vous plaira, ajouta *Dalicourt* ; mais il me ſemble que cela ne gâte rien. Telle que vous la voyez, elle fera le bonheur de quelque Campagnard... Elle fera celui de tel homme

que ce puiſſe être, interrompit de nouveau *Dorval.* — Oh ! je veux qu'il habite la campagne, & qu'il ſoit ce que je ſuis; rien de plus, rien de moins. Ce diſcours fit pâlir le nouveau Baron. C'eſt donc en vain, diſoit-il en lui-même, que j'ai renoncé au faſte de la Cour & de la Ville, que je ſuis devenu ſimple Seigneur de Paroiſſe ? On va me trouver encore d'un rang trop élevé. Peut-être auſſi *Dalicourt* eſt-il au-deſſus du rang qu'il affiche : différens traits me l'annoncent; mais après tout, rien ne me l'atteſte.

Dalicourt appella ſa fille qui ne ſe tenoit pas fort éloignée. Voilà, lui dit-il, Monſieur le Baron qui veut bien accepter quelques rafraîchiſſemens : je te charge du ſoin de le bien traiter. *Cécile* rougit beaucoup, & *Dorval* n'étoit guères moins ému. C'étoit peu d'avoir vû *Cécile*, de lui avoir parlé; il alloit être ſervi par elle. Il enviſageoit cette collation comme un repas bien délicieux. Elle fut bien-tôt ſervie; quoique *Cécile* parût fort troublée, & que la main lui tremblât. Votre préſence lui en impoſe, diſoit *Dalicourt* à *Dorval* : vous êtes, après le Seigneur de ce Village, l'homme le plus diſtingué qu'elle ait vû ici. *Dorval*, feignant de ne pas connoître ce Seigneur, demanda qui il etoit. C'eſt le Comte d'O... répond *Dalicourt.* Mais, reprit *Dorval*, il a donc auſſi trouvé grace devant vous ? Et cette

grace s'étend loin; car le Comte d'O... eſt un très-grand Seigneur. C'eſt ce qu'il ne m'a jamais fait obſerver, ajouta le Philoſophe Villageois; nous vivons en amis, & nous nous voyons aſſez rarement pour que cela ne tire point trop à conſéquence. Ils vivent en amis! diſoit tout bas *Dorval*. Ces mots venoient à l'appui de ſa conjecture. Il s'aſſit auprès d'une table de pierre, placée & ſcellée au milieu du berceau. *Dalicourt* en fit autant. Cette ſituation parut ſingulière à *Dorval*, tout amoureux qu'il étoit. Il ſongeoit malgré lui, aux ſarcaſmes qu'elle fourniroit à la Comteſſe & à *Séricourt*, s'ils pouvoient en être témoins. Il eſt vrai pourtant que *Dorval* n'eût point fait ces réflexions, ſi *Cécile* elle-même eût été aſſiſe à cette table: mais il n'oſoit demander cette faveur à *Dalicourt*. Ce dernier le prévint. Je vois, lui dit-il, que vous plaignez beaucoup la peine de celle qui vous ſert: c'eſt une compaſſion dont je vous ſais bon gré; car on doit ſavoir gré de tout, à ceux qui pourroient ne ſe croire obligés à rien. Ecoute, *Cécile*, viens prendre place ici: Monſieur le Baron voudra bien t'y ſouffrir. Le Baron n'y étoit que trop diſpoſé. Peu s'en fallut que ſa joie n'éclatât juſqu'au point de le trahir. Avec quel empreſſement il ſervoit *Cécile*! mais *Dalicourt*, ſans rien ſoupçonner, le mit encore plus à ſon aiſe.

Il voulut, au contraire, que ce fut *Cécile* qui le ſervît. On préſume aiſément qu'il trouvoit délicieux tout ce qu'elle lui offroit. Il demanda du fruit. C'étoit le même que *Cécile* avoit cueilli de ſa propre main : *Dorval* ſe garda bien d'en enlever la ſuperficie. Mais, lui diſoit *Dalicourt*, votre poire en ſeroit meilleure ſi elle étoit pelée. Elle en ſeroit moins bonne pour moi, reprit *Dorval*; il mangeoit avidement la poire ſans la peler.

Ecoute, *Cécile*, reprit *Dalicourt*, ne t'accoutume point à vivre avec les Barons. Eh, pourquoi, demanda celui-ci fort allarmé? — C'eſt qu'elle eſt deſtinée à vivre avec ſes égaux. — Ne ſuis-je pas du nombre? — Il y a quelque choſe à déduire. Peu s'en faut que nous ne vous devions un tribut. — Vous ſçavez ſi j'abuſe de ce prétendu droit envers perſonne? — Vous en avez du moins le pouvoir. — Je ne l'ai que pour l'oublier. — Il vaudroit mieux encore ne l'avoir pas. — Votre morale eſt un peu ſévère. Auriez-vous lu certain diſcours de certain Philoſophe? — Oui-dà; j'ai quelque fois tué le tems à lire. Mais de quel diſcours parlez-vous? — Ma foi le titre m'échappe. Je me rappelle ſeulement qu'on veut y ramener les hommes à l'heureux état de pure nature, c'eſt-à-dire, à manger l'herbe ou leurs ſemblables. — Ah! oui, *le diſcours ſur l'inégalité des*

conditions, n'eſt-ce pas? — C'eſt cela même. — Je l'ai lu autrefois, reprit *Dalicourt*, & de peur de l'oublier, je n'ai rien voulu lire depuis. — C'eſt-à-dire, que vous penſez à-peu-près comme l'auteur? — Non, c'eſt l'auteur qui s'eſt trouvé penſer à-peu-près comme moi. Bien entendu, pourtant, que je ne veux manger perſonne. *Dorval* fut tenté de lui faire un diſcours bien approfondi, bien éloquent, pour lui prouver l'utilité de la ſubordination; mais il ſongea qu'avec un tel homme, un tel diſcours ne prouvoit rien. Travaillons, diſoit-il, à mériter de plus en plus ſon eſtime par des actions louables: elles prouveront plus que des raiſonnemens profonds. Ainſi, avant de quitter *Dalicourt*, il termina entièrement le Procès que lui avoit ſuſcité la Baronne. Ce trait d'équité ne gliſſa point ſur l'ame de *Dalicourt*. A l'égard de *Cécile*, elle en connoiſſoit en partie le motif; mais elle n'en fut que plus ſenſible à l'effet. *Dorval* eut lieu de s'en appercevoir; & jamais découverte, dans tout autre genre, ne cauſa autant de joie à ſon auteur.

Quelques affaires privilégiées exigoient ſa préſence dans Paris. Il y reparut, comme auparavant, avec le même faſte, les mêmes prétentions. Le motif de ſon ſéjour hors de la Capitale n'avoit point été ſoupçonné. On le croyoit abſent pour viſiter ſes ter-

res, & faire payer d'avance les Régiſſeurs, ſauf à les bien dédommager. L'éclat avec lequel il reparut n'annonçoit nul changement dans ſon caractère ; & lui-même ne vouloit point que ce changement fût annoncé. Le myſtère avoit pour lui des douceurs, mais une raiſon plus forte le rendoit myſtérieux : il n'oſoit encore ni lever ni quitter le maſque du ridicule. Enfin, notre Sage de la campagne s'annonçoit de nouveau pour un franc petit-maître dans Paris. Il y avoit retrouvé la Comteſſe & *Sériçourt.* Ce dernier ne renonçoit pas au deſſein de les unir de ſentimens, ou plûtôt d'habitude. Il avoit pour lui-même un autre deſſein, qu'il ſe propoſoit d'effectuer inceſſamment. L'image de *Cécile* ne le quittoit pas. Ce n'étoit point de l'amour : c'étoit le deſir le plus vif de s'approprier cet objet tout neuf, de le former. Il plaignoit de bonne foi *Cécile* d'être enterrée dans un village, & ne ſoupçonnoit pas la moindre injuſtice dans ce qu'il méditoit contre elle.

Dans une de ces converſations vagues, où l'on paſſe ſans motif & ſans liaiſon d'un objet à un autre, la Comteſſe parla de *Cécile* & de l'impreſſion que ſes champêtres attraits avoient faite ſur trois hommes de Cour & du bel air. *Dorval* rougit. La Comteſſe ne manqua point d'attribuer ce mouvement à l'eſpéce de honte que

devoit lui cauſer ce ſouvenir ; mais *Dorval* craignoit ſeulement d'avoir été pénétré : il ne ſe ſentoit point encore aſſez de réſolution pour défendre & juſtifier hautement ſon choix. A propos, ajouta la Comteſſe, vous ſavez peut-être que la vieille Baronne n'eſt plus. J'apprends qu'elle a pour ſucceſſeur un homme encore plus ſingulier qu'elle ne fut ridicule. Ce nouveau Baron borne toute ſa ſociété à ſes payſans. Il vit comme eux & avec eux. C'eſt une eſpéce de philoſophe, car tout homme inhabile à vivre dans le monde ſe targue volontiers de ce titre... Mais, Madame, interrompit *Dorval*, chacun ne peut-il pas vivre comme bon lui ſemble ? Des payſans ſont des hommes... Cela vous plaît à dire, interrompit à ſon tour la petite-maîtreſſe : au moins ne doit-on pas leur donner la préférence ſur ſes égaux & ſes ſupérieurs. Je n'en ſais rien Madame, reprit *Dorval* un peu plus vivement : paſſe encore pour ſes égaux ; mais pour les autres, je crois qu'il eſt plus naturel de ſe plaire avec ceux que le haſard nous a ſubordonnés. Le haſard ! s'écria-t-elle ; mais ſavez-vous, Marquis, que voilà de la philoſophie toute pure ? —— Non, Madame, je crois que c'eſt tout ſimplement de la raiſon.—— Eh mais ! depuis quand raiſonnez-vous ? ..... Venez, venez, Chevalier, dit-elle à

Séricourt, qui s'occupoit fort ſérieuſement à examiner un meuble de fantaiſie; venez entendre les ſages documens de ce nouveau moraliſte. C'eſt beaucoup, s'il ne vous détermine à vivre dans une de vos métairies. Ma foi, mon cher Marquis, dit alors *Séricourt*, je crois pouvoir tirer ton horoſcope. Tu deviendras, avant qu'il ſoit peu, un franc noble campagnard, dont la ſociété ſe partage entre ſon magiſter & ſes chiens courans. Il n'étoit pas difficile à *Dorval* de répondre; d'appuyer ſur les avantages de la vie champêtre, ſur l'utilité & les prérogatives de l'agriculture... Il n'en fit rien, & ce récit n'y perd que peu de choſe.

D'ailleurs, notre Sage ne put encore prendre ſur lui de le paroître entièrement. Il ſe défendit mal, parce qu'il craignoit de trop prouver en ſe défendant bien. Il reprit le ton frivole dont il n'avoit pas encore perdu l'habitude, & ce ton perſuada. On lui fit grace ſur celui qu'il avoit d'abord pris: cela fut regardé comme une ſaillie de raiſon qui ne tiroit point trop à conſéquence. Ecoute donc, lui diſoit *Séricourt* dans un moment où la Comteſſe s'étoit éloignée, tu négliges furieuſement l'occaſion. A quel propos cette ſubite & longue abſence? J'ai eu la bonté de veiller à tes intérêts: il eſt bien tems que tu y veilles toi-même. J'en ſuis fâché,

reprit *Dorval*, mais une autre tournée m'appelle. J'entends, dit alors *Sérícourt*, voilà qui ſent l'aventure ; & le myſtère eſt de la partie. Cela vaut encore mieux que de viſiter gravement ſes domaines. Croirois-tu que je veux auſſi dans peu recourir au myſtère. — Tant mieux pour toi ! — Ce mot dit tout. Mais ſatisfais-moi encore ſur une choſe. Te ſouviens-tu de cette petite *Cécile* ? Quelle *Cécile* ? demanda *Dorval* un peu ému. — Quoi ! tu ne le ſaiſis pas d'abord ? Point du tout, reprit *Dorval* avec plus de ſang froid. J'en ſuis comblé, ajouta *Sérícourt*. Je croyois que ta compaſſion pour elle égaloit au moins la mienne : il n'en eſt rien, je me trouve être plus humain que toi, & je m'en félicite. Explique-toi mieux, repliqua *Dorval*, en cachant ſon inquiétude. — Eh non ! tout eſt dit. C'eſt à moi de me charger du reſte. J'avois cru le Comte un peu plus attentif ſur elle ; je lui ſoupçonnois des idées qu'il n'a pas. Un abandon ſi général ne peut ni ſe tolérer ni ſe concevoir. La Comteſſe reparut & mit fin à ce dialogue. *Dorval* fut inquiet & rêveur le reſte de la ſoirée. Il annonça ſon départ pour le jour ſuivant : ce qui parut ſurprendre & piquer la Comteſſe. Elle ne le témoigna que par des railleries ; mais, dans certaines femmes, la raillerie eſt l'expreſſion même de

l'humeur. *Dorval* partit en effet, & prit une route oppoſée à celle qu'il avoit deſſein de ſuivre. A peine il eut fait quelques lieues qu'il ordonna à ceux de ſes gens qui n'étoient pas du ſecret, de ſe rendre à une de ſes terres peu éloignée, d'y conduire ſa voiture, & d'y reſter juſqu'à nouvel ordre. Enſuite il monte à cheval, & prend lui-même le chemin de ſa Baronnie.

Son premier ſoin fut de rendre viſite à *Dalicourt*, c'eſt-à-dire à *Cécile*. Moins heureux que la premiere fois, il ne la trouva point ſeule, mais il eut le plaiſir de voir qu'elle en avoit du regret. D'un autre côté, il voyoit dans ſes yeux une ſorte de ſatisfaction qui répondoit à la ſienne; car *Cécile* n'avoit point appris à diſſimuler, & *Dalicourt* lui-même ne croyoit point cette partie néceſſaire à ſon éducation. Ah! diſoit *Dorval*, qu'une joie naïve embellit encore la beauté! C'étoit un jour de fête. Une partie des jeunes filles du village étoient alors auprès de *Cécile*, vêtue elle-même à-peu-près comme elles. D'autres habitans du lieu étoient avec *Dalicourt* dans une chambre voiſine. Il parut l'inſtant après, amené par *Cécile*. Elle jouit alors d'une ſatisfaction bien vive & bien pure. A peine *Dalicourt* eut fait connoître *Dorval* pour le Seigneur du village voiſin, que tous les cœurs

parurent voler vers lui. Les pères en parloient à leurs filles avec reſpect, avec vénération, & leurs filles écoutoient ces louanges avec un intérêt que la préſence de *Dorval* redoubloit encore. Ces ames, quoique ſimples, trouvoient que dans un homme de trente ans & fait pour plaire, la bienfaiſance n'en plaiſoit que davantage. Mes amis, diſoit *Dalicourt* à ceux qui l'environnoient, ſi tous les nobles reſſembloient à celui-ci, ce ſeroit un très-grand malheur que de n'être pas noble ; mais le plus grand nombre ſert à nous conſoler. Ces mots déſignoient aſſez clairement que *Dalicourt* étoit né dans la roture, & cette réflexion affligea *Dorval.* Ce n'eſt pas qu'il ne fût aſſez vivement épris de *Cécile* pour lui pardonner ſa naiſſance & mettre à l'écart le préjugé reçu ; mais enfin, c'étoit un préjugé de plus à vaincre.

Il n'eut, pour cette fois, aucun entretien particulier avec *Cécile* ; mais leur ſilence en avoit dit beaucoup. *Cécile* avoit tout entendu & avoit ſçu ſe faire entendre. Elle avoit même oſé riſquer, au milieu de tous ces témoins, certains regards qu'elle n'eût point haſardés dans un tête à tête. Une jeune fille timide ne devine pas toujours la cauſe de cette contradiction : il eſt même rare qu'elle cherche à la deviner ; mais l'effet n'en

eſt pas moins précieux, & *Dorval* en ſentoit tout le prix. Il s'en retourna plus amoureux que jamais, & pleinement déterminé à ſuivre ſon penchant. On en parlera, diſoit-il; mais que m'importe ? J'aurai fait la fortune de *Cécile*, & *Cécile* fera mon bonheur : j'y trouve pour moi un double avantage. Il ſongeoit aux moyens de la revoir au plûtôt, & il fut ſervi par les circonſtances. La fête du lieu qui formoit ſa Baronnie approchoit. Elle occaſionnoit chaque année certains divertiſſemens qui attiroient toute la jeuneſſe des environs. Le nouveau Seigneur déclara qu'il vouloit rendre ces jeux plus brillans qu'à l'ordinaire. La premiere année de ſa réſidence en fourniſſoit un prétexte plauſible, & ce fut celui qu'il employa. Tout fut diſpoſé avec ſoin. *Dorval* ſongea en même temps à ne point ſe trahir par une dépenſe trop au-deſſus de ſon nouvel état, ce qui n'empêcha point que ſa fête ne fût très-digne d'exciter un nombreux concours. Elle ſe donnoit ſurtout pour les jeunes gens; c'étoit l'uſage établi, mais les pères n'en étoient point exclus. *Dorval* n'oſoit pourtant eſpérer que *Dalicourt* voulût s'y rendre, & dès-lors pouvoit-il eſpérer d'y voir *Cécile* ? Cette incertitude le déſoloit. Il s'informa ſans affectation ſi *Dalicourt* & ſa fille avoient paru dans les fêtes précédentes.

Ni

Ni l'un ni l'autre ne s'y étoient montrés. C'étoit néanmoins chez une femme que ces fêtes ſe donnoient : pouvoit-il ſe flatter qu'on fît pour lui ce qu'on n'avoit point fait pour elle ? D'un autre côté, riſquer une invitation particulière, c'étoit s'expoſer à un refus ; c'étoit peut-être marquer un deſſein & ſe rendre ſuſpect à *Dalicourt*. Cet homme ne ſe conduiſoit point comme un autre : il falloit donc ſe conduire tout autrement envers lui. Le jour de la fête arriva ſans que *Dorval* fut délivré de ſon incertitude, ou plûtôt il n'avoit pas même d'incertitude. Il portoit un habit très-ſimple, & qui le diſtinguoit peu du reſte de l'aſſemblée. Elle étoit déja très-nombreuſe, quand il parut. Les acclamations ſe firent entendre, & *Dorval* y fut ſenſible ; mais il étoit toujours affligé : cependant il n'épargnoit rien pour exciter la joie chez les autres. Ses regards ſe promenoient ſans s'arrêter ; ils cherchoient celle qu'il n'eſpéroit point appercevoir. Un groupe de jeunes perſonnes attira ſon attention : il s'en approche, & rencontre d'abord des yeux qui cherchoient les ſiens avec timidité, des yeux qui pénétrerent juſqu'à ſon ame ; c'étoit *Cécile*, confondue parmi la foule, vêtue comme les autres, mais qui n'avoit de commun avec elles que ſes habits. Quoi ! c'eſt vous ? Lui dit *Dorval*, avec une joie qu'il ne put

diſſimuler ; vous êtes ici, & je l'ignore ? Vous ne m'inſtruiſez pas de votre arrivée ?

Ces mots, prononcés à haute voix & en préſence des autres jeunes perſonnes, déconcerterent beaucoup la timide *Cécile*. Monſieur, lui répondit-elle d'une voix mal aſſurée, je n'ai pas cru devoir vous interrompre, & mon père ne me l'eût point permis. — Quoi ! Votre père eſt auſſi des nôtres, & lui-même ne daigne pas... Où puis-je, du moins, le rencontrer ? Je vais, reprit *Cécile*, vous y conduire. C'étoit ce que deſiroit *Dorval*. Il l'inſtruiſit, en marchant, du motif réel de cette fête, & de celui qui avoit retenu ſon invitation particuliere. Ah ! lui dit *Cécile*, vous avez deviné ; mon père n'y ſeroit point venu, ſi vous l'euſſiez invité d'y venir. — Et vous, charmante *Cécile* ? — Moi, je ne pouvois y venir qu'avec mon pere. L'amour m'a donc bien inſpiré ! reprit *Dorval* ; mais quoi ! n'êtes-vous venue ici que par obéiſſance ? — J'ai du moins obéi bien volontiers. Ces mots tranſportèrent notre Sage. Il alloit multiplier ſes remerciemens & ſes queſtions, mais *Cécile* y mit fin, quoiqu'à regret : elle l'avertit que ſon père étoit à portée de l'entendre. *Dalicourt*, en ce moment, ſe trouvoit au milieu d'un groupe de villageois à peu près de ſon âge. Il étoit lui-même vêtu à peu près comme eux, &

s'amuſoit à regarder certains jeux qu'une troupe de jeunes gens venoit de commencer. *Dorval*, en l'abordant, lui reprocha de garder ainſi *l'incognito*. Vous auriez trop à faire, lui répondit *Dalicourt*, ſi tous ceux qui viennent ici vous avertiſſoient de leur arrivée. Je ne ſuis venu qu'avec mes voiſins & à titre de voiſin. — Ce titre eſt un peu général; j'aimerois mieux que vous en priſſiez un autre: celui d'ami, par exemple. — Celui-là me coûteroit un peu plus à prendre, & pourroit ne pas ſignifier davantage. Vous êtes Seigneur, & moi je ne ſuis qu'un bon villageois vaſſal de Seigneur. Mon rôle eſt de vous reſpecter, & je vous reſpecte. — Point de reſpect, ſur-tout; je veux qu'on m'aime. — On n'aime guère que ſes égaux, & vous êtes Baron; un Baron pourra ſe dire votre ami. Et puis, c'eſt toujours quelque choſe d'être reſpecté de ſes inférieurs : je connois quelques Grands qu'on n'aime point, & qu'on ne reſpecte pas d'avantage. *Dorval* inſiſta, & ne put rien obtenir de plus.

La danſe fait communément partie d'une fête, & ſur-tout d'une fête villageoiſe. *Dorval*, quoiqu'affligé de ce qu'il venoit d'entendre, vouloit au moins danſer avec *Cécile*. Une circonſtance légère en elle-même, mais qui ne l'étoit pas pour un amant, adoucit un peu ſa triſteſſe. Il vit

que *Cécile* étoit devenue en quelque ſorte reine de la fête. Ce n'étoit point lui qui avoit préſidé à cet arrangement, c'étoit un mouvement d'équité naturelle. Parmi les jeunes perſonnes que raſſembloient ces jeux, il s'en trouvoit pluſieurs que la nature avoit favoriſées, & qu'il n'étoit point facile de voir avec indifférence ; mais elles-mêmes ſentoient combien la nature avoit encore plus fait pour *Cécile*. On les voyoit l'entourer, la ſuivre, la parer de leurs propres mains. Sa modeſtie & la grande ſupériorité de ſes charmes ne lui laiſſoient ni jalouſes ni rivales. Son amant jouiſſoit de ſon triomphe : il y joignit tout ce que cette occaſion & la préſence de *Dalicourt* lui permettoient d'y ajouter. *Cécile* danſoit avec une juſteſſe & des graces qui l'étonnoient. Où donc les a-t-elles puiſées, diſoit *Dorval* en lui-même ? Tout en elle marque une éducation ſoignée ; mais d'où lui vient cette éducation ? Il trouva encore une fois le moment de lui parler ſans témoins, c'eſt-à-dire, ſans pouvoir être entendu. Tout m'étonne & me charme de votre part, lui diſoit-il, mais votre père continue à me déſoler : il ne me pardonne pas même d'être Seigneur d'un village. Hélas ! reprit *Cécile*, que ſera-ce donc, lorſqu'il ſçaura tout ce que vous êtes ? —— Ma chère *Cécile* ! —— Monſieur le Mar-

quis, je ſens que je vais pleurer ; que dira-t-on, ſi l'on s'en apperçoit ? — Ah ! de pareilles larmes me dédommageroient de tout : que je les voye, ces larmes précieuſes !... Mais non ; je ne veux point que ma *Cécile* ſoit calomniée, je vais même borner cet entretien : cependant, ſi la prévention de votre père continue... Elle continuera, interrompit *Cécile.* Elle continuera ! reprit triſtement *Dorval* ; eh ! que deviendrai-je ſi cela eſt ? Dois-je y ſouſcrire ſans appel ? ... Il le faudra bien ! ajouta *Cécile* ; & alors les larmes qu'elle s'efforçoit de retenir, coulerent en abondance. *Dorval* céde lui-même à ce ſpectacle : il oublie qu'il peut être apperçu ; il tombe aux genoux de *Cécile.* *Dalicourt*, qui alors s'approchoit d'eux, les ſurprend dans cette attitude, ce qui obligea *Dorval* à ſe relever avec une extrême vîteſſe. Son embarras & la confuſion de *Cécile* étoient extrêmes. *Dalicourt* ne parut ni piqué ni ſurpris. Monſieur le Baron, dit-il à *Dorval*, vous voyez que tout Seigneur agit en Seigneur. Il ne paroît procurer certains plaiſirs aux autres, que pour mieux aſſurer les ſiens. Je ne vous blâme point de trouver *Cécile* à votre fantaiſie ; elle pourroit ſatisfaire celle de bien d'autres : mais trouvez bon que je ne l'expoſe pas plus long-temps à l'honneur que vous lui faites.

Dorval, au déſeſpoir, employa pour ſe juſtifier toute l'éloquence de la douleur & de la paſſion. Il proteſta à *Dalicourt* qu'il n'avoit ſur ſa fille que des vûes légitimes. Peu m'importe, reprit *Dalicourt*, je ne veux pas plus de celles-là que des autres. Vous m'avez vû n'oſer accepter le titre d'ami que vous m'offriez, le titre de beau-pere me ſiéroit encore moins. Quoi ! s'écria *Dorval*, vous expoſeriez l'aimable *Cécile* aux diſcours qu'un départ ſi ſubit peut occaſionner ? —— Les diſcours ne ſont rien ; je ne crains que la réalité. —— Mais la calomnie eſt à craindre. —— Je la redoute moins que la médiſance. D'ailleurs, chacun eſt occupé de la fête, & il ne paroît pas qu'on ait vû autre choſe : faudra-t-il vous laiſſer le temps de fournir à toute cette aſſemblée une occaſion de mieux voir ? Encore une fois, Monſieur le Baron, je ne vous en veux pas de trouver *Cécile* jolie : ne m'en voulez pas de vous trouver dangereux. On peut l'être pour une jeune fille, même en faiſant du bien à tout le reſte. *Dorval* inſiſta vainement. *Dalicourt* fit entendre à ceux qui le connoiſſoient, qu'une affaire preſſante l'obligeoit de quitter la fête avant les autres. On regretta de voir partir *Cécile*, mais on n'en devina point la cauſe. Au moins, diſoit *Dorval* à ce père obſtiné, permettez-moi de vous

accompagner une partie du chemin qui ſépare votre demeure de la mienne. A vous très-permis, reprenoit *Dalicourt*; vous êtes ſur vos terres. On préſume bien que *Dorval* uſa de ſa permiſſion. Chemin faiſant, il voulut ramener l'entretien ſur ce qui venoit de ſe paſſer : il eſpéroit encore émouvoir *Dalicourt* ou vaincre ſes préjugés ; mais *Dalicourt* ne voulut pas même entrer en matière. Il fit plus, il ordonna à *Cécile*, qui marchoit devant eux, d'accélérer encore ſa marche. Mets-toi, lui diſoit-il, hors de la portée de ſes diſcours : ils ſont plus à craindre pour toi, que le plomb du chaſſeur ne l'eſt pour la colombe. *Cécile* obéit; mais il étoit facile de voir que la colombe ne fuyoit qu'à regret le chaſſeur.

Le jour baiſſoit, & ils avoient déjà fait une partie de la route, lors qu'une chaiſe paſſa auprès d'eux avec beaucoup de vîteſſe. Elle étoit ſuivie de quatre hommes à cheval. Un des quatre approchant de *Cécile*, dit tout haut : *la voilà*! au même inſtant deux de ces hommes mettent pied à terre, enlévent *Cécile* à force de bras, & la jettent dans la chaiſe qui s'éloigne ſur le champ. *Dorval*, aux premiers cris de *Cécile*, avoit volé plûtôt que couru ; mais il étoit ſans armes, ce qui ne l'empêcha point de ſaiſir à la bride le cheval d'un des raviſ-

ſeurs, & de preſcrire au Cavalier de reſter là. Mon ami, lui dit ce dernier ; reſte-là toi-même, & ſois ſage. On ne veut faire aucun mal à cette jeune perſonne ; je ne t'en ferai aucun non plus, à moins que tu ne m'y forces. Que vois-je ? Qu'entends-je ! Ah ! traître *Sérícourt* ! s'écria *Dorval* ; quoi ! tu oſes me ravir ce que j'ai de plus cher ! arrache-moi donc la vie auparavant. Que diable vois-je à mon tour ? s'écria le Chevalier ; car c'étoit lui-même. Eſt-ce toi, Marquis ? Que ſignifie cette maſcarade ? Venois-tu auſſi pour l'enlever ? — Ordonne auparavant qu'on me la ramène, & je t'expliquerai tout. Rien de plus aiſé, reprit *Sérícourt*, & à l'inſtant il fit courir un de ſes cavaliers après la chaiſe. Es-tu content ? pourſuivit-il, en s'adreſſant toujours à *Dorval*. Pourquoi m'as-tu caché que tu voulois prendre ſoin de *Cécile* ? Tu m'aurois épargné une démarche que la ſeule compaſſion m'a fait riſquer. La ſeule compaſſion ! s'écria *Dalicourt*, qui pour quelques inſtans avoit perdu la parole ; quoi, barbare ! c'eſt la compaſſion qui vous porte à arracher une fille des bras de ſon père ? Sans doute, reprit *Sérícourt*, quand ce père eſt aſſez barbare lui-même pour vouloir enfouir un diamant précieux dans la fange. Voilà bien les Grands ! diſoit le père de *Cécile*, voilà le fond de

de leur ame. Pour eux le vice prend les couleurs de la vertu, & le plus noir attentat n'eſt qu'un ſimple amuſement. Je vous jure, ajouta le Chevalier, que je voulois faire le bien de *Cécile*, & voilà tout. Mais toi, dit-il à *Dorval*, quel eſt ton but ? Explique-moi cette énigme, cette biſarre métamorphoſe. Dis-moi, enfin, pourquoi l'homme de Paris le plus élégant, ſe trouve ici affublé en coq de village ? Ces queſtions déſoloient *Dorval*. Il avoit un peu de confuſion du déguiſement qui y donnoit lieu ; mais, ſur-tout, il étoit furieux des éclairciſſemens qu'elles fourniſſoient à *Dalicourt*. Quant à ce dernier, il n'en perdoit rien. Cependant, il étoit encore plus attentif au retour de la chaiſe qui emmenoit *Cécile*. A peine elle reparoît, qu'il vole à ſa rencontre. Il eſt ſuivi & bientôt devancé par *Dorval*. *Cécile* étoit à peine revenue d'un évanouiſſement que la ſurpriſe & la frayeur lui avoient cauſé ; elle ſe raſſura en voyant ſon père. Tous deux verſoient des larmes de joie & d'attendriſſement : Viens, lui dit-il en lui tendant les bras, viens, ma fille ; abandonne cette horrible voiture : c'eſt le ſiége du vice & de l'opprobre. Jamais elle ne fut conſtruite pour te recevoir.

Mais *Cécile* ne faiſoit que de la quitter, quand on en vit une autre s'avancer avec

une vîteſſe prodigieuſe. Eſt-ce encore un raviſſeur, s'écria *Dalicourt* ? Mais non, je reconnois plûtôt un appui de l'innocence, & c'eſt le ſeul que je connoiſſe. Je vois approcher le Comte d'O... Ciel ! s'écria *Dorval* plus embarraſſé que jamais. Ah ! parbleu, dit le Chevalier, en s'avançant vers la voiture, la rencontre eſt unique & tient du roman. Point du tout, Monſieur, lui dit le Comte ; je voulois & j'eſpérois vous rencontrer : je ſuis charmé de l'avoir fait ſi à propos. En vérité, Chevalier, dit la Comteſſe qui étoit avec ſon mari, vous êtes un Chevalier à hautes avantures. Il ne vous faut pas moins que des enlévemens ! n'avez-vous point eu auſſi d'enchanteurs à combattre ? N'en doutez pas, Madame, reprit *Sèricourt* : ce pays eſt celui des métamorphoſes. Jettez les yeux ſur ce magicien ; c'eſt lui qui a déconcerté mon entrepriſe. En parlant ainſi, il montroit *Dorval* qui eût voulu pouvoir ſe cacher. Ah, Ciel ! dit la Comteſſe, me trompai-je ? Eſt-ce le Marquis ? N'en doutons point... C'eſt lui-même. Eh ! mon pauvre *Dorval*, comme vous voilà fait ? Que veut dire cette caricature ?

L'étonnement du Comte égaloit celui de ſa femme, & étoit encore ſurpaſſé par la confuſion de *Dorval*. Il prit enfin ſon parti. J'avoue, Madame, dit-il à la

Comteſſe, que cet ajuſtement doit vous paroître biſarre ; il annonce qne je me rapproche de la nature toute ſimple. Je n'en connois le prix que depuis quelque temps, mais j'ai bien appris à le connoître. Eh ! qui vous a ſi bien rectifié, demanda la Comteſſe : n'eſt-ce pas *Cécile* ? Tout, juſqu'au coſtume, l'annonce. Je voudrois bien, reprit *Dorval*, en avoir des preuves plus authentiques. La réſolution de me traveſtir a été motivée par une autre : mais toutes deux n'ont rien d'offenſant pour l'aimable & vertueuſe *Cécile.* Voilà qui devient ſérieux, dit la Comteſſe. Très-ſérieux, pourſuivit le Chevalier. Trop ſérieux, ajouta *Dalicourt.* Monſieur le Marquis doit prévoir ma reponſe : je ne ſouffrirai point qu'il s'abaiſſe juſqu'à ma fille, ni que ma fille s'élève juſqu'à lui. Mais, reprit le Comte, la diſproportion pourroit être moindre qu'elle ne le paroît. Qu'entends-je ! s'écria *Dorval*, achevez ! de graces tirez-moi d'incertitude ! Meſſieurs, ajouta le Comte, rendons-nous chez *Dalicourt.* Ce que j'ai à vous dire exige quelques détails ſecrets, & cette ſcène publique n'a déjà que trop duré. Dès ce moment, *Dorval* ne s'occupa plus que du ſecret qui alloit être dévoilé. *Cécile*, qu'on avoit admiſe dans la voiture du Comte, s'en occupoit comme *Dorval.* Quant à *Dali-*

court, loin de marquer nul empreſſement à cet égard, il doutoit d'avance de ce qu'on alloit lui dire.

Dalicourt avoit repris le ton & la gaité qui lui étoient propres. Il fit les honneurs de chez lui avec ſa franchiſe ordinaire. Toutes les généalogies du monde ne me changeroient pas, diſoit-il; & d'ailleurs, je crois peu aux généalogies. Il faut pourtant, lui dit le Comte, il faut vous réſoudre à ne point douter de la vôtre. Vous êtes noble. — Je ſuis noble? Oui vous l'êtes. — Je n'en crois rien. — Je vous le certifie. — Prouvez-le moi. — En croirez-vous mes preuves? — Nous verrons enſuite. — Eh bien! je n'ai pas avec moi vos titres; mais je déclare qu'ils ſont en mon pouvoir. Je déclare, en outre, que nous ſommes très-proches parens. Votre mere fut ſœur de la mienne: votre père fut un gentilhomme diſtingué, qui périt en commandant un vaiſſeau de haut-bord: vous êtes le ſeul fruit de leur union. Cette union étoit ſecrette, vû la haine qui diviſoit les deux familles. Votre père mourut avant que vous fuſſiez né, votre mère perdit le jour en vous le donnant. Une parente, qui avoit toute ſa confiance, devint pour vous une autre mère. Elle vous fit élever avec ſoin; mais elle garda un profond ſecret ſur votre naiſſance. La crainte de

voir éclorre des procès qu'elle ne pourroit voir finir, fut le principal motif de ſa diſcrétion. Il faut tout dire, votre père eut plus de conduite & de bravoure que de fortune. Votre mère étoit réduite à ſa légitime, que la Coutume des lieux rendoit fort modique. Enfin, cette parente mourut, lorſque vous n'étiez encore âgé que de douze ans. Elle vous avoit mis ſous la protection d'un oncle maternel, qui ſe garda bien de vous traiter en neveu. C'eſt chez lui que vous avez puiſé votre haine contre les Grands, & j'avoue qu'à cet égard elle eſt fondée. Le reſte ne doit pas être moins préſent à votre mémoire. Vous fites ſur mer quelques voyages qui vous réuſſirent. Vous vous mariâtes à Saint-Domingue. Je ne vous parlerai point des accidens qui renverſerent votre fortune... Dites plûtôt des perſécutions, interrompit *Dalicourt*; & ce fut encore un homme en place qui me les fit eſſuyer. Soit, repondit le Comte; j'acheve en peu de mots. Obligé de repaſſer en France, vous n'y trouvâtes pas un accueil propre à vous conſoler. Pardonnez-moi, interrompit *Dalicourt*; je vous y ai trouvé, (car je ſens qu'il eſt à propos que j'acheve moi-même ce récit). Vous eûtes pour moi des égards & des procédés qui m'étonnerent dans un homme de Cour. C'eſt à vos bienfaits

que *Cécile* doit l'éducation qu'elle a reçue ; & lorſque devenu veuf, je quittai la Province où j'étois né, lorſque je vins me fixer dans ce canton, ce fut encore par vos ſoins que j'y trouvai un aſyle, un bien-être & du repos. Tout cela eſt peu de choſe, reprit le Comte ; parlons de ce qui reſte à faire. Ce qui reſte à faire eſt peu de choſe, répliqua *Dalicourt* : vous aviez tout prévu ; mes ſouhaits ne s'étendent point au-delà. — Il faut prendre un état plus conforme à votre naiſſance, car je préſume que vous n'en doutez plus. — Ma foi, ſi tout autre que vous me l'aſſuroit... — Quoi ! le récit que je vous fais n'eſt-il pas circonſtancié ? Il porte conviction, s'écria *Dorval*... Il pourroit, interrompit *Dalicourt*, paſſer dans un conte où l'on ſe tire d'intrigue comme on peut ; mais, pour me croire noble, j'exige d'autres preuves. Hé bien, lui dit le Comte, ces preuves me ſuffiſent. Je me ſerois même, en un beſoin, contenté du ſoupçon. Nul préjugé ne peut tenir contre *Cécile*, & j'euſſe mis à l'écart tout ce qui tendoit à m'éloigner d'elle. Monſieur, pourſuivit-il, en s'adreſſant à *Dalicourt*, les obſtacles que vous m'oppoſiez ne ſubſiſtent plus : daignez conſentir à mon bonheur. Ces obſtacles reprit *Dalicourt*, ne ſont pas tous détruits : il en reſte un non moins embaraſſant

que l'autre. Je ſuppoſe *Cécile* noble, elle ne ſera jamais riche... Et moi je le ſuis! s'écria *Dorval*, j'aurai le bonheur inexprimable d'enrichir ce que j'aime! — Peut-on faire un plus digne uſage de ſa fortune?

Dalicourt ne ſe rendit pas encore. Il fallut que le Comte joignît ſes ſollicitations à celles de *Dorval*. On vit même la Comteſſe quitter le ton de l'ironie pour plaider la cauſe des deux amans: peu s'en fallut que *Séricourt* lui-même ne démentît ſon caractère. Mais il ſeroit difficile de peindre l'état où ſe trouvoit *Cécile*. On voyoit ſur ſon viſage la crainte le diſputer à l'eſpoir, l'agitation à la retenue. Son état eût pu toucher un ennemi, & *Dalicourt* étoit ſon père. Il s'approcha d'elle, & la ſerrant entre ſes bras: Hé bien! ma chère *Cécile*, ma chère enfant, lui dit-il, réponds avec confiance, avec ſincérité; crois-tu donc pouvoir être heureuſe avec un Marquis? Mon père! lui répondit *Cécile*, en tremblant... Et elle n'oſoit en dire davantage. Parle, acheve, reprit *Dalicourt*... Mon père! ajouta *Cécile*, je crois pouvoir être heureuſe avec *Dorval*! A ces mots, la crainte d'en avoir trop dit, mêlée avec une autre crainte; lui fit pour ainſi dire perdre toute connoiſſance. Va, lui dit ſon père, tu mérites au moins que ton

attente ſoit remplie, je ne veux pas que tu m'accuſes de m'y être oppoſé. Je ne peindrai ni les tranſports de *Dorval* ni la reconnoiſſance de *Cécile*. Enfin, dit le Comte, nous voici au dénouement. Je pardonne au Chevalier ſon entrepriſe en faveur de ce qui en réſulte. Au moins, reprit ce dernier, dites-moi comment cette entrepriſe eſt venue juſqu'à vous ? Par une voie aſſez oblique, lui dit le Comte. Un de vos confidens, c'eſt-à-dire un de vos domeſtiques, a confié votre ſecret à l'un des miens, qui a cru qu'un tel ſecret pouvoit m'intéreſſer. J'ai profité de la découverte, & vous voyez que j'avois quelque intérêt de vous prévenir. A la bonne heure, lui dit *Séricourt*, je me conſole d'avoir été prévenu. Je ne voulois qu'arracher *Cécile* à l'obſcurité. Mon zèle pourra s'exercer en faveur de quelqu'autre, & j'eſpére qu'on n'en préviendra point l'effet. *Séricourt* jugeoit la Comteſſe piquée contre lui : elle n'étoit irritée que contre elle-même. Son cœur avoit été moins égaré que ſon eſprit : elle ſentit que *Dorval* & *Cécile* alloient être heureux, & elle ſe rappella qu'un pareil bonheur lui avoit été offert. Ne pouvoit-elle donc plus en jouir ? Le Comte étoit aimable, il l'avoit aimée, il pouvoit l'aimer encore, & ces réflexions annonçoient qu'il ſeroit payé de

retour. Il le fut en effet. La Comteſſe oublia le perſifflage, pour adopter le ſentiment. *Dalicourt* abjura le ton de la miſantropie, & *Dorval* celui de la fatuité. Il aime encore *Cécile*, qui l'aimera toujours. Il ſe gouverne en *Sage*, & n'eſt plus *honteux de l'être.*

GRACES
AU MERCURE DE FRANCE,
HISTORIETTE.

DEUX freres vivoient à Châteaudun, lieu de leur naiſſance. Ils s'aimoient beaucoup, & logeoient enſemble avec leurs femmes, qui ne s'aimoient guères, & deux enfants très-jolis. Comme ils portoient l'un & l'autre le nom de *Gaſpard*, on étoit dans l'uſage de les diſtinguer par des ſobriquets. *Gaſpard* l'aîné s'appelloit *le Philoſophe :* il l'étoit en effet, & en quelque ſorte malgré lui. C'étoit une philoſophie de tempérament, où la raiſon n'entroit pour rien. *Gaſpard* le cadet avoit un ſobriquet que je crois devoir ſupprimer. Il avoit ſervi avec diſtinction pendant la guerre de 1688, ſoupiroit après le gouvernement d'une petite citadelle, & ne l'obtenoit pas. Il s'en plaignoit au Philoſophe, qui le conſoloit d'un air calme. Les circonſtances lui devinrent enfin favorables; on le nomma Gouverneur de ce fort tant deſiré : il en fut tranſporté de joie. Cette nouvelle produiſit un effet bien différent ſur ſon fils & ſur ſa niéce.

L'un avoit dix ans, l'autre ſept. Ils ne s'étoient jamais quittés, ils ſe voyoient à tous moments. Ils s'aimoient, je ne dis pas avec paſſion (c'eſt l'unique bien qui manque à cet âge), mais avec une grace, une naïveté inexprimables. Leur phyſionomie étoit douce, riante, ingénue. La nature avoit ébauché avec une ſecrette complaiſance leurs traits délicats, peu formés, encore indécis; &, d'une main careſſante, elle les embelliſſoit tous les jours. Quand il fallut les ſéparer, ils connurent pour la première fois la douleur. Leurs adieux attendrirent tout le monde; & M. le Gouverneur, malgré l'ivreſſe de ſa dignité nouvelle, en fut lui-même fort touché. Les deux Dames eurent l'air de ſe ſéparer à regret : les deux enfants s'embraſſoient, pleuroient enſemble, & ſe déſeſpéroient. On a remarqué qu'en pareilles occaſions, la perſonne qui ne part point eſt pour l'ordinaire la plus affligée; mais il eût été difficile de dire lequel des deux enfants l'étoit davantage. Je ne dois pourtant pas diſſimuler qu'ils ſe conſolerent aſſez vîte : c'eſt un des priviléges de l'enfance. Ils paſſerent plus de huit ans ſans ſe voir. Les deux freres firent, à la vérité, pluſieurs fois des projets de voyage; mais aucun ne fut exécuté. On prétend que les belles-ſœurs y trouverent toujours quelque obſtacle. Quoi qu'il en ſoit, M. le Philoſophe ne ſortit pas de Châteaudun, & M. le Gouverneur

demeura dans ſa fortereſſe avec ſon épouſe & ſon fils.

Mademoiſelle *Gaſpard*, qu'on appelloit communément *Sophie*, devint d'une beauté raviſſante. On s'étonnoit que la plus grande régularité de traits qu'on eût peut-être jamais vûe, n'ôtât rien à l'agrément ſingulier de ſa figure. Il eſt, ſi on oſe le dire, une certaine inſipidité qui s'attache quelquefois à la perfection, & dont *Sophie* étoit dans tous les points exempte. Elle avoit l'ame noble & généreuſe, un eſprit juſte & naturel, une mélancolie douce, entretenue par une extrême ſenſibilité; & ſa gaité étoit auſſi tranquille que naïve. Malgré ces avantages, ſi *Sophie* n'avoit pas été riche, il eût peut-être été aſſez difficile de la bien marier; mais ſes biens devoient un jour être conſidérables; & quoique ſa mere aimât la dépenſe, le jeu & la parure, le Philoſophe paſſoit avec raiſon pour être ce qu'on appelle *riche*. Il avoit eu d'abord quelque légère envie de marier ſa fille avec ſon neveu; mais Madame *Gaſpard* avoit écarté cette idée. Une telle alliance n'étoit pas digne de ſa fille, & ſon antipathie pour ſa belle-ſœur eût ſuffi pour l'en détourner. A force de chercher un parti qui la flattât, & qui par conſéquent lui convint davantage, la bonne Dame enfin crut un jour l'avoir rencontré dans le fils de la Baronne *d'Ornac*, qui habitoit un vieux château à

quelques lieues de Châteaudun. Quelques réparations néceſſaires ayant obligé cette Dame de paſſer plus de ſix mois dans cette ville, Madame *Gaſpard* avoit appris que la Baronne avoit un fils unique qui étoit à Paris, & s'étoit attachée à plaire à la Baronne.

Mais tandis que l'enthouſiaſme aveugloit Mme *Gaſpard*, le Philoſophe, qui voyoit les choſes de ſang froid, faiſoit des informations ſecrettes, & découvrit que les affaires de Madame *d'Ornac* n'étoient pas auſſi-bien arrangées que le penſoit Madame ſon épouſe. Mais celle-ci le raſſura bientôt. Elle avoit ſçu de la Baronne, que d'une branche des *d'Ornac*, établie depuis deux ſiécles dans le Comté de Foix, il ne reſtoit qu'un homme de quatre-vingt-quatre ans, autrefois mortellement brouillé avec feu M. le Baron *d'Ornac*, mais dont tous les biens étoient, au défaut d'enfants mâles, ſubſtitués à ce Baron & à ſon fils; & le Philoſophe, après avoir examiné les actes, ne déſapprouva plus un mariage que ſa femme & la Baronne deſiroient avec la même ardeur. Le jeune Baron *d'Ornac* ne tarda pas à arriver à Châteaudun. Agé d'environ vingt-huit ans au plus, il paroiſſoit en avoir davantage. Une taille aſſez avantageuſe, un viſage auſſi long que maigre, un nez pointu, de grands yeux verdâtres, l'air auſſi triſte qu'important : telle étoit ſa figure.

Sophie, qui ne le trouvoit point aimable, ne conçut cependant aucune averſion pour lui. Ce qu'elle avoit à ſouffrir du caractère de ſa mere, lui donnoit peu d'éloignement pour le mariage; & elle entendoit ſi ſouvent répéter que M. le Baron étoit l'homme du monde le plus raiſonnable, qu'elle ne s'aviſoit même pas d'en douter. Madame *Gaſpard* avoit une jolie maiſon de campagne, où l'on convint que ſe feroit la nôce. On s'y rendit huit jours auparavant; & la joie animoit tous les conviés, excepté M. le Baron, qui paſſoit réguliérement trois ou quatre heures dans ſa chambre : à quoi ſa mere répondoit que la Géométrie étoit ſa paſſion la plus chérie, & qu'on verroit un jour en lui le plus grand Géometre du royaume; à moins que le goût de la Muſique, dans laquelle il excelloit également, ne fit trop de diverſion à celui qu'il avoit pour les ſciences de calcul.

Cependant le jeune *Gaſpard*, le fils du Gouverneur, étoit à Paris & s'y amuſoit fort. Sa tante crut pouvoir haſarder auprès de lui une politeſſe ſans conſéquence, en l'invitant au mariage de ſa couſine; & avec d'autant moins de riſque, qu'elle étoit poſitivenent informée que les parens de ce jeune homme, piqués de ce qu'on leur avoit fait myſtère de ce mariage, preſſoient ſon retour auprès d'eux. Madame

Gaſpard pria donc aſſez foiblement ſon neveu d'aſſiſter aux nôces de ſa couſine; mais lui, qui en avoit la plus grande envie, & penſoit qu'une invitation ſur laquelle il ne comptoit pas, lui ſerviroit d'excuſe auprès de ſes parens, ſe hâta de prendre la poſte & d'arriver chez ſon oncle au moment où on l'y attendoit le moins. La joie des domeſtiques qui, pour la plûpart, l'avoient connu dans ſon jeune âge, annonça dans l'inſtant ſon arrivée, & l'air de bonté qui brilloit dans ſes yeux, jointe aux charmes de ſa figure, leur faiſoit regretter que ce ne fût pas lui qui dût être l'époux de *Sophie*, & par conſéquent leur jeune maître. Madame *Gaſpard* ne le reconnut pas d'abord: le Philoſophe fut le premier qui s'écria: Ah, ciel! c'eſt mon neveu! *Sophie* étoit immobile d'étonnement; & *Gaſpard*, les larmes aux yeux, après avoir embraſſé ſon oncle & ſa tante, s'approcha de *Sophie*. Mais, ébloui de ſa beauté, ce qu'il lui dit n'avoit aucune ſuite; & ſon embarras fut ſi grand, qu'à peine oſa-t-il l'embraſſer: il ſe remit pourtant à la faveur des queſtions multipliées de Madame *Gaſpard* & de la Baronne ſur les nouvelles de Paris, ſur les avantures du jour; les promenades, les ſpectacles & les modes les plus courues. Le jeune *Gaſpard* s'exprimoit avec une facilité & une élégance dont on ne s'appercevoit qu'à

peine, tant elle lui étoit naturelle. Vivement frappé par les objets, il les peignoit de même. Toujours occupé des perſonnes, jamais de lui, ne ſongeant à plaire que parce que les autres lui plaiſoient; animé dans ſon action, dans ſon air, dans l'expreſſion de ſes idées, il avoit ce genre d'étourderie ſi rare & ſi aimable, dans laquelle il n'entre ni fatuité ni ſottiſe, qui n'eſt que le feu de l'eſprit & de l'âge, l'effet d'un caractère ſimple & facile, d'un cœur ſenſible & d'une gaité vraie. Sa figure n'étoit pas moins ſéduiſante que ſa converſation; il avoit l'air frais, des couleurs vives, une phyſionomie heureuſe, tout le brillant de la jeuneſſe, & une taille agréable, quoique moins haute que celle de Monſieur le Baron.

Dans un inſtant de la converſation où il ne s'étoit pas trouvé d'accord avec lui ſur je ne ſais quel fait: voilà mon garant, dit-il, en tirant de ſa poche le *Mercure* du mois, où il trouva la vérité de ce qu'il avançoit. Il ſe ſouvint alors du goût que *Sophie* avoit eu dans ſon enfance pour les énigmes, & lui propoſa de lire celle de ce même *Mercure*. M. le Baron non-ſeulement s'y oppoſa avec dédain; mais, en invoquant l'autorité de la *Bruyere*, traita cet ouvrage périodique avec le plus profond mépris. Pardon, Monſieur, s'écria le jeune homme, avec une vivacité charmante: mais

je

je défendrai contre vous le *Mercure*, qui m'inſtruit & que j'aime. Rien de plus amuſant, rien de plus varié; il eſt néceſſaire en Province, utile à Paris, agréable par-tout; il établit entre les gens de lettres une correſpondance dont ils tirent de grands ſecours; il nous met au courant des piéces de théâtre & de la plûpart des ouvrages nouveaux: ſes éloges ſont éclairés, ſa critique polie, & quiconque s'en plaint a ſouvent des raiſons qu'il cache, & que l'Auteur de ce Journal, s'il étoit plus vindicatif, pourroit à leurs dépens nous dévoiler. Le Baron, à cette tirade, ne répondit qu'en ricannant avec un air de ſupériorité qui déplut au jeune homme, lequel ne s'en conſola qu'en regardant *Sophie* aſſez tendrement pour déplaire à ſon tour à Madame *Gaſpard*, déjà piquée du peu de déférence qu'il avoit témoignée pour la critique de Monſieur le Baron. Le jeune *Gaſpard*, cependant, feuilletoit d'autant ſon *Mercure*; & en jettant les yeux ſur l'article des ſciences: Monſieur le Baron (s'écria-t-il), voici cependant du ſolide, & de quoi vous raccommoder un peu avec cet ouvrage frivole. Ce n'eſt pas moins qu'un problême d'algèbre. — D'algèbre? s'écria la Baronne, de l'algèbre dans le *Mercure*? C'eſt juſtement ce qu'il faut à mon fils. Ah! Monſieur eſt algebriſte? (interrompit *Gaſpard*), je ne m'en étois point douté.

Je ne ſçais ſi j'ai deviné de même, dit le Baron, mais je ne vous ai pas ſoupçonné de l'être. Eh bien! reprit *Gaſpard*, vous n'avez pas deviné ſi juſte, car j'en ai du moins quelque teinture. Vous? dit Madame *Gaſpard*, en éclatant de rire: en effet vous en avez tout l'air! Perſonne ici, je crois, n'en diſpute le titre à mon oncle, reprit *Gaſpard* avec un ſérieux plaiſant. Je le prends donc pour juge du défi que je propoſe à Monſieur le Baron: qu'on nous donne du papier à l'un & à l'autre, & travaillons dès-à-préſent devant ces Dames à réſoudre le problême en queſtion. *Sophie*, qui n'avoit rien dit depuis long-temps, prit alors la parole & offrit de le copier. On apporta deux petites tables, & on les plaça chacune dans un coin de l'appartement. *Sophie*, qui s'étoit retirée un moment, reparut avec le livre & ce qu'elle avoit copié. Les deux rivaux s'approchèrent; le Baron, d'un air indifférent, *Gaſpard* les yeux baiſſés & tremblant de n'avoir que le livre & non pas l'écriture de *Sophie*, qui dès-lors avoit fait les plus grands progrès ſur ſon cœur. *Sophie* héſita un moment, & cette incertitude ajoutoit un nouveau prix au choix qu'elle alloit faire. Elle préſenta très-poliment le livre au Baron, & laiſſa ce qu'elle avoit écrit à *Gaſpard* ſans lui rien dire, & preſque ſans le regarder. *Gaſpard* n'o-

ſoit la remercier & ne pouvoit contenir ſa joie : il courut s'établir à ſa petite table ; & le Baron, de ſon côté, ſe plaça gravement à la ſienne Il ſe plaignit d'abord du bruit. Sa mère exigea qu'on ne parlât point, & tâcha d'en donner l'exemple. Il chercha querelle aux plumes, qu'il eſſayoit avec humeur ; il en demanda d'autres ; il lut & relut le problême, parut écrire quelque choſe, appuya ſa main ſur ſon front & joua la rêverie ; puis tout-à-coup ſe récria ſur les fautes d'impreſſion qui rendoient, ſelon lui, le problême indéchiffrable. Eh bien ! je ſuis moins malheureux : (s'écria en riant *Gaſpard*) ma couſine, probablement, poſſéde à fond l'algèbre, car ſa copie eſt correcte au point que voici le problême réſolu. Le Baron, un peu humilié, ſe rejetta ſur les diſtractions qu'avoit excité dans ſon eſprit la compagnie ; & *Gaſpard*, en jouiſſant modeſtement de ſon triomphe, remit ſon *Mercure* à la Baronne, qui, en tombant ſur l'air noté, préſenta le livre à ſon fils, dont la voix, ſuivant elle, étoit admirable, & dans l'eſpérance que la muſique le conſoleroit du petit chagrin que lui avoit occaſionné l'algèbre. Mais le Baron ne fut pas plus heureux : il trouva l'air auſſi plat que mal fait, & le rejetta ſur la table avec dédain. *Gaſpard*, qui ſçavoit la muſique, & ne s'en eſtimoit pas davantage, le prit,

chanta couramment cet air avec la voix la plus flexible, la plus légère, la plus brillante, & déplut cependant à tout le monde, excepté à ſa couſine. La converſation tomba enſuite ſur les vers. On eſt un peu prévenu, dit-il, contre ceux du *Mercure*, & je ne prétends pas que l'on ait toujours eu tort : la complaiſance, la diſette, la néceſſité de remplir (*) douze fois le mois cet article, ont ſouvent forcé les Auteurs de ce Journal d'être moins rigoureux ſur le choix des piéces. En voici, par exemple, que probablement vous trouverez bien foibles. Il lut enſuite le portrait d'une célèbre actrice de ce temps-là, dont la retraite projettée allarmoit tous les amateurs du théâtre. Quoi ! vous n'aimez pas ces vers-là ? dit *Sophie* ; j'ai tort peut-être, mais je les trouve charmans. Vous les trouvez charmans ? interrompit *Gaſpard*, avec la plus grande vivacité ; je ſuis le plus heureux des hommes ! Il ſentit cependant que ce tranſport pouvoit être traité d'extravagance, & reprenant la parole avec plus de tranquillité : Puiſque ma joie m'a trahi, dit-il, il faut bien avouer qne les vers ſont de moi : on n'eſt pas auteur impunément, & vous voyez que je ne ſuis pas fort accoutumé aux louanges. *Sophie*, dont la phyſionomie s'étoit animée depuis quel-

(*) On ne donnoit alors que douze *Mercures* par an.

ques moments, devint triſte & rêveuſe. Je ne ſçais ce que *Gaſpard* crut entrevoir dans ſon ame : il ſe hâta pourtant de dire qu'il n'avoit jamais parlé à cette actrice, mais qu'il étoit l'admirateur le plus déſintéreſſé de ſes talens.

La Baronne, ennuyée de la poéſie, fit reſſouvenir Madame *Gaſpard* qu'à l'arrivée de ſon neveu on diſcutoit un article important du contrat de mariage de ſa fille & du Baron. *Gaſpard*, jugeant qu'il étoit là de trop, ſortit avec le cœur oppreſſé de triſteſſe, ſe fit conduire dans l'appartement qu'on lui deſtinoit, & emporta le *Mercure* qui juſque-là lui avoit ſi bien réuſſi. Mais quel fut l'étonnement de la compagnie, lorſqu'un quart-d'heure après on le vit rentrer avec une vivacité dans le ſalon..... ! Madame ! s'écria-t-il, en s'adreſſant à ſa tante, ne m'avez-vous pas dit que le vieux Comte *d'Ornac* ſe trouvoit ſans enfans ? Oui, ſans doute, lui répondit Madame *Gaſpard*, & je le tiens de la Baronne elle-même. Eh bien ! pourſuivit le jeune homme, jettez les yeux ſur cet article du *Mercure*, vous y verrez le mariage de ſon fils. De ſon fils ! s'écria en pâliſſant la Baronne... Le fait, malheureuſement pour elle, étoit vrai : l'ancienne brouillerie & la mort des deux fils aînés du vieux *d'Ornac*, tués à la bataille de Nervinde, étoient également

vraies ; mais la Baronne, ou ignoroit, ou avoit feint d'ignorer, que le vieillard, amoureux de ſa poſtérité, s'étoit remarié, & que c'étoit un fils de ce ſecond lit dont le mariage ſe trouvoit préciſément dans le *Mercure*. Madame *Gaſpard*, furieuſe d'avoir été trompée, ne voulut rien écouter. L'imbécille Baronne & le triſte Baron prirent congé dès le ſoir même. L'heureux *Gaſpard* épouſa ſa charmante couſine. Un inſtant l'avoit rendu amoureux ; on aſſure qu'il le fut toute ſa vie. On prétend même encore dans le pays, que chaque fois qu'il ſe rappelloit l'excès de ſon bonheur, il s'écrioit, de l'air le plus reconnoiſſant : *Graces au Mercure de France !*

L'HEUREUSE BANQUEROUTE,

NOUVELLE ANGLOISE.

MISS DORMER étoit le ſeul enfant qu'eût un des plus fameux Négociant d'*Edimbourg*. Elle avoit à peine dix-huit ans, lorſqu'à ſon entrée dans le monde elle enchanta tous les hommes, & inquiéta toutes les femmes. A l'éclat de ſon teint, à la régularité de ſes traits, à l'élégance de ſa taille, *Miſſ Dormer* joignoit toutes les graces & tous les talens qui peuvent naître de l'éducation la plus ſoignée. Pour comble d'agrémens, l'aimable *Miſſ* n'en étoit pas plus vaine, &, malgré tout l'effet que produiſoient ſes charmes, croyoit ne les devoir qu'à l'indulgence qu'avoient droit d'inſpirer ſon ſexe, & plus encore ſon âge. Son père, reſté veuf depuis dix ans, n'aimant, n'adorant qu'elle, étoit payé du plus tendre retour; lorſqu'un événement inattendu vint troubler la félicité dont ils jouiſſoient l'un & l'autre. Cet honnête négociant, à l'inſçû de tous ſes amis, s'étoit depuis deux ans rendu caution d'un gentilhomme qui l'avoit ci-devant obligé, & ſe trouvoit dans le cas d'acquitter inopinément des créances

conſidérables. Peu fait à des chagrins de cette eſpéce, Monſieur *Dormer*, ſans abuſer des reſſources que lui laiſſoit encore ſon crédit, paya en ſoupirant pour celui qui le laiſſoit dans l'embarras, s'abandonna à ſon indolence naturelle, négligea ſes affaires, n'eut plus d'eſpoir que dans un ſeul vaiſſeau qu'il attendoit à chaque inſtant d'Eſpagne, & dont un de ſes aſſociés vint un matin lui annoncer la perte. Sa ſituation ne pouvoit plus être cachée : ſon déſeſpoir ne peut être décrit. Il ſe rappella pourtant qu'un de ſes anciens amis vivoit depuis quelques années dans la ſolitude, à quelques milles d'*Edimbourg*. Il lui écrivit; & Monſieur *Howart* (c'étoit ſon nom) arriva dès le lendemain chez l'infortuné négociant. Je ſuis perdu, lui dit *Dormer*, après lui avoir avoué ſa ſituation, & je ne puis l'imputer qu'à moi-même... O mon ami! que deviendra ma fille? Que deviendra ma chère & trop malheureuſe *Nancy*?... C'eſt pour elle, mon cher *Howart*, & non pour moi que je t'appelle ici : je ſuis indigne de tes ſoins; c'eſt elle ſeule qui me touche, & que je crois digne de te toucher... Pauvre *Nancy!* comment t'apprendre, comment t'annoncer mon malheur & le tien? Grand Dieu! quelle chûte pour toi!... Crois-tu, mon ami, qu'à l'inſtant même où je te parle, cette innocente

innocente & trop charmante créature, objet des vœux de mille amans, eſt à dîner chez Mylady *Murray*, qui doit tantôt la mener au ſpectacle ? Sens-tu ce que diront demain d'impitoyables créanciers, s'ils la voyent aujourd'hui briller de tout l'éclat dont ma tendreſſe & l'aveugle incertitude de mon malheur ont cru devoir orner ſes charmes ? Sens-tu quelle eſt l'horreur de mon ſupplice à l'aſpect du coup de foudre inattendu, qui va frapper cette jeune & trop malheureuſe victime?... Conçois-tu tout ce qu'elle aura à reprocher à ſon indigne père ?... Voilà, mon cher *Howart*, la plus affreuſe de mes peines, & je ne vois que toi dont l'amitié puiſſe tenter de la calmer. *Howart* ne repondit qu'en embraſſant tendrement ſon ami, & courut chez Lady *Murray*. *Nancy*, couverte de bijoux, environnée d'adorateurs, alloit monter dans le caroſſe de la Dame. Il la pria (après l'avoir tirée à part) de vouloir bien le ſuivre chez ſon père, où des affaires auſſi importantes qu'imprévues exigoient ſa préſence. *Nancy* aimoit trop ſon père pour balancer un ſeul moment. Elle fit ſes excuſes à Mylady & partit avec lui dans un caroſſe de place. Monſieur *Howart*, chemin faiſant, rêvoit, ne diſoit rien. Qu'avez-vous donc, lui dit-elle, Monſieur ? Je vois des pleurs que vous cherchez à retenir, & vous ſemblez étouf-

ſer des ſanglots !... Seroit-il arrivé quelqu'accident à mon père ? Helas ! il ſe portoit bien ce matin... Vous ſoupirez ? Ah, Ciel ! qu'avez-vous à m'apprendre ? J'aime à trouver en vous un cœur ſenſible, lui dit Monſieur *Howart* ; c'eſt le plus beau préſent des Cieux, ma chère *Miſſ* ; mais ce cœur ſeroit-il également ſuſceptible de fermeté, ſi l'intérêt de vos amis, ſi peut-être le vôtre même en exigeoit de vous la preuve ? Ah ! Monſieur, s'écria en frémiſſant *Nancy*, mon père eſt-il mort ?... Prétendez-vous me préparer à cet horrible événement ? — Non, chère *Miſſ*, raſſurez-vous ; il n'en eſt rien, je vous le jure, & vous me connoiſſez... Mais ſon cœur & le mien ſont également déchirés... Quelqu'un de votre état, aimable *Miſſ*, quelqu'un dont les attraits avoient cependant plus beſoin de ce brillant extérieur, qui n'ajoute rien aux vôtres, vient de tomber dans la plus profonde misère. Elle ne peut s'en conſoler ; & des raiſons que vous ſaurez bientôt, nous forcent votre père & moi de partager ſa peine. — Quoi, Monſieur ! ce n'eſt que cela ? Me voilà raſſurée. Mon père apparemment ne peut dans cet inſtant réparer tous les malheurs de cette infortunée. Monſieur, voilà ma bourſe... Au beſoin, voilà mes bijoux — Vos bijoux ?... Eh quoi ! vous y tenez ſi peu, Mademoiſelle ? J'en ſuis ſurpris...

Et ſur-tout à votre âge... Ils ſont pourtant beaux! — Eh qu'importe, Monſieur? Je m'en détache ſans regret, ſi je puis me flatter que ce ſoit obliger mon père. Monſieur *Howart*, enchanté de la nobleſſe des ſentiments que lui montroit *Nancy*, craignit bien moins qu'auparavant l'effet de la nouvelle qu'il avoit à lui apprendre. Il lui fit le portrait des maux qu'éprouvoit une famille auſſi opulente qu'honnête, par un revers de fortune auſſi peu mérité qu'imprévu; & *Miſſ Dormer*, attendrie juſqu'aux larmes, s'écria de nouveau: Monſieur! cette famille m'eſt connue... C'eſt le banquier *Darmont*; c'eſt le père de *Miſſ Fanny*, ma plus intime amie, que de nouvelles pertes ont ſans doute achevé d'accabler... Hâtez-vous donc, Monſieur! prenez encore un coup, & cette bourſe, & ces bijoux dont je puis me paſſer; portez le tout, allez rendre la vie à ces infortunés que mon père aime & que je plains, tandis que je vais dans ſes bras jouir du plaiſir le plus pur que je goûtai jamais!... Gardez-vous cependant qu'ils puiſſent deviner la main qui les ſoulage... Malheur à qui fait rougir l'affligé! Monſieur *Howart* ne tint pas à ce dernier trait: ſon ame étoit briſée. *Nancy*, ſurpriſe de le voir muet, leva ſur lui les yeux, & vit qu'il retenoit ſes larmes. Ce ſpectacle, ce ſilence, & les preſſentiments

de ſon propre cœur, lui révélèrent une partie de la vérité; & l'eſpéce de tranſport avec lequel Monſieur *Howart* lui rendit tout-à-coup la bourſe & les bijoux qu'elle lui avoit remis, lui confirma le reſte. Oh, mon père! s'écria-t-elle en ſanglottant, que je vous plains! pourvû que vous viviez, je ſuis contente.

Tandis que Monſieur *Howart* la conduiſoit à l'appartement de Monſieur *Dormer*, *Miſſ Nancy*, en rappellant ſon courage, & reprenant tout-à-coup une contenance qui dans ce cas ſembloit être un don particulier de la Providence : le ſervice que vous nous rendez, lui dit-elle, a dû coûter à votre cœur, & ſignale votre amitié pour nous. Epargnez-vous ces généreuſes larmes, gardez-les pour mon père; ſon âge & ſes infirmités l'en rendent plus digne que moi. Monſieur *Dormer*, aſſis, la tête appuyée ſur ſa main, repréſentoit la douleur même. A la voix de ſa fille, il ſe ranime, il s'élance vers elle & la preſſe contre ſon ſein, ſans pouvoir articuler un ſeul mot. *Nancy* lui rend careſſes pour careſſes, le flatte, le conſole, & lui proteſte en l'embraſſant avec la vivacité la plus tendre, que pourvû que ſon père vive & ſe conſole, elle ſera contente de ſon ſort. Surpris de tant de généroſité, lui qui ſe croyoit ſi coupable envers ſa fille, & qui n'en attendoit que

…s reproches ; enchanté de trouver en elle …ne ame auſſi ferme que noble, Monſieur …*ormer* ſentit naître en la ſienne une …eur de conſolation.

Sans riſquer d'ennuyer nos lecteurs par …s détails d'une ſi triſte ſcène, nous di…ons ſeulement que les affaires de Mon…ieur *Dormer* ayant été miſes en évidence …& jugées ſans reſſources ; *Miſſ Dormer*, …hors d'état de pouvoir ſoutenir plus long-temps la vûe du funeſte tableau des infortunes de ſon père, ſe retira dans ſon appartement ; tant pour lui dérober ſes larmes, que pour mieux réfléchir ſur les moyens d'adoucir leur malheur commun. Elle en avoit entendu aſſez pour être sûre que Sir *Thomas Stanley* étoit le principal créancier de Monſieur *Dormer* ; elle ſçavoit également combien ce gentilhomme étoit généralement eſtimé. Son bon génie lui inſpira tout-à-coup l'idée d'aller lui confier ſes peines. Cette réſolution priſe, *Miſſ Dormer* raſſembla tout ce qu'elle avoit de bijoux, quoiqu'à elle appartenans par la libéralité de ſon aïeule, les mit dans une caſſette, fit venir un caroſſe de place, ſortit du logis ſans être vûe, & laiſſa les deux vieux amis enſemble. A ſon arrivée chez Sir *Thomas Stanley*, un ancien domeſtique auquel elle s'adreſſa, non ſans quelqu'eſpéce de trouble, la fit entrer dans un appartement très-riche, diſtinction

que probablement elle dut plus encore à ſa modeſtie & à la candeur qui brilloit dans ſes traits, qu'à ſon ajuſtement, plus propre à exciter compaſſion qu'à inſpirer le reſpect. Au milieu des différentes idées qui agitoient la jeune *Miſſ*, tremblante avec raiſon pour le ſuccès de ſa viſite, la porte, en s'ouvrant tout-à-coup, lui montra un homme d'environ quarante ans, de bonne mine & proprement vêtu, qui, ſans l'avoir apperçue, s'approcha d'une table, y prit ſa canne & ſon épée, & ſe diſpoſoit à ſortir. Sur quoi *Miſſ Dormer*, croyant n'avoir point été annoncée, imagina qu'il valloit mieux haſarder de s'annoncer elle-même, que de riſquer à perdre une occaſion auſſi favorable que celle qui ſe préſentoit de parler à Sir *Thomas*. Avec une voix timide, avec une rougeur intéreſſante, elle le ſupplia, en s'approchant, de vouloir bien lui accorder un moment d'audience, & ne le demanda pas vainement. Aſſeyez-vous, lui dit-il, Madame (en lui préſentant un fauteuil, & en la regardant avec des yeux où ſe peignoit toute l'impreſſion que cet aimable objet faiſoit ſur lui) & daignez me donner vos ordres. O Sir *Thomas*! répliqua-t-elle, ces mots ne ſont pas faits pour une malheureuſe ſuppliante, qui vient tenter d'intéreſſer votre pitié en faveur du meilleur, & du plus infortuné des pè-

res, prêt à ſuccomber au malheur, ſi votre généreuſe main refuſe de le ſecourir !

Nancy alors, les yeux baignés de larmes, & plus belle encore en pleurant, avec cet air & ce ton de vérité auquel jamais bon cœur ne réſiſta, lui fit tout le détail du déſaſtre de ſa famille. Le gentilhomme, aſſis vis-à-vis d'elle, après l'avoir écoutée avec toute l'attention qu'inſpire cette eſpéce d'intérêt que nuls ſoupçons n'ont droit d'affoiblir, l'interrogea aſſez long-temps pour donner lieu à l'aimable affligée de lui dévoiler toutes les beautés d'une ame, dont il étoit au moins auſſi frappé que de celles du corps ; & finit par l'aſſurer que dès le lendemain matin il iroit conſoler le père d'une fille dont il ſeroit toujours jaloux de mériter plus eſſentiellement la confiance. *Miſſ Dormer*, en ſe levant, tranſportée de ſa réuſſite, alloit tomber aux pieds de ſon bienfaiteur, qui pour la prévenir penſa lui-même en cet inſtant tomber à ceux de la jeune perſonne. Permettez du moins, Monſieur, lui dit-elle, en laiſſant échapper un regard où la vérité du ſentiment qui l'animoit ſe peignoit avec énergie, ſouffrez que je remette dans vos mains cette caſſette, où tout ce qui nous reſte eſt renfermé !... Et plût au Ciel qu'elle valût mille fois davantage ! nous vous coûterions moins, & n'en ſerions pas moins vos obligés.

Non, Madame! s'écria-t-il, du ton de l'ame même, non, Madame! plus il eſt beau que vous me l'offriez, plus il ſeroit affreux que j'acceptaſſe (& ce qui plus eſt, de vous) un pareil gage... Allez, Madame, allez conſoler votre père : je me crois trop payé... Je me crois trop heureux d'avoir enfin connu dans le moment où j'y comptois le moins, la plus reſpectable des femmes... Et de pouvoir, à ſi peu de frais, l'obliger.

Miſſ Dormer, revenue chez elle, ſe garda bien de faire part de ſon aventure à ſon père. Son bonheur lui ſembloit ſi grand, qu'elle doutoit de ſa réalité, & qu'il falloit le lendemain pour l'en convaincre. Quiconque a connu l'infortune, en ſera peu ſurpris. On peut juger, par conſéquent, de l'impatience avec laquelle elle attendit le jour. Ce fut à peu près vers onze heures, qu'un grand coup frappé à la porte du logis la fit courir à la fenêtre, d'où elle reconnut & vit entrer celui après l'arrivée duquel elle aſpiroit depuis trois heures. Je viens, Monſieur, dit le gentilhomme, en entrant dans le cabinet de Monſieur *Dormer*, je viens avec plaiſir vous confirmer tout ce que je promis hier à la plus belle, à la plus noble, à la plus généreuſe des filles; & mon oncle, Sir *Thomas Stanley*, eſt tout auſſi ravi que moi de vous apprendre qu'il eſt le ſeul

créancier que vous ayez maintenant, puiſqu'il ſe charge, ainſi que moi, de ſatisfaire tous les autres; & qu'il ſe propoſe, au cas que vous le trouviez bon, de vous aſſocier à ſon commerce. Qu'on ſe mette à la place de l'affligé négociant, & qu'on juge de ſa ſurpriſe. Monſieur, dit-il, avec le plus grand embarras, j'ignore en vérité... que ma fille vous ſoit connue... Et ſi votre oncle me l'étoit moins, je pourrois croire que ſon but ſeroit de ſe venger d'un malheureux... Quoi! s'écria le gentilhomme, quoi! *Miſſ Dormer* ne vous a donc pas informé de ce qu'elle me dit hier, en croyant parler à mon oncle?... Ah, Ciel! que vous me raviſſez!... Son action eſt mille fois plus belle encore!.... Sir *John Stanley* raconta alors à Monſieur *Dormer* tout ce qui étoit arrivé la veille chez ſon oncle; la façon dont, par la négligence d'un domeſtique (qui probablement avoit oublié de lui annoncer *Miſſ Dormer*) lui Sir *John* avoit profité de l'erreur de *Nancy*, pour entendre le récit des malheurs de ſa famille, tout l'attendriſſement dont elle l'avoit pénétré, les promeſſes qu'il lui avoit faites, & qu'il venoit réaliſer de la part de Sir *Thomas*, à qui dès le ſoir même il avoit raconté cette intéreſſante aventure; tout le plaiſir enfin qu'il reſſentoit de pouvoir être utile au digne père d'une fille, pour qui ſon oncle &

lui avoient conçu les ſentiments de plus la haute admiration.

Sir *John* eût pu, ſans riſquer d'être interrompu, parler encore long-temps. Monſieur *Dormer*, que mille ſentiments divers agitoient à la fois, n'en pouvoit exprimer aucun que par ſes geſtes. Mais lorſque Sir *John*, en continuant ſon récit, vint à parler de la caſſette contenant les bijoux que *Miſſ Dormer* avoit cru offrir à Sir *Thomas*... Ah, Monſieur! interrompit le père, ah, Monſieur, c'en eſt trop!... O ma chère *Nancy*! divine & reſpectable fille!... quoi! tu me ſavois ruiné? Quoi! tu me voyois ſans reſſource : & ces bijoux, le ſeul bien qui pût te reſter, le ſeul qui pût te faire vivre, que tu ne tenois point de moi, que tu tenois uniquement de ton aïeule; quoi! tu me les ſacrifiois! à moi, qui par mon imprudence avois détruit ta fortune & la mienne!... Arrêtez, à votre tour, Monſieur, s'écria Sir *John*; j'ignorois ce dernier trait : il l'emporte ſur tous les autres... Et ſi mes vœux n'étoient pas malheureuſement dans le cas de vous paroître intéreſſés, je vous dirois qu'un cœur tel que celui de votre fille, étoit déjà pour moi d'un ſi grand prix, que j'avois réſolu.... Mais non, le plus puiſſant Monarque même à peine en ſeroit digne. Pardonnez donc à la vivacité du ſentiment, qui vient de m'arracher un

aveu que je n'avois encore fait qu'à mon oncle, qui l'approuve; que nulle femme juſqu'ici, (quoiqu'il m'aſſurât tous ſes biens pourvû que j'en priſſe une) ne put obtenir de mon cœur; que je regrette enfin d'avoir laiſſé ſi groſſièrement échapper dans un moment où vous pourriez penſer que j'oſe ici me prévaloir des droits que l'embarras de vos affaires peut me donner ſur vous, & peut-être ſur votre fille... Pour me prouver que vous n'en croyez rien, pour me réconcilier avec moi-même, permettez-moi du moins de n'en rien dire à *Miſſ Dormer*, & d'oublier juſqu'à quel point mon cœur m'a sû trahi... Et pour prouver que vous me pardonnez, daignez ſur-tout ne pas refuſer les ſecours que vous offre un ami qui veut mériter mieux ce titre... Adieu, Monſieur; j'attends chez moi votre commis... Si vous me refuſez, s'il ne vient point avant dîner, Sir *Thomas* aura ſeul le bonheur de vous être utile; quant à moi, je quitte *Edimbourg* : vous ne m'y reverrez jamais. Sir *John*, après ces mots, ſans vouloir rien entendre; & Monſieur *Dormer*, encore troublé de tout ce qui venoit de ſe paſſer, ſe trouva tout-à-coup, & ſans ſçavoir comment, dans les bras de ſa fille. O le meilleur des pères! s'écria-t-elle, en pleurant de plaiſir, j'ai tout vû! j'ai tout entendu!... J'étois derrière cette porte... Vos malheurs ſont

finis... Je ſuis heureuſe ! Après leurs tranſports mutuels, & les tendres effuſions de deux cœurs ſi bien faits pour en ſentir les délices, Monſieur *Dormer*, jettant les yeux ſur ſa pendule, & s'appercevant que l'heure du dîner étoit prochaine, prit de nouveau la main de ſa *Nancy*... Ma chère fille ! lui dit-il (en la regardant tendrement) tu as, dis-tu, tout entendu ?... Mais vois-tu cette horloge ?... Ah, mon père ! s'écria-t-elle, il eſt preſque deux heures... Envoyez donc au plûtôt le commis cher Sir *John* !... Tout étant heureuſement arrangé, les nôces de Sir *John* & de *Miſſ Dormer* furent célébrées huit jours après, & le bonheur de ſes amis fait tout le ſien.

LE SOLITAIRE DES ARDENNES,

Anecdote intéreſſante.

MATHILDE DE GERVILLE, veuve du Comte de *Valmaure*, quelques années avant la mort de ſon époux, étoit devenue héritière, du côté maternel, du Marquiſat de Négremont ſitué dans les Ardennes, & qui étoit un franc-alleu d'où relevoient pluſieurs fiefs aſſez conſidérables. Rendue à ſa liberté par la perte d'un mari auquel le devoir l'avoit unie ſans l'aveu du penchant, mais à qui la raiſon, l'eſtime & la reconnoiſſance l'avoient attachée par des nœuds plus ſolides que ceux de l'amour; elle ne reſpira plus d'autre bonheur que celui de l'indépendance. Pour s'y livrer entiérement, elle avoit vendu tous les biens qui lui appartenoient dans le Pertois (1), où elle étoit née; & du produit de cette vente, elle avoit augmenté ſon domaine de Négremont, où elle étoit venue ſe retirer dans le deſſein d'y régner tranquillement au milieu de ſes vaſſaux.

Si la beauté ne donne pas la puiſſance,

(1) Le Pertois eſt une contrée de Champagne, qui a pris ſon nom du bourg de Perte.

elle ſert du moins à en faire chérir les droits. *Mathilde* n'étoit pas encore dans ſa vingt-ſixiéme année, lorſque les Ardennes s'embellirent de l'éclat de ſes charmes. Auſſi ravis des belles qualités de ſon ame qu'éblouis de ſes attraits; tous ſes vaſſaux ſe diſputerent l'honneur de lui rendre le premier hommage. Touchée de leur empreſſement, elle ne parut pas s'enorgueillir de l'effet que ſa vûe produiſoit ſur tous les cœurs. Pour rendre ſon triomphe plus complet, elle ne voulut point en effleurer la gloire en excitant, par aucune attention particulière, la moindre rivalité. Cependant, malgré les efforts de ſa modeſtie, malgré les ſoins qu'elle prit pour déguiſer toute eſpece de préférence, à travers le voile de la plus adroite politique, on crut s'appercevoir que les reſpects d'*Arnaud*, Sire de Clarange, avoient été les mieux reçus. Le préjugé étoit pour lui; c'en étoit aſſez pour éveiller la jalouſie.

Ce Sire de Clarange étoit un heureux aventurier, dont la fortune ſembloit prendre plaiſir à élever le crédit ſur les ruines de l'amour. C'étoit un eſprit liant, ſouple, affectueux, prévenant. Perſonne n'entendoit mieux que lui à concilier ſon humeur avec toutes les fantaiſies des femmes, à ſe prêter à tous leurs goûts; il ſçavoit ſe plier à tous leurs caprices. Tantôt original, tantôt ſinge, il ſe varioit ſuivant les jours,

les heures, les moments : fait pour ne ſe rebuter de rien, il n'étoit jamais éconduit. Avec l'air le plus avantageux, il avoit l'art de ſe rendre intéreſſant. Il ne parloit de ſa valeur que du ton qui fait croire aux braves, & il n'en étoit que plus conſidéré des belles & redouté de ſes rivaux. Trois femmes, qu'il avoit épouſées ſucceſſivement, & dont il avoit eu la précaution de s'aſſurer l'héritage, avoient contribué à le rendre le plus puiſſant des vaſſaux de *Mathilde ;* & quoique le chagrin les eût moiſſonnées toutes trois, on envioit encore le bonheur de plaire au délicieux *Arnaud.* Il ſemble qu'un homme de mauvaiſe foi ſoit une pierre d'aimant pour les femmes : elles s'y attachent en dépit de la raiſon & d'elles-mêmes. Leur vanité ou leur coquetterie les rend toujours dupes des fauſſes apparences. On devine bien qu'*Arnaud* ne manqua pas de profiter de la première impreſſion que l'on préſumoit que ſon hommage avoit faite ſur le cœur de la nouvelle Marquiſe de Négremont. Ses viſites furent d'abord fréquentes ; enſuite il eut l'air de ſe moins prodiguer ; peu à peu il céda aux reproches que l'on lui fit de ſa rareté, & finit par devenir eſſentiel. Par ce manége, il s'étoit flatté de captiver le cœur de ſa Suzeraine, & il comptoit déjà ſes égaux au rang de ſes vaſſaux.

Cependant *Mathilde* écoutoit encore as-

ſez la raiſon, pour ne point s'abandonner aveuglément aux dangers d'un penchant qui l'auroit conduite à ſa perte. En s'attachant *Arnaud* par des égards, elle n'avoit d'autre vûe, que d'en faire un eſclave dévoué à toutes ſes volontés. D'ailleurs, le plaiſir d'humilier ſes rivales ſatisfaiſoit en ſecret ſa vanité. L'amour-propre eſt naturel chez les femmes : c'eſt un foible inſéparable de leur être. Il devient en elles une ſource d'eſprit & d'agréments : pourrions-nous leur reprocher un défaut qui ne ſert qu'à les rendre plus aimables? Jalouſe de ſa liberté & veuve d'un époux qui, par les plus tendres complaiſances & les procédés les plus honnêtes, avoit ſçu fixer ſon eſtime, la Marquiſe ſentoit tous les riſques qu'elle courroit, en s'expoſant aux caprices d'un homme chéri de toutes les femmes, & par conſéquent fait pour les trahir toutes.

Depuis ſix ans, on ne parloit dans les Ardennes que de l'étrange biſarrerie d'un Solitaire nommé *Baſile*, qui faiſoit ſa demeure entre des rochers peu éloignés des bords de la Semoi, vers l'endroit où cette rivière prend ſa ſource. Le château de Négremont n'en étoit qu'à environ trois mille de diſtance. La manie de cet homme extraordinaire étoit de fuir tout commerce avec les humains. Seul avec un ſerviteur, dont il étoit plûtôt l'ami que le maître, ils s'occupoient enſemble à cultiver quelques portions

portions de terre qui lui appartenoient, & qui fourniſſoient à leurs beſoins. Une grotte qu'ils s'étoient bâtie eux-mêmes, leur ſervoit de retraite, & ils s'y étoient rendus inacceſſibles à tout le monde. Lorſque la chaleur interrompoit leurs travaux, *Baſile* alloit chercher dans l'épaiſſeur des forêts un aſile contre les ardeurs du ſoleil, & s'y livrer à ſes profondes rêveries. Si quelqu'un le rencontroit ou vouloit l'aborder, il ſçavoit bientôt ſe dérober à ſa vûe. Si quelquefois on oſoit le ſuivre ou l'interroger malgré lui, la fierté de ſes regards en impoſoit aux plus indiſcrets. A la nobleſſe de ſa figure, dont les traits ſembloient altérés par la douleur, à la dignité de ſa démarche qui démentoit la ſimplicité de ſes habits, il étoit aiſé de juger que c'étoit quelque homme d'une naiſſance élevée qui étoit venu enſévelir dans ces déſerts ſon nom & ſes malheurs. Du moment que l'on l'avoit vû, on n'éprouvoit plus à ſon égard d'autres ſentiments que ceux du reſpect & de l'attendriſſement, & on ſe retiroit toujours plus pénétré de ſa triſteſſe qu'offenſé de ſa miſantropie.

Un ſoir que la Marquiſe donnoit à ſouper, on fit tomber la converſation ſur le chapitre du Solitaire; & le portrait ſingulier qu'on lui fit, excita ſi fort ſa curioſité, qu'elle ſe mit dans la tête de le voir & de lui parler, à quelque prix que ce fût. Le

Sire de Clarange, qui n'avoit ceſſé de diſſerter ſur les différents jugements que l'on en portoit, voulut bien le ranger dans la claſſe de ces prétendus Philoſophes dont l'extravagance fait tout le mérite. L'oiſiveté, dit-il, a ſes charlatans comme l'induſtrie : il y a des ambitieux de toute eſpece ; & tel qui n'auroit joui d'aucune diſtinction en vivant parmi les hommes, ſçait en acquérir en fuyant ou en dénigrant leur ſociété. Tout dépend du jour dans lequel on eſt vû ; la manière de s'annoncer donne l'opinion, & l'opinion fait le reſte. Il cita à ce ſujet beaucoup d'exemples de perſonnages ridicules, dont la folie publique avoit immortaliſé l'inutilité, & trouva que c'étoit mettre la célébrité à trop bas prix, que de s'occuper d'un être comme *Baſile*. Les hommes, ajouta-t-il, ſe dégradent eux-mêmes, en eſtimant les fous qui les mépriſent : ſongeons à ceux qui nous aiment, oublions ceux qui nous haïſſent.

Ce diſcours ne refroidit point l'empreſſement que la Marquiſe témoignoit de voir le Solitaire. *Clarange*, piqué, mais cherchant à déguiſer ſon humeur ſous une feinte gaité, lui propoſa, puiſque chacun en parloit avec tant d'admiration & deſiroit de le connoître, d'aller l'enlever dans ſa cabane & de le promener dans ſes terres, comme un animal curieux. Cette cérémonie achevée, pourſuivit-il, dès qu'il a fait

vœu de déteſter le genre humain, pour le remettre à ſon aiſe, nous lui ferons faire les honneurs de votre baſſe-cour. La Marquiſe improuva l'indécence de cette propoſition & de la plaiſanterie. *Clarange*, lui répondit-elle, j'avois meilleure opinion de votre cœur : ſçachez que la vertu eſt reſpectable en quelque lieu qu'elle habite, & que ce n'eſt pas le moindre effort que d'apprendre à borner ſes deſirs. Tranquille dans ſa chaumière, *Baſile* n'y eſt à charge à perſonne : content de peu, il vit ſans ambition ; ſa pauvreté l'exempte de remords. Si tous les hommes cherchoient, comme lui, à devenir indépendants de la fortune, croyez que la ſociété y gagneroit bientôt. La médiocrité n'eſt pas toujours ſi loin du vrai bonheur, que l'opulence. Ne nous éblouiſſons point de notre grandeur, & reſpectons le ſage qui ſçait ne point l'envier. Tous les convives applaudirent autant à la juſteſſe de cette réponſe, qu'aux graces avec leſquelles elle fut prononcée. *Clarange* confus rougit de ſon indiſcrétion, juſtifia l'inconſéquence de ſes avis en feignant qu'ils n'étoient qu'un pur badinage, par lequel il avoit voulu éprouver ceux qui l'écoutoient ; & ajouta que l'indignation générale qu'il avoit excitée parmi eux, faiſoit l'éloge de leurs ſentiments.

Lorſque la compagnie fut retirée, la Marquiſe repaſſa dans ſa mémoire tous les

points de converſation auxquels la vie ſolitaire de *Baſile* avoit donné ſujet. Les différentes raiſons qui juſtifioient la haute idée que l'on avoit de ſa naiſſance, exciterent en elle la plus tendre pitié. Elle cherchoit à deviner quels pouvoient être les motifs qui l'avoient déterminé à briſer volontairement les nœuds de la ſociété; pour s'anéantir dans un déſert. La haine conſtante qui le ſéparoit du monde à la fleur de ſon âge, le chagrin dont il paroiſſoit dévoré, l'ennui qui le ſuivoit par-tout, ne venoient ſans doute que d'un cœur griévement bleſſé; & l'envie qu'elle avoit d'en pénétrer la cauſe, l'entraina dans les plus ſérieuſes réflexions.

Le lendemain, dès qu'elle fut viſible, le Sire de *Clarange* ne manqua pas, ſuivant ſon uſage, de ſe rendre chez elle pour s'informer comment elle avoit paſſé la nuit. Il lui demanda ſi c'étoit à quelque mauvais rêve qu'il devoit imputer le changement qu'il remarquoit en elle; & le ton de froideur avec lequel elle lui répondit, lui fit croire qu'il venoit de commettre une indiſcrétion. *Mathilde* imaginant enfin que le plus sûr moyen de diſſiper ſes ennuis étoit de s'entretenir de l'objet qui les avoit cauſés, elle revint ſur le chapitre du Solitaire, & pria *Clarange* de lui avouer de bonne-foi ce qu'il penſoit de cet homme dont on faiſoit tant de récit, & s'il ne ſeroit pas tenté, comme elle, de ſoupçonner que c'é-

toit quelque paſſion qui le réduiſoit au parti déſeſpéré qu'il avoit pris de renoncer à toute ſociété. Il eſt vrai, lui répondit *Clarange*, que l'amour nous porte ſouvent à d'étranges extrêmités & je ne pardonne qu'à ſes fureurs de nous brouiller avec l'humanité. Je ſens de plus en plus de quoi ce ſentiment peut nous rendre capables; & la vraiſemblance, juſtifiant vos ſoupçons à l'égard de *Baſile*, me fait prendre un intérêt particulier à ſes infortunes. Pour moi, reprit la Marquiſe, je ne ſçaurois entendre parler d'un amant malheureux, ſans partager ſes peines : je n'ai que trop appris à connoître les funeſtes effets d'une paſſion ſi dangereuſe. *Clarange*, ſurpris de ce diſcours, qu'elle n'acheva qu'en pouſſant un profond ſoupir, s'empreſſoit déjà à lui demander les raiſons qui la faiſoient parler ainſi. Vous, Madame, lui diſoit-il ? Etes vous faite pour avoir la moindre idée des malheurs de l'amour ? Non, le Ciel n'a dû vous former que pour en connoître les douceurs.

Il alloit pourſuivre, lorſqu'une troupe de Gentilshommes entra chez la Marquiſe, ayant à leur tête le chef de ſa Vénerie, & vêtus du même uniforme. Dans le deſſein de lui faire leur cour, ils venoient l'inviter à être témoin ou compagne de la chaſſe qu'ils ſe préparoient à donner à un ſanglier monſtrueux qui déſoloit les Ardennes. La Marquiſe, jugeant que la ſolitude des bois

convenoit parfaitement à la mélancolie où l'amer reſſouvenir de ſes premières chaînes venoit de la replonger, accepta la partie avec plaiſir & voulut partager l'honneur de cette journée. Le galant *Arnaud* ſe chargea de remplir auprès d'elle les fonctions d'écuyer, & courut ſut le champ lui faire ſeller un cheval dont il pouvoit garantir la légereté, la ſoupleſſe & la docilité.

La belle *Mathilde*, vêtue en Amazone, traverſa comme en triomphe la ville de Négremont. Après une courſe aſſez longue, & pendant laquelle on avoit tué quelques loups & autres animaux ſauvages, on convint d'aller faire alte dans un endroit de la forêt où, par les ſoins d'*Arnaud*, le pourvoyeur de *Mathilde* avoit ſçu préparer, ſous une tiche tente, un repas impromptu qui fut trouvé délicieux. *Arnaud* ſe félicitoit de voir la Marquiſe reprendre ſa gaité ordinaire, & l'on ſe promettoit bien de ne pas retourner au château, que l'énorme ſanglier ne fût détruit. Un des gardes de la forêt vint alors avertir qu'il avoit apperçu la bête de très-loin, & qu'elle paroiſſoit diriger ſa courſe vers l'endroit où l'on étoit raſſemblé. Dans l'inſtant, les chevaux ſont bridés & les cavaliers en état d'attaquer le monſtre qui s'avance vers eux. La Marquiſe veut avoir la gloire de lui porter le premier coup, & tous à l'envi lui cedent cet honneur. Elle tend ſon arc, & la fléche qu'elle

lance atteint vers l'épaule l'animal, dont la bleſſure irrite la fureur ; ſes yeux s'enflamment de rage, & il ſe rue contre les aſſaillants avec tant de violence & en pouſſant des cris ſi affreux, que le cheval de la tremblante Amazone l'emporte à travers les ſentiers pratiqués dans la forêt, tandis que les chaſſeurs, occupés à combattre le ſanglier, ne s'apperçoivent point de ſa fuite. Revenue à elle-même, elle ſe trouve égarée au milieu de diverſes routes qu'elle ne connoît pas. Incertaine du chemin qu'elle devoit ſuivre, elle ſe laiſſa conduire au hazard par ſon courſier ; elle entra enfin dans une plaine qui ſéparoit la forêt & qui étoit bornée, d'un côté, par de hautes montagnes, & de l'autre, par de ſimples collines. Sur une de ces éminences, elle découvre une petite maiſon d'une ſtructure ſingulière. Dès qu'elle en eſt aſſez près pour pouvoir ſe faire entendre, elle ſonne du cor, & perſonne ne paroiſſant, elle traverſe un chemin frayé entre les collines, qui la conduit dans un vallon aſſez ſpacieux. Elle ſent un eſpéce de ſoulagement, en voyant que les terres en ſont cultivées. Ce vallon étoit terminé par un cercle de rochers qui ſembloient former un précipice, au fond duquel elle n'oſe jetter les yeux qu'en frémiſſant. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſqu'une grotte bâtie dans cet abîme lui

fait conjecturer qu'il eſt habité ! Cette vûe la fait ſonger au Solitaire *Baſile*, & elle penſe reconnoître ſa demeure. Joyeuſe de pouvoir ſatisfaire ſa curioſité, elle cotoye ces rochers. En tournant les yeux du côté oppoſé, elle voit de loin, à l'entrée d'un bois épais, un homme d'un âge avancé aſſis auprès d'un arbre, & qui s'amuſoit à lire. Elle court vers ce vieillard, que l'éclat de ſa beauté ravit d'étonnement. Bercé de la lecture des fables, il croit que c'eſt quelque divinité qui deſcend des cieux pour s'entretenir familièrement avec lui, & ſe proſterne devant elle. Levez-vous, lui dit-elle, en ſouriant; le hazard ſeul me conduit ici, & mon deſſein n'eſt pas d'y troubler la paix dont vous jouiſſez. Si, pour achever de vous raſſurer, il faut me nommer à vous, je ſuis la Marquiſe de Négremont; je me ſuis égarée dans ce bois, & je vous prie de vouloir bien m'enſeigner la route qui mène à mon château.

C'étoit au bon-homme *André*, au fidèle ſerviteur de *Baſile*, que *Mathilde* parloit. Madame, lui dit-il, je m'offrirois volontiers à vous remener à votre château, ſi la loi à laquelle je me ſuis aſſervi, de ne jamais m'écarter de cette ſolitude, ne me le défendoit abſolument. Je ſais bien qu'il y a dans ces cantons une ville de Négremont; mais je vous avouerai que la carte des chemins s'eſt furieuſement brouillée dans

dans ma cervelle : pour ne vous point tromper, un plan exact & très-bien détaillé de ces forêts fait un des ornemens de la grotte que nous habitons ; en le conſultant, vous ne pourrez plus vous égarer : permettez-moi de vous quitter un moment & de deſcendre... Pourquoi, lui répliqua la Marquiſe, n'oſerois-je vous accompagner ? De grace, laiſſez-moi ſatisfaire le deſir que j'ai de connoître cette grotte. Le bon *André*, yvre de joie de pouvoir obliger une ſi charmante perſonne, oublia la défenſe que ſon maître lui avoit faite de ne recevoir chez lui aucune créature humaine. Il étoit ſûr que *Baſile* ne reviendroit pas avant le coucher du ſoleil, & ainſi il craignoit moins d'encourir ſa diſgrace. La Marquiſe, étonnée de l'honnêteté de ce vieillard, commençoit à douter qu'elle fût dans la ſolitude de *Baſile* ; &, comme il ſe mettoit à attacher à un tronc d'arbre la bride de ſon cheval, qui n'auroit pas pu deſcendre avec eux juſqu'à l'entrée de la grotte, elle lui demanda s'il n'y avoit pas de riſque à laiſſer ainſi cet animal ſeul dans un lieu où des brigands pouvoient ſurvenir & l'emmener. N'ayez aucune inquiétude, Madame, lui répondit *André*, le maître que je ſers a rendu l'accès de cet aſyle ſi redoutable, qu'aucun homme mal intentionné n'oſeroit s'y montrer. L'exemple que ſa valeur fit autrefois de ces ſcélé-

rats les en écarte pour jamais. Quel eſt donc, reprit-elle, cet homme ſi courageux, que l'on n'oſeroit plus venir troubler dans ſa retraite? ſeroit-ce *Baſile* dont on m'a raconté des choſes ſi merveilleuſes? C'eſt lui-même, Madame, c'eſt ce mortel aimable qu'un ſort funeſte, qu'une douleur cruelle enterre tout vivant dans ce gouffre où ſes propres mains lui ont creuſé un tombeau plûtôt qu'une demeure, & où tant de vertus n'étoient pas faites pour être enſévelies. —— Que cette peinture, que vous me faites de ſa ſituation, m'intéreſſe vivement en ſa faveur! Apprenez-moi donc quel étrange déſeſpoir l'a pu conduire ici. —— Il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire ſur ce point; ſes malheurs ſont un ſecret que j'ai toujours ignoré. —— Mais depuis quand le ſervez-vous? par quelle aventure vous trouvez-vous enſemble dans ce déſert?

Depuis un temps immémorial le bon *André* n'avoit goûté les délices de converſer avec une jolie femme: auſſi s'empreſſa-t-il à profiter d'une occaſion qu'il étoit bien aſſuré de ne point retrouver ſi-tôt. Il invita la Marquiſe à deſcendre dans la grotte pour entendre plus à ſon aiſe le récit qu'il avoit à lui faire; elle y conſentit ſans peine, & ne lui refuſa point la grace d'accepter ſa main. Cet honneur le combla d'aiſe & il treſſailloit de ſaiſiſſe-

ment. Comme il tournoit du côté du bois, elle ne put lui cacher ſon inquiétude qu'il diſſipa en lui faiſant comprendre, qu'il eût été impoſſible de pratiquer à travers ces rochers eſcarpés un chemin aſſez facile pour pénétter ſans danger juſqu'au terrein qu'ils environnoient. Le hazard, continua-t-il, a prevenu les deſſeins de *Baſile* à cet égard, en creuſant depuis cette petite hauteur que vous voyez un peu avant dans les bois, un ſouterrein dont une porte, que nous avons conſtruite, ferme l'entrée, & qui conduit par une pente douce juſqu'au lieu que nous habitons. En diſcourant ils arriverent à cette porte. La naïveté d'*André* & la bonhommie qui régnoit ſur ſa figure rendirent la confiance à la Marquiſe; elle s'abandonna ſans crainte à la diſcrétion de ſon conducteur & entra en ſe courbant, comme lui, ſous cette voûte épaiſſe qui s'élevoit à meſure qu'ils avançoient. Ils parvinrent ainſi aux pieds des rochers. En entrant, elle vit ſur la droite une ſource d'eau qui tomboit d'une eſpéce de caſcade dans un baſſin étroit, au bout duquel elle s'alloit perdre dans le ſein de la terre. Elle fit aſſeoir *André* à côté d'elle, & le pria de lui raconter par quelle aventure il ſe trouvoit attaché au ſervice de *Baſile*, ainſi que les détails de la vie qu'ils menoient dans cette affreuſe ſolitude.

Vous avez dû remarquer, Madame,

avant que d'entrer dans le vallon qui mene à ce déſert, une maiſon peu étendue, bâtie ſur une colline & d'une architecture extraordinaire. C'étoit la demeure d'un ſavant philoſophe nommé *Balthaſar Prinxelles*, que le Baron de *Saint Arſenne*, à qui appartenoit la plaine voiſine, & la forêt qu'elle ſépare de celle où vous vous êtes égarée, s'étoit attaché particulièrement; il le logeoit dans ſon château, & il y avoit dix ans environ que j'étois au ſervice de cet homme célébre, lorſqu'il vint fixer ſon ſéjour dans l'hermitage que vous avez vû: le Baron l'avoit fait conſtruire à ſes dépens, & avoit cédé en pleine propriété à *Balthaſar* tout le terrein qui l'environne, ainſi que le vallon & le bois que bornent ces rochers. Aſtronome, géometre, chymiſte, & botaniſte, ce grand philoſophe employoit les dernieres années de ſa vieilleſſe à perfectionner, dans ce réduit ſolitaire, toutes les découvertes qu'il avoit faites dans ces différentes ſciences où il excelloit. Sa maiſon étoit compoſée de pluſieurs laboratoires propres aux divers genres d'étude qu'il s'appliquoit à approfondir. N'ayant choiſi que moi pour témoin de ſes travaux, rien ne pouvoit le diſtraire de ſes occupations dans un endroit ſi écarté. Il y trouvoit ſous ſa main les plantes dont il analyſoit les vertus; & les hautes montagnes qui s'élevent de l'au-

tre côté de la plaine, lui ſervoient d'obſervatoire : il traça lui-même le plan des forêts voiſines, qui tapiſſe une partie de cette grotte. Il y avoit deux ans que nous avions renoncé au commerce du monde, & que nous nous occupions dans cette retraite, lui à l'étude & moi à le ſervir, cultivant enſemble la terre qui nous nourriſſoit ; lorſqu'un ſoir, dans la ſaiſon où l'approche des frimats commence à dépouiller les arbres de leur verdure, nous promenant ſur la colline du côté du vallon ; un moment avant que le ſoleil nous privât de ſes rayons, nous entendîmes un bruit de feuilles que les pas d'un homme repouſſoient avec violence. Nous tournons la tête vers l'endroit d'où ce bruit venoit, & nous appercevons un guerrier armé de toutes piéces & de la plus haute taille, qui s'avance avec fureur juſqu'auprès de ces rochers. Là, il s'arrête & leve la viſière de ſon caſque ; la nobleſſe de ſes traits étonne *Balthaſar*. Après avoir jetté les yeux de tous côtés, ſans faire attention que mon maître & moi l'obſervions, il leve les mains au ciel avec des regards de déſeſpoir, puis les étendant vers les rochers, il ne nous laiſſe plus douter qu'il ne veuille ſe précipiter. *Balthaſar* effrayé, lui crie auſſi-tôt : Arrêtez, malheureux ! qu'allez-vous faire ? A ces mots, l'inconnu ſe détourne, & vient à nous. Loin de reculer, *Balthaſar* mar-

che à ſa rencontre. La fermeté & l'air vénérable de ce ſage l'interdiſent d'abord; enſuite prenant la parole : ô mon pere ! s'écrie-t-il, par quelle pitié cruelle empêchez-vous un infortuné de chercher dans cet abîme la fin de ſes tourments ? Mon maître, attendri par ces mots prononcés avec toute l'énergie de la douleur, épuiſe tout le charme de ſon éloquence pour calmer la violence de ſes tranſports; bientôt il parvient à lui faire ſentir combien le déſeſpoir eſt indigne d'une grande ame, & le détermine enfin à accepter l'hoſpitalité qu'il lui offre dans ſon hermitage. Nous rentrons avec cet hôte, dont nous avions eu peine à ſoutenir la marche chancelante; nous le dépouillons de ſon armure, & nous le couvrons de vêtements plus commodes. Le noir chagrin dont ſon cœur eſt enveloppé, ne lui permet pas de faire honneur au repas frugal que je ſers. *Balthaſar* l'invite à prendre du repos, & le conduit dans une chambre où je venois de lui préparer un lit; mais craignant que l'accès de ſes fureurs ne lui reprenne pendant la nuit, il ne le quitte point. Le charme de ſes diſcours adoucit la plaie de cette ame déchirée; la ſérénité revient ſur ſon viſage, un léger ſommeil ferme quelque tems ſes yeux appéſantis, & à ſon réveil il conſent à prendre quelque nourriture. *Balthaſar* l'ayant initié, par la ſuite, dans

les découvertes qu'il avoit faites des ſecrets de la nature, l'amour de l'étude diſſipa ſes ennuis ; & ſous le nom de *Baſile*, (car le ſecret de ſa naiſſance & de ſes aventures fut renfermé entre mon maître & lui) il devint compagnon de notre ſolitude & de nos exercices. Les complaiſances que *Balthaſar* avoient eues pour lui, furent bien payées environ deux mois après. Un nombre de brigands étant venus nous inveſtir dans notre hermitage, le courageux *Baſile* repouſſa leurs attaques avec tant de valeur, qu'aucun d'eux ne put échapper à la vigueur de ſon bras ; & cet exploit le rendit ſi redoutable, que depuis on ne s'aviſa jamais de venir nous inſulter.

Balthaſar & lui vécurent ainſi pendant deux ans, dans la plus parfaite union. Alors mon maître, ſuccombant ſous le poids de l'âge, rendit ſans ſouffrances, ſans remords & ſans regrets, une vie que ſes travaux avoient illuſtrée, qu'il avoit toujours paſſée dans la pratique de la vertu, & dont aucun vice n'avoit ſouillé la pureté : il laiſſa *Baſile* héritier de la ſolitude qui lui appartenoit, & je reſtai au ſervice de ce nouveau maître auquel j'étois déja accoutumé. *Baſile*, étayé de la ſageſſe de *Balthaſar*, ne fut pas plutôt privé d'un appui qui lui étoit ſi néceſſaire, qu'il retomba dans la plus ſombre mélancolie. Il ne trouva plus dans les charmes de l'étude

aucune diſſipation. Livré à l'ennui qui le conſumoit, il alloit s'enfoncer tout le jour dans le plus épais des forêts, où le hazard lui ayant fait découvrir ce ſouterrein, il trouva que l'hermitage que *Balthaſar* lui avoit laiſſé ne le cachoit pas encore aſſez aux regards du monde : il réſolut de l'abandonner & d'établir ſa demeure au milieu de ces rochers. Je l'aidai à élever cette grotte dont il fut l'architecte ; & ce travail, en rempliſſant le vuide de ſes moments, rendit ſon ame à la tranquillité. Par ce que vous venez d'entendre, vous jugez bien, Madame, que *Baſile* n'eſt pas un homme que la miſantropie a banni de la ſociété, dont il auroit ſans doute fait les délices. Ce n'eſt point par une haine dénaturée, qu'il fuit ſes ſemblables. Accablé de ſon infortune, il veut la cacher à tous les yeux. Son ame eſt fière & ſenſible, ſon caractère eſt doux & généreux ; il ne ſe rend inacceſſible aux grands, que de peur d'en être humilié, & aux malheureux, que dans l'impuiſſance où il eſt de les ſoulager.

La Marquiſe, charmée de ce récit, voulut en marquer ſa ſatisfaction au vieillard, en lui préſentant de l'argent, qu'il refuſa comme un bien qui lui devenoit inutile. Il vaut mieux, Madame, lui dit-il, en aider quelqu'indigent à qui il ſeroit néceſſaire, que moi qui ne ſçaurois en faire

uſage. Le déſintéreſſement & la politeſſe d'*André* donnèrent à la Marquiſe une idée du vrai bonheur, que ſon eſprit ne ſe ſeroit jamais formé. Elle courut alors à la grotte dont elle admira la ſtructure élégante, la diſtribution commode & l'extrême propreté : elle y examina le plan de la Forêt de Négremont qui en faiſoit un des ornements ; & après avoir reconnu le chemin qu'elle devoit prendre, elle ouvrit une porte, qui étoit celle d'un cabinet où, étant entrée, elle ne put revenir de ſa ſurpriſe & fut prête à s'évanouir, en conſidérant un buſte fait de terre glaiſe & dans lequel elle crut retrouver quelque choſe de ſa figure à l'âge de ſeize ans. Par quel événement, dit-elle à *André*, avec émotion, ce buſte eſt-il ici ? C'eſt, lui répondit-il, l'ouvrage de *Baſile* ; il l'a pêtri & formé lui-même. C'eſt apparemment l'image d'une perſonne qui lui fut chère ; car depuis qu'elle eſt placée dans ce cabinet, il s'y renferme tous les jours pendant pluſieurs heures. Je l'ai même ſurpris quelquefois la regardant & verſant des ruiſſeaux de larmes. Le trouble de la Marquiſe augmente ; elle lui fait mille queſtions ſur *Baſile*, dont elle le prie de lui détailler le portrait ; & les réponſes d'*André* ne faiſant que redoubler ſon agitation, elle veut abſolument attendre dans la grotte que ſon maître revienne, pour éclaircir à la fois tous ſes doutes.

Mais, dans cet inſtant, les échos retentiſſent du ſon de pluſieurs cors, & la Marquiſe ſent que ce ſont ſes chaſſeurs qui la cherchent. *André*, effrayé ſe jette à ſes genoux pour l'engager à ſe retirer, & à ne point l'expoſer aux reproches de *Baſile* : il l'aſſure que, tant qu'il entendra du monde dans la plaine, il ne rentrera point ; il lui perſuade enfin qu'en revenant ſouvent dans le bois à l'heure où il ſe retire ordinairement, elle trouvera aſſez d'occaſions pour le ſurprendre & le queſtionner ſur ce qu'elle deſire ſçavoir de lui. La Marquiſe n'inſiſta point davantage, remonta le ſouterrein, retrouva ſon courſier, prit congé d'*André*, regagna la plaine, combla de joie les chaſſeurs inquiets, & revint avec eux dans la Ville. Chemin faiſant, *Clarange*, qui s'étoit informé à la Marquiſe de l'endroit où on l'avoit retrouvée, lui demanda ſi, ayant été ſi près de la demeure du Solitaire, elle n'avoit pas eu la curioſité d'aller lui faire une viſite. Elle rêve au lieu de lui répondre, & l'émotion qui accompagne ſon ſilence, fait ſoupçonner à *Clarange* qu'en effet elle a vû ce miſantrope. Elle s'efforce de contraindre ſon agitation, & feint de n'avoir pas ſçu qu'elle fût ſi proche de ſon habitation. Auſſi-tôt, changeant de converſation, elle reprend un air de gaîté, & parle de choſes tout-à-fait étrangères à *Baſile*. On

rentre dans le château, & les chaſſeurs conviennent que, la Marquiſe ayant eu l'avantage de porter le premier coup au ſanglier, c'eſt à elle qu'en appartiennent les dépouilles : elle reçoit ce trophée de la manière la plus reconnoiſſante ; mais toute occupée de ce qu'elle avoit vû dans la grotte, & ne ſe ſentant pas en état de faire librement les honneurs de la ſoirée, elle prend prétexte de la laſſitude que lui ont cauſée les fatigues de la journée, & le beſoin qu'elle a de repos, pour congédier ſon monde ſans retenir perſonne à ſouper. *Clarange* eſt obligé, par complaiſance, de ſe retirer comme les autres.

Le diſcours d'*André* avoit réveillé dans l'ame de la Marquiſe le ſouvenir d'un jeune Chevalier que ſa beauté naiſſante avoit rendu éperdûment amoureux d'elle, & que ſon mariage avec le Comte de *Valmaure*, avoit réduit au plus cruel déſeſpoir. Sa mort, qu'elle s'étoit long-temps reprochée, lui avoit coûté des regrets d'autant plus ſenſibles, qu'elle auroit craint de les laiſſer éclater aux yeux d'un époux qui ne la ſoupçonnoit pas d'avoir jamais aimé. Le temps, la raiſon & le tourbillon du monde, au milieu duquel elle avoit vêcu, étoient venus à bout d'aſſoupir une douleur à laquelle elle avoit été ſur le point de ſuccomber. Le ſort de *Baſile* lui en rappella toute l'amertume. Hélas ! ſe diſoit-elle à

elle-même, ſi c'étoit quelque amant auſſi infortuné que le jeune *Archambaud*, qui, déſeſpéré de la perte d'une maîtreſſe enlevée à ſes vœux, fût venu cacher dans la ſolitude ſa honte & ſes diſgraces; que je le plaindrois de ne pouvoir plus trouver d'autre ſoulagement à ſes peines que d'en confier le ſecret à des rochers inſenſibles! Bientôt après, ſe livrant à des eſpérances auxquelles elle avoit cru devoir renoncer pour jamais, elle fait appeller une de ſes femmes, nommée *Gilberte*, qui la ſervoit dès le temps qu'elle demeuroit au couvent, & qui avoit été la confidente de ſes amours avec *Archambaud*. Elle lui fait part de ſes aventures du jour, de ce qu'elle a vû dans la grotte du Solitaire, & de ce qu'*André* lui avoit dit au ſujet de cette figure que *Baſile* avoit pêtrie de ſes propres mains. *Gilberte* eſt bien éloignée de ſoupçonner, comme ſa maîtreſſe, que *Baſile* puiſſe être le même amant qu'elle a tant regretté. Réfléchiſſant ſur les erreurs auxquelles l'amour expoſe la foible humanité, elle lui dit que, peut-être préoccupée d'un reſſouvenir trop tendre, elle s'étoit imaginée retrouver ſes premiers traits dans cette figure qui l'avoit frappée, ou que le Solitaire lui-même, en voulant ſe tracer l'image d'une perſonne qu'il chériſſoit, l'avoit repréſentée ſous un air que l'opinion ſeule lui faiſoit trouver conforme à

ſon modèle. Et d'ailleurs, pourſuit-elle, comment pourriez-vous eſpérer jamais de revoir *Archambaud* ? Avez-vous oublié que le lendemain qu'il vous eut écrit cette lettre par laquelle il vous annonçoit qu'il alloit ſe priver de la vie, on trouva, ſur les bords de la Sault, le corps d'un jeune guerrier percé d'un coup d'épée, qu'il s'étoit donné lui-même, après s'être défiguré de manière à n'être plus reconnoiſſable. Perſonne n'a jamais douté que ce ne fût celui que vous avez pleuré. Il n'y avoit que la perte d'un objet tel que vous, qui pût réduire un amant à cet extrême déſeſpoir ; & ſans doute le ſeul *Archambaud* étoit capable de donner une pareille preuve de ſon amour. Les raiſons de *Gilberte* ne diſſuadèrent point la Marquiſe de ſes idées. Pourquoi, lui répondit-elle, veux-tu qu'*Archambaud* ait été alors le ſeul infortuné que l'amour ait pu réduire au parti violent de ſe défaire lui-même ? Le pays qu'arroſe la Sault n'avoit-il point d'autre beauté plus faite que moi pour inſpirer des tranſports ſi furieux ? Enfin je ne ſerai point tranquille, que je n'aie parlé à *Baſile*, qu'il ne m'ait inſtruite de ſes aventures ; & quelques difficultés que je trouve à obtenir cette grace de lui, je ne me rebuterai point. Elle convient donc avec *Gilberte* de ne plus être viſible pour perſonne, afin de prévenir tout obſtacle contre

le deſſein qu'elle a formé d'aller tous les ſoirs à la rencontre du Solitaire, juſqu'à ce qu'elle ait pu ſaiſir un moment favorable pour le faire parler. Le lendemain & les jours ſuivans, l'ordre qui défendoit l'entrée du Château à tous les courtiſans de la Marquiſe, fut exécuté à la rigueur, même à l'égard de *Clarange*, qui en fut vivement piqué. Vers le ſoir, la Marquiſe vêtue en homme, & accompagnée d'un ſeul écuyer, ſortit par une porte du jardin, courut à cheval au vallon qui rendoit à la demeure du Solitaire, & fit reſter ſon écuyer en deçà de la colline afin de paroître ſeule. Trois fois elle fit inutilement cette démarche. Un accident en fut la cauſe. Le jour même de l'entretien qu'elle avoit eu avec *André*, *Baſile* étoit revenu du bois ayant été mordu à la jambe par un ſerpent qui s'étoit dérobé à ſa vengeance, & dont le dard venimeux lui avoit fait une plaie qui fût devenue mortelle, ſans le ſecours des herbes ſalutaires dont il connoiſſoit la vertu, & qu'il appliqua ſur la partie offenſée. Ce contre-temps l'avoit retenu enfermé chez lui. Mais la quatriéme aurore avoit à peine commencé à naître que, ſe ſentant parfaitement guéri, il étoit ſorti ſuivant ſa coutume; &, au moment où le ſoleil alloit diſparoître, la Marquiſe, qui étoit encore venue à ſa rencontre & qui ſe tenoit aſſez près de

l'endroit où étoit la porte du ſouterrein, l'apperçut de loin. Il étoit accompagné d'un chien fidèle qui le ſuivoit toujours, & qu'il aimoit comme le ſeul être qu'il fût en état de rendre heureux. Ce chien rapportoit à la grotte le gibier que ſon maître avoit tué. *Baſile*, outre ſon arc & ſes fléches, étoit armé d'une énorme maſſue dont il ſe ſervoit pour combattre & aſſommer les monſtres qu'il rencontroit dans les forêts. Arrivé à la porte du ſouterrein, l'air terrible & ſauvage que lui donnoient ſes vêtemens effraya tellement la Marquiſe qu'elle n'oſa l'aborder, & le laiſſa refermer ſur lui la porte ſans avoir eu le courage de lui rien dire. Il n'avoit pas paru faire la moindre attention à elle, & elle étoit preſque certaine qu'il ne l'avoit point remarquée ; mais elle croyoit l'avoir obſervé d'aſſez près, pour n'avoir plus à douter qu'il n'étoit point celui qu'elle penſoit retrouver. A l'exception de la majeſté de ſa taille, elle n'avoit rien reconnu en lui de ſon cher *Archambaud*. Elle rejoint ſon écuyer, & ne lui cache point la confuſion où elle eſt du peu de ſuccès de ſa démarche. Mais il ne lui ſuffit pas de s'être aſſurée que *Baſile* n'eſt point celui qu'elle ſoupçonnoit ; elle veut abſolument apprendre de lui ce qu'il peut être, & elle ſe promet bien d'être bien moins timide à l'avenir.

Le Sire de *Clarange*, qui avoit mis dans ſes intérêts une jeune femme-de-chambre de la Marquiſe, avoit ſçu par elle que ſa maîtreſſe alloit tous les ſoirs courir la forêt avec un ſeul écuyer, & qu'elle n'en revenoit qu'à la nuit fort avancée. Depuis le ſouper qu'il avoit fait chez elle, & pendant lequel le Solitaire avoit été l'objet de la converſation, il avoit pris pour lui une haine d'autant plus vive, que la Marquiſe avoit eu l'air de ſe laiſſer prévenir en faveur de ce biſarre perſonnage. Soupçonnant qu'elle ne ſe rendoit inviſible tout le jour que pour avoir la liberté d'aller s'entretenir la nuit avec *Baſile*, il avoit été l'épier dans la forêt, &, s'étant mis en embuſcade il l'avoit vûe entrer dans le vallon après avoir laiſſé ſon écuyer dans la pleine, où elle n'étoit venue le rejoindre que long-tems après : c'étoit dans le moment qu'elle s'en retournoit avec la foible ſatisfaction d'avoir pu conſidérer de près le Solitaire. Furieux de ſe voir compromis avec un rival de cette eſpéce, il voulut dans le premier mouvement de ſa colère éclater aux yeux de la Marquiſe ; mais jugeant bien qu'il ne feroit qu'aigrir ſon humeur en n'uſant d'aucun ménagement avec elle, il ſe contenta de la ſuivre de loin, & rentra chez lui dans la réſolution de ne s'en prendre qu'à *Baſile* de l'affront qu'elle faiſoit à ſa flamme. Le

deſir

deſir de ſe venger l'occupe juſqu'au retour du ſoleil. Alors il ordonne à un héraut de monter à cheval & d'aller porter de ſa part au Solitaire les menaces les plus terribles, s'il refuſe de rompre tout commerce avec la Marquiſe.

Baſile, à qui les charmes d'un ſommeil doux & paiſible qu'il venoit de goûter pour la première fois dans ſa retraite, ſembloient préparer quelqu'événement heureux, s'étoit levé avec l'aurore. Le calme inconnu dont il ſe ſent récréer fait ſuccéder les idées les plus agréables aux triſtes penſées qui l'avoient occupé depuis ſi long-temps. Il ſort de ſa grotte, &, après avoir reſpiré dans le vallon la fraîcheur du jour naiſſant, il s'aſſied entre deux pointes de rochers & ſe met à compoſer quelques vers latins ſur le bonheur d'une ame affranchie du joug des paſſions. Le héraut de *Clarange* arrive, & interrompant le chant des oiſeaux par les cris de ſa trompette, il s'avance auprès des rochers qui cachent *Baſile* & d'où il découvre ſa grotte. Certain de ſe faire entendre de cet endroit, il prononce à haute voix ces paroles menaçantes : *De la part d'*Arnaud, *Sire de* Clarange, *Chevalier ſans reproche, je viens ſignifier au Solitaire* Baſile *de ne plus recevoir déſormais les viſites de la Marquiſe de* Négremont, *s'il ne veut point ſe voir brûler tout vivant dans ſa chau-*

mière. C'eſt l'avis que mondit loyal Seigneur lui fait donner par moi. Qu'il y ſonge.

Baſile, qui s'amuſoit à écrire, ſent ranimer par cette bravade l'ardeur guerrière qui avoit rendu ſes premières armes ſi redoutables. Il ſe hâte d'y faire la réponſe dont il étoit capable. Le hérault, ne voyant paroître perſonne, répéte juſqu'à trois fois la menace de *Clarange*, & s'imaginant que le Solitaire n'oſoit ſe montrer, il ſe diſpoſoit à repaſſer le vallon, lorſque *Baſile*, courant à lui, lui crie d'une voix foudroyante : *Arrête, organe inſolent d'un téméraire Chevalier! prend cette réponſe que je fais à ſes menaces, cours la lui porter, & qu'il ne t'arrive jamais de te remontrer ici, ou je...* Le hérault, épouvanté de l'énorme maſſue qu'il léve en lui parlant, ne lui donne pas le temps d'achever, & ayant pris le billet avec précipitation, il regagne à toute bride la route de Clarange. La peur, qui le glaçe, le trouble au point qu'il perd dans la forêt l'écrit de *Baſile*. Celui-ci, étonné des menaces qu'il venoit d'entendre, ne ſçait à quoi les attribuer. *André*, qui étoit dans la grotte, n'en avoit pas été peu allarmé; il vient trouver ſon maître, & ſa conſcience ne lui permet plus de lui cacher la viſite que la Marquiſe de *Négremont* lui avoit faite; & *Baſile* pardonne à la ſincérité de ſon aveu une faute qu'il n'a commiſe que par bonté.

La Marquiſe, retournant au vallon à l'heure ordinaire, alloit quitter la forêt, lorſque ſon écuyer apperçoit le billet que le hérault avoit égaré. Sa curioſité le lui fait ramaſſer, & il le préſente à ſa maîtreſſe qui reſte interdite en y liſant la réponſe du Solitaire conçue en ces termes: *Le Solitaire des Ardennes offenſé de l'audace du Sire de Clarange, ſoi-diſant Chevalier ſans reproche, eſt capable de rompre pour l'éprouver, le vœu qu'il a fait de ſe rendre inacceſſible à tous les hommes. Si cet agreſſeur bien ſecondé veut ſe trouver cette nuit lorſque la lune ſera dans ſa plus brillante clarté, à l'étoile des limites, il connoîtra ce qu'eſt* Baſile, *qui le défie & l'attend avec un ſecond dont il répond comme de lui-même. A cette nuit.* L'étoile des limites étoit un eſpace qui ſe trouvoit dans la forêt, à moitié chemin de la demeure du Solitaire à celle de *Clarange*, & qui étoit percé de diverſes allées qui conduiſoient à autant de ſeigneuries différentes : elles donnoient à ce lieu la figure d'une étoile, d'où il avoit pris ſon nom. La Marquiſe empreſſée d'éclaircir un myſtère dont elle peut tirer le plus grand parti, revole vers ſon château dans l'intention de faire faire promptement toutes les informations néceſſaires pour ſçavoir à quoi s'en tenir ſur ce cartel : elle rencontre heureuſement le hérault *de Clarange* qui, honteux de ſa frayeur,

n'oſoit reparoître devant ſon Seigneur & n'avoit ceſſé pendant tout le jour de battre la forêt pour tâcher d'y retrouver le billet perdu. Il confie à la Marquiſe le ſujet de ſa crainte & de ſon embarras. Charmée que ſa faute lui procure le moyen de parler au Solitaire, elle lui conſeille de dire à ſon maître que *Baſile* n'a point fait de réponſe à ſa menace, & elle lui promet en même temps que *Clarange* n'aura bientôt plus lieu de ſe plaindre d'elle ni d'être jaloux. Le héraut la remercie & la quitte, très-ſatisfait du conſeil & des aſſurances qu'elle lui a donnés. La Marquiſe, étant chez elle, inſtruit ſur le champ ſon écuyer que ſon deſſein eſt d'aller remplir la place de *Clarange* à l'étoile des limites. *Raimbaud*, lui dit-elle, en badinant, il faut que tu me ſerves de ſecond dans cette affaire déciſive, & je compte également ſur ton zèle & ſur ton courage. L'écuyer avoit un fils qui entroit dans ſa quinzième année, & à qui il venoit de donner ſes premières armes; ſa taille étoit à peu près ſemblable à celle de la Marquiſe. *Raimbaud* courut auſſi-tôt chercher l'armure, & la Marquiſe l'ayant eſſayée, s'y trouva comme ſi elle avoit été faite pour elle : elle ne voulut point la quitter de la ſoirée, & elle attendoit avec une extrême impatience le moment d'aller au rendez-vous.

Baſile, revêtu de ſa cuiraſſe & décoré

de ſes éperons dorés, fit armer auſſi le bon *André.* Ce fidèle ſerviteur avoit été ſoldat dans ſa jeuneſſe, & s'étant diſtingué dans ce métier, il avoit toujours conſervé ſes armes comme les témoignages précieux de ſon ancienne bravoure : il ſentoit, ainſi que ſon maître, ranimer ſa premiere valeur, & il ſe préparoit à mériter l'honneur qu'il lui faiſoit de le choiſir pour ſon ſecond. A l'heure marquée ils ſe rendent au lieu indiqué : ils ne furent pas long-temps à attendre leurs adverſaires qui deſcendirent de cheval comme à deſſein de rendre le combat égal entr'eux. Ils ſe préſentèrent tous quatre l'un à l'autre, la viſière du caſque levée. A la faveur des rayons de la lune, le Chevalier ſuppoſé parut aux yeux de *Baſile* dans un âge encore ſi tendre, qu'une noble pitié étouffa ſubitement dans l'ame de ce héros tout ſentiment de vengeance. « Jeune inſenſé, lui dit-il, par » quelle aveugle haine pour toi-même » voudrois-tu me forcer à te combattre? » crois-moi déſavoue ta menace indiſ- » crette. Je ne connois ni ne veux con- » noître la Marquiſe *de Négremont* dont » tu es ſi jaloux. Cette ſatisfaction de ma » part doit te ſuffire. Borne-là la témérité » de tes injuſtes reſſentimens. J'aurois plus » de regret de t'avoir privé du jour, que » ma victoire ne me feroit d'honneur ». La Marquiſe, quoique touchée de ſon hu-

manité, ne put s'empêcher de rire de ſa mépriſe, & ne voulant point la prolonger inutilement, elle lui fit l'aveu du ſtratagême dont elle venoit d'uſer pour obtenir de lui un entretien qu'elle deſiroit avec tant d'ardeur. Le premier mouvement de *Baſile* fut de lui échapper par une fuite précipitée; mais il étoit né tendre & ſenſible : il laiſſa triompher l'aſcendant que le ſexe étoit fait pour avoir ſur lui. Les ſermens que la Marquiſe lui fit de ne lui point laiſſer de repos qu'il n'eût ſatisfait ſa curioſité par le récit de ſes infortunes, les aſſurances qu'elle lui donna de ne jamais trahir ſon ſecret, la confidence réciproque qu'elle lui promit des malheurs qu'elle avoit auſſi éprouvés, & enfin les moyens de conſolation qu'elle lui fit entrevoir dans cette confiance mutuelle de leurs cœurs, toutes ces raiſons, dis-je, vainquirent la réſiſtance de *Baſile*. Ils s'éloignèrent d'*André* & de *Raimbaud*, à qui ils défendirent de les ſuivre; & s'étant placés ſur une hauteur d'où ils ne pouvoient être entendus, la Marquiſe permet au Solitaire de lui taire les noms des perſonnes qui avoient eu part à ſes aventures, & à cette condition il commence ainſi :

Pourquoi me forcez-vous, inexorable Marquiſe, à vous révéler un deſtin qu'un éternel oubli devoit cacher à l'univers? De toutes les victimes dévouées à l'Amour,

il n'en eſt point, ſans doute, qui ait moins mérité ſes rigueurs, & qui en ait été plus cruellement accablé. Iſſu de ces braves *Leudes* qui aidèrent *Clovis* à fonder l'empire des François, l'origine de ma naiſſance ſe perd dans la nuit des temps. J'avois à peine ma dix-huitieme année, lorſqu'ayant ſervi *Louis* dans une guerre contre l'un de ſes plus puiſſans vaſſaux, j'y ſoutins l'honneur du nom de mes ancêtres, & méritai celui d'être armé Chevalier par ce ſaint Roi. Revenu dans la maiſon paternelle que le deſir de la gloire m'avoit fait abandonner, j'eus bientôt une nouvelle occaſion de me ſignaler. Un perfide Chevalier, dont l'air avantageux commençoit à me déplaire, n'ayant pu réuſſir à ſéduire une Dame auſſi belle que reſpectable, & dont le mari étoit Seigneur d'un fief voiſin de celui de mon père, avoit oſé, par une méchanceté des plus noires, publier les faveurs qu'il ſuppoſoit avoir reçues d'elle. Le mari, furieux de cet outrage, alloit livrer ſa femme aux rigueurs des loix. Indigné de la déloyauté du Chevalier, je courus le démentir & le défier. J'eus le bonheur de venger l'innocence: vainqueur de l'impoſteur, que j'avois laiſſé mort ſur le champ de bataille, je me hâtai d'aller moi-même annoncer à la Dame l'exemple que j'avois fait de ſon lâche calomniateur. Les tranſports de ſa joie ne furent pas moins vifs

que les témoignages de reconnoiſſance que je reçus de ſon époux, dont je venois de réparer l'honneur. Ils avoient une fille âgée d'environ ſeize ans, & à la beauté de laquelle je ne ſçaurois rien comparer : elle étoit dans un couvent peu éloigné de leur terre. La Dame, ne pouvant trop tôt porter à cette fille qu'elle adoroit, une nouvelle ſi intéreſſante, me pria de l'accompagner & me préſenta à ſa chère fille. Jamais victoire ne fut mieux payée que par le plaiſir que le ſuccès de mes armes répandit dans l'ame de la jeune perſonne. Un vainqueur eſt toujours bien ſéduiſant dans les premiers momens de ſa gloire. Je m'apperçus que ma vûe produiſoit ſur ſon cœur le même effet que ſes charmes venoient de produire ſur le mien, & nous nous quittâmes également prévenus l'un pour l'autre. Je partageai les jours ſuivans entre les ſoins que j'allois rendre le matin à la fille, & le ſoir à la mère, de chez laquelle l'aveugle jalouſie du mari me congédia bientôt. Le ſervice important que j'avois rendu à ſon épouſe me donnoit tant de droit ſur ſa reconnoiſſance, qu'il ne me voyoit plus ſans inquiétude. Sa délicateſſe étoit extrême ſur les dangers de l'honneur conjugal, &, par un excès de ſcrupule, il devint à mon égard le plus ingrat des hommes. Forcé de ſuſpendre mes aſſiduités auprès de la mère, je les redoublai auprès

de

de la fille, & nous comptions déjà tous deux ces momens que nous paſſions ſans nous voir. Cependant mes parens étoient ſur le point d'arrêter mon mariage avec une des plus riches héritières de ma Province, & de ſon côté, le père de ma tendre amante lui deſtinoit un parti des plus avantageux. Son obéiſſance pour ce père qu'elle craignoit, me fit trembler : elle oſa pourtant me promettre d'oppoſer toute la réſiſtance de l'amour au deſpotiſme de la nature. Pour moi, je ne cachai point à l'auteur de mes jours l'éloignement que je ſentois pour la femme qu'il m'avoit choiſie; je l'irritai au point qu'il me menaça d'exhérédation; mais rien n'étoit capable d'ébranler ma conſtance, & j'aurois mieux aimé renoncer à toutes les fortunes du monde qu'au plaiſir d'être fidèle à ma charmante maîtreſſe.

Une nouvelle croiſade que le Roi fit publier par toute la France, cauſa notre ſéparation. Mon père, pour me diſtraire d'une paſſion qui me dominoit malgré lui, me fit comprendre au nombre des Chevaliers que notre ſuzerain nomma pour accompagner *Louis* en Afrique. Familier avec la gloire & né pour la chercher, je ne gémiſſois point d'être forcé de lui conſacrer des momens que je dérobois à l'amour. Tout mon regret étoit de partir incertain de la foi de celle que j'adorois.

Les ſermens réciproques que nous nous réïtérames à l'envi, les ſoupirs, les ſanglots, les tendres larmes qui rendirent nos adieux ſi touchans, bannirent de mon cœur une défiance qui ne m'eût point laiſſé de repos. Je m'éloignai, plein de l'eſpérance de la retrouver auſſi fidèle que je lui avois juré de revenir. Arrivé à Carthage avec l'armée de *Louis*, il ſemble que le deſir de me rendre plus digne de l'objet qui fixe tous mes vœux excite ma valeur aux plus rares prodiges. Maître de cette Ville, ſur les murs de laquelle j'avois planté le premier l'étendard des François, nous portons nos efforts contre Tunis. Pendant le ſiége, une maladie épidémique fait d'horribles ravages dans notre camp; le Roi lui-même en eſt attaqué, & la mort de ce Prince que ſes éminentes qualités & ſes vertus guerrières avoient rendu ſi cher à tous ſes ſujets, ayant interrompu nos exploits contre les infidèles & mis fin à cette guerre, nous nous diſpoſons à revenir chacun dans notre patrie. J'avois écrit régulièrement à la perſonne que j'aimois, & j'étois reſté dans une inquiétude continuelle de n'en point recevoir de réponſe. Un affreux preſſentiment m'avoit préparé ſans ceſſe au coup mortel dont je devois être frappé à mon retour, que je preſſois avec toute la vivacité d'un amant qui ſe doute qu'on le trahit. J'étois accompagné d'un

jeune Chevalier de la maiſon *d'Orcimont*, en Ardenne, & dont j'avois fait la connoiſſance pendant cette dernière guerre : il aimoit comme moi ; & la confidence que nous nous étions faite de nos amours, nous avoit unis de l'amitié la plus étroite. Comme il ſe nommoit *Amanjeu*, & ſa maîtreſſe *Marie*, la conformité des premières lettres de nos noms & de ceux de nos maîtreſſes, faiſoit que nos armes étoient décorées des mêmes chiffres auxquels nous joignimes les mêmes déviſes. Nous étions auſſi d'une taille égale ; & la viſière du caſque baiſſée, on nous prenoit l'un pour l'autre. Il n'étoit pas étonnant que la fortune eût pris plaiſir à rapprocher deux cœurs qu'elle réſervoit à ſes plus barbares caprices. Il revenoit avec moi dans la douce eſpérance d'être bientôt l'époux de la fille du Marquis d'*Arlon*.

Arrivé dans une hôtellerie à quelques milles en-deçà du pays dont j'étois l'héritier, & près de la terre où étoit née ma perfide maîtreſſe, *Amanjeu* reçoit la nouvelle que ſon père, s'étant révolté contre ſon ſouverain, avoit été dépouillé de ſes biens, & banni à perpétuité avec ſa famille des terres de ſon obéiſſance. Ce malheureux père étoit mort de chagrin ; & le fils, privé par cet événement d'un état qui le rendoit digne de s'allier avec la maiſon d'*Arlon*, ſentit bien qu'il falloit renoncer

à ſes prétentions. Il contraignit devant moi la douleur dont il étoit pénétré, & m'ayant chargé d'un dépôt qu'il m'avoit fait promettre, foi de Chevalier, d'aller remettre moi-même de ſa part à la Demoiſelle d'*Arlon*, devant qui il ne pouvoit plus reparoître, il me quitta ſous prétexte d'aller donner quelques ordres à ſes valets. Alors j'apprends, à mon tour, que l'himen a mis un autre que moi en poſſeſſion de celle que j'aime. Furieux d'un outrage à l'excès duquel toute ma raiſon céde, j'écris à ma parjure maîtreſſe que, n'ayant appris à chérir le jour que pour elle, puiſque ſa foi m'étoit ravie, j'allois abréger par ma mort des tourmens qu'une vie odieuſe ne feroit que prolonger. C'étoit auſſi le ſeul reméde que je voulois apporter à ma douleur. Je cours chercher mon ami pour dégager ma parole & lui rendre ſon dépôt; mais c'eſt en vain que je le demande par tout. Enfin ayant porté mes pas ſur les bords de la rivière voiſine, je le trouvai étendu ſur la terre, & je vis bien qu'il s'étoit percé lui-même de ſon épée. Il étoit ſi défiguré que je ne pus le reconnoître qu'à ſes armes. Ce douloureux aſpect me fit oublier quelque temps mon propre malheur pour déplorer celui d'un ami. Engagé par un ſerment inviolable à porter moi-même le dépôt qu'il m'avoit confié, je penſai qu'en imitant ſon déſeſpoir, une mort volon-

taire ne dégageroit point ma parole de Chevalier. Je réſolus donc de ſatisfaire mon honneur en rempliſſant ma promeſſe, avant que de m'affranchir des liens de la vie. Je me dérobai ſur le champ à tous les yeux, je dirigeai ma courſe vers *Arlon*, j'exécutai les dernières volontés de mon ami, & le haſard m'ayant conduit à ces rochers où je me ſuis bâti une demeure, j'allois m'y précipiter, lorſqu'un ſage, par la force de ſon éloquence, me rendit à ma raiſon. J'ai ſçû que mon ſerviteur *André* vous avoit fait le récit de la vie que j'ai menée depuis ce temps. Ma plus douce occupation fut de former de mes mains l'image de celle que j'ai tant chérie. Je l'adore toujours ſous le premier nom qu'elle a porté, tandis que mon cœur la déteſte ſous celui que l'hymen lui a donné.

La Marquiſe s'efforça de ne point interrompre ce diſcours qu'elle écouta dans un trouble continuel. A meſure que *Baſile* parloit, elle reconnoiſſoit mieux le ſon de ſa voix; elle retrouvoit dans ce récit l'hiſtoire de ſes propres aventures : mais il l'a crue perfide; & il paroît animé contre elle d'une haine implacable. Voudroit-elle ſe découvrir à lui, ſans s'être aſſurée d'abord de ſes vrais ſentimens & ſans s'être juſtifiée? Ah! généreux Chevalier, lui dit-elle, que j'aurois de plaiſir à vous voir bientôt réuni avec cet objet dont l'image

vous eſt encore ſi chère ! — Moi ? Madame ! je pourrois pardonner à cette ingrate ? Non, ſi je la revoyois, je ne chercherois qu'à punir ſon infidélité, en affe ctant pour elle la plus cruelle indifférence. — Mais ſi je vous apprenois que l'on vous a trompés tous deux. — Quoi ? Madame, ſçauriez-vous le ſecret de ma naiſſance ? — Oui, je vous reconnois. L'impoſteur que vous avez puni de ſa lâcheté, étoit *Saint Amand* ; la Dame dont vous avez vengé l'honneur étoit *Eléonore de Marganne*, femme du Baron *de Gerville* ; leur fille, que le Comte *de Valmaure* épouſa, ſe nommoit *Mathilde*, & vous êtes *Archambaud*, fils du Sire *de Vitri*. Suis-je au fait ? *Archambaud* reſte interdit, & la Marquiſe continue ainſi de lui parler : Sçachez que toutes vos lettres pour *Mathilde*, furent interceptées, & qu'elle ne vit jamais de votre écriture. Un ſerviteur infidèle, à qui vous vous étiez confié, interceptoit auſſi celles qu'elle vous écrivoit. On lui fit accroire que votre ſilence venoit de la réſolution que l'on vous avoit fait prendre d'accepter le parti que votre père vous avoit choiſi, & ce ne fut que pour ſe venger de votre manque de foi, qu'elle ſe détermina à donner ſa main au Comte *de Valmaure*. — Non, Madame, quelque ſoin que vous preniez de la juſtifier, je ne lui pardonnerai jamais d'avoir pris un autre époux ;

elle devoit mieux me connoître, elle devoit s'être mieux informée, avant que de trahir mon amour. — Que vous êtes injuſte, hélas ! & que ne l'avez vous vûe dans le moment où, après avoir reçu la lettre déſeſpérée que vous lui écrivîtes, ſuccombant à ſa douleur !... — Que dites-vous, Madame? Quoi ? *Mathilde* eſt morte pour moi, & j'outrage encore ſa mémoire ! ah ! malheureux... Il ne peut en dire davantage, & tombe évanoui aux pieds de la Marquiſe. Saiſie de l'état où elle le voit, elle veut appeller du ſecours ; mais ſa langue embarraſſée n'a plus la force d'articuler. Elle baigne de ſes larmes la viſage d'*Archambaud*, qui revient au bout de quelque temps & r'ouvre les yeux en pouſſant un profond ſoupir. Elle éclaircit ſon erreur ; & certaine que ſon amour pour elle eſt toujours auſſi tendre, elle veut ménager ſa ſurpriſe en le préparant par dégrés au bonheur de la retrouver. Il avoit été ſur le point de mourir de douleur, il eſt prêt d'expirer de joie. Le plaiſir que ces amans goûtent à ſe reconnoître, eſt plus fait pour être ſenti que pour être exprimé. La Marquiſe inſtruit le Chevalier de la mort du Comte *de Valmaure*, & de l'événement qui l'a rendue maîtreſſe du domaine de Négremont, dont elle veut que la poſſeſſion le venge de la perte de la *Sirie* de Vitri ; *Robert*, ſon père, l'ayant cédé avant que de mourir,

même en cas du retour de ſon fils qu'il déshéritoit, au Comte de Champagne qui l'a réunie à cette Province. Elle le détermine ſans peine à renoncer à ſa demeure ſauvage & à accepter un appartement qu'elle lui offre dans ſon château. Ils vont rejoindre *Raimbaud* & *André* qui ſe ſent rajeunir par le plaiſir de renouer avec la ſociété, & qui deſire bien ſincèrement de ne jamais retourner à la grotte. La vieille *Gilberte*, qui s'impatientoit d'attendre la Marquiſe, ne fut pas moins contente que ſa maîtreſſe en revoyant *Archambaud*.

La Marquiſe, voulant ſe divertir de la ſurpriſe de ſes courtiſans, les fait inviter le lendemain à diner. Dès qu'ils furent tous raſſemblés, elle paſſa dans le ſallon où elle les avoit fait prier de reſter juſqu'à ce qu'elle fût en état de ſe montrer, & leur fit part du deſſein qu'elle avoit pris de leur donner un ſuzerain. *Clarange* s'imagine que la menace qu'il a fait faire au Solitaire, opére ce bon effet ſur l'eſprit de la Marquiſe; & il ne doute pas que ce ne ſoit lui que ce choix regarde. A l'inſtant, la Marquiſe fait paroître *Archambaud* couvert de ſes armes: elle le préſente aux invités & leur fait reconnoître en lui le Solitaire; elle leur dévoile le ſecret de leurs amours. Au nom illuſtre d'*Archambaud* de Vitri, tous ſont pénétrés de reſpect & d'admiration. *Clarange* vit bien que, s'il ne déguiſoit ſa confuſion, il

alloit devenir la riſée de toute l'aſſemblée. Pour prévenir les railleries, il affecta de prendre galamment ſon parti ; & , loin de montrer de l'humeur, il félicita ſon rival avec autant d'empreſſement, qu'il en avoit marqué à rendre hommage à la Marquiſe : il eut même l'eſprit de s'en faire par la ſuite un protecteur & un ami. Les deux amants, devenus époux, ſe dédommagerent de leurs malheurs paſſés par les charmes de l'union la plus parfaite ; ils vêcurent ainſi juſques dans une extrême vieilleſſe, laiſſant pour héritiers de leurs biens des enfants qui héritèrent auſſi de leurs vertus.

AZAKIA,

Anecdote Huronne.

Les anciens habitants du Canada furent tous ſauvages, & l'étoient dans toute la rigueur du terme. Rien ne le prouve mieux que la deſtinée de certains François, qui aborderent les premiers dans cette partie du nouveau Monde. Ils furent mangés par ces hommes qu'ils prétendoient humaniſer & polir. De nouvelles tentatives eurent un ſuccès plus heureux. On repouſſa les Sauvages dans l'intérieur du continent : on conclut avec eux des traités de paix, toujours mal obſervés : on fit naître chez eux des beſoins qui leur rendirent notre joug néceſſaire. Notre eau-de-vie, notre tabac firent ſans peine, ce que nos armes euſſent opéré plus difficilement. Bientôt la confiance devint réciproque, & les forêts du Canada furent auſſi librement fréquentées par leurs nouveaux hôtes, que par ceux qu'elles avoient vû naître. Elles l'étoient ſouvent auſſi par des femmes & des filles ſauvages, à qui la rencontre d'un François ne cauſoit nulle frayeur. Preſque toutes ſes femmes ſont belles, & certainement

leur beauté ne doit rien aux preſtiges de l'art. Il n'influe guères davantage ſur leur conduite. Leur caractère eſt naturellement doux, leur humeur gaie, elles rient de la manière la plus agréable & la plus attrayante. Elles ont un penchant décidé pour l'amour, penchant qu'une fille dans ces contrées peut ſuivre, & ſuit toujours ſans ſcrupule, ſans craindre nul reproche. Il n'en eſt pas ainſi d'une femme : elle ſe doit toute entière à celui qu'elle a épouſé ; & ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, elle remplit exactement ce devoir.

Une Héroïne de cette claſſe, & qui étoit née parmi les Hurons, s'égara un jour dans une forêt voiſine des terres qu'ils habitent. Elle fut ſurpriſe par un Soldat François, qui ne daigna point s'informer ſi elle étoit fille ou femme. Il ſe ſentoit d'ailleurs peu diſpoſé à reſpecter les droits d'un époux Huron. Les cris que pouſſoit la jeune Sauvage, en ſe défendant, attirerent vers cet endroit le Baron de *Saint-Caſtins*, Officier dans les Troupes du Canada. Il n'eut pas de peine à obliger le ſoldat de s'éloigner ; mais celle qu'il venoit de ſecourir avoit tant de charmes, que cet homme lui parut excuſable. Il fut lui-même tenté d'exiger le ſalaire de ſa démarche. Il s'y prit d'une manière plus engageante que ſon devancier, & ne réuſſit pas mieux. *L'ami qui eſt devant mes yeux*

m'empêche de te voir, lui dit la Huronne : c'eſt la phraſe ſauvage, pour exprimer qu'on a un mari, & qu'on ne veut abſolument point lui manquer. Cette phraſe n'eſt pas un vain formulaire ; elle renferme un refus déciſif, & eſt commune à toutes les femmes de ces nations barbares, que notre voiſinage & nos exemples n'ont jamais pu civiliſer. *Saint-Caſtins*, à qui la langue & les uſages des Hurons étoient familiers, vit d'abord qu'il n'avoit plus rien à prétendre, & cette perſuaſion rappella toute ſa généroſité. Il ſe borne donc à accompagner la belle Sauvage, qui n'étoit venue que par cas fortuit dans ce bois, & qui craignoit de nouvelles rencontres. Chemin faiſant, il en reçut toutes les marques de reconnoiſſance poſſibles, ſi on en excepte celle qu'il avoit d'abord voulu exiger.

Au bout de quelque temps, *Saint-Castins* eſt inſulté par un de ſes confreres, lui fait un appel, & le tue. L'Officier mort étoit neveu du Gouverneur-Général de la Colonie ; & ce Gouverneur étoit auſſi abſolu que vindicatif. *Saint-Caſtins* n'eut d'autre parti à prendre que la fuite. On préſuma qu'il s'étoit retiré chez les Anglois de la nouvelle Yorck, choſe effectivement très-vraiſemblable : cependant il n'en fit rien. Perſuadé qu'il trouveroit un aſyle également sûr parmi les Hurons, ce

fut à eux qu'il donna la préférence. Le deſir de revoir *Azakia*, (c'eſt le nom de la Sauvage qu'il avoit ſecourue) entra pour beaucoup dans ce choix. Elle reconnut d'abord ſon libérateur. Sa joie fut extrême de le retrouver, & elle la lui témoigna auſſi naïvement qu'elle avoit réſiſté à ſes attaques. Le Sauvage dont elle étoit la femme, & qui ſe nommoit *Ouabi*, fit le même accueil à *Saint-Caſtins*. Ce dernier l'inſtruiſit du motif de ſa fuite. *Le Grand-Eſprit ſoit loué, de t'avoir conduit parmi nous*, reprit le Huron ! *Ce corps*, ajouta-t-il, en portant la main ſur ſon eſtomach, *ce corps te ſervira de barriere, & ce caſſe-tête écartera, ou terraſſera tes ennemis. Ma Cabanne ſera la tienne : tu verras journellement le grand Aſtre reparoître & nous quitter, ſans que rien te manque, ni puiſſe te nuire.*

Saint-Caſtins lui déclara qu'il vouloit abſolument vivre comme eux, c'eſt-à-dire, partager leurs travaux, leurs guerres, leurs uſages ; en un mot devenir Huron : aveu qui redoubla la joie d'*Ouabi*. Ce Sauvage tenoit le premier rang parmi ſes ſemblables ; il étoit leur grand Chef, dignité qu'il ne devoit qu'à ſon courage & à ſes ſervices. Il avoit d'autres Chefs ſous lui, & offrit une de ces places à *Saint-Caſtins*, qui n'accepta que le rang de ſimple guerrier. Les Hurons étoient alors en guerre

avec les Iroquois. Il fut queſtion de tenter une entrepriſe contre ces derniers. *Saint-Caſtins* voulut être de cette expédition, & y combattit en Huron déclaré. Mais il fut bleſſé dangereuſement. On le rapporta, non ſans peine, juſques dans la maiſon d'*Ouabi* ſur une eſpèce de brancard. A cette vûe, *Azakia* parut accablée de douleur: mais elle ne ſe borna point à le plaindre; elle ſongea à lui prodiguer les ſoins & les ſecours. Elle avoit pluſieurs eſclaves à ſes ordres, & ne ſe repoſoit que ſur elle-même de ce qui pouvoit tendre au ſoulagement de ſon hôte. Son activité égaloit ſes inquiétudes: on eût dit que c'étoit une amante qui veilloit ſur les jours de ſon amant. Un François ne pouvoit manquer d'en tirer les conſéquences les plus flatteuſes, & c'eſt ce que fit d'abord *Saint-Caſtins*. Ses deſirs & ſes eſpérances renaiſſoient avec ſes forces. Un ſeul point dérangeoit un peu ſes vûes; c'étoient les attentions d'*Ouabi*. Pouvoit-il le tromper, ſans joindre l'ingratitude à la perfidie? Mais, reprenoit *Saint-Caſtins*, le bon *Ouabi* n'eſt qu'un ſauvage: ſeroit-il plus vétillard ſur cet article, que beaucoup d'honnêtes gens de notre Europe? Cette raiſon, qui n'en étoit pas une, parut très-ſolide à l'amoureux François. Il renouvella ſes tendres avances, & fut ſurpris d'eſſuyer de nouveaux refus. *Arrête, Célario*,

(c'eſt le nom ſauvage qu'on avoit donné à Saint-Caſtins) *arrête*, lui dit *Azakia : les tronçons de la baguette que j'ai rompu avec Ouabi n'ont pas encore été réduits en cendres. Une partie reſte encore en ſon pouvoir, & l'autre au mien. Tant qu'ils ſubſiſteront, je ſuis à lui, & ne puis être à toi.* Ce diſcours prononcé d'un ton ferme, déconcerta un peu *Saint-Caſtins*. Il n'oſoit preſque plus inſiſter, & tomba daus une triſte rêverie. *Azakia* en fut touchée. *Que faire?* lui dit-elle, *je ne puis devenir ta compagne, qu'en ceſſant d'être celle d'*Ouabi ; *& je ne puis quitter* Ouabi *ſans lui cauſer la triſteſſe que tu éprouves toi-même. Réponds-moi ; l'a-t-il mérité?* Non, s'écria vivement *Célario*, non ; il mérite ſur moi toute préférence : mais il faut que j'abandonne & ſa demeure & même cette habitation. Ce n'eſt qu'en ceſſant de voir *Azakia*, que je puis ceſſer d'être ingrat envers *Ouabi*.

Ces mots firent pâlir la jeune Sauvage. Ses larmes coulerent preſqu'auſſi-tôt, & elle ne chercha point à les cacher. *Ah! ingrat Célario*, s'écria-t-elle, en ſanglottant & lui preſſant les mains entre les ſiennes, *ingrat Célario ! eſt-il bien vrai que tu veuilles quitter ceux à qui tu es plus cher que la lumière du grand Aſtre? Que t'ayons-nous fait pour nous abandonner? Te manque-t-il quelque choſe? Ne me vois-tu pas ſans*

*ceſſe à tes côtés comme l'eſclave qui n'attend que le ſignal pour obéir ? Pourquoi veux-tu qu'*Azakia *meure de triſteſſe ? Tu ne peux la quitter ſans emporter ſon ame : elle eſt à toi, comme ſon corps à* Ouabi.... L'arrivée de ce dernier empêcha *Saint-Caſtins* de répondre. Pour *Azakia*, elle continuoit à pleurer ſans ſe contraindre, ſans même en cacher un inſtant la cauſe. *Ami*, dit-elle au Huron, *tu vois encore* Célario, *tu le vois, tu peux lui parler & l'entendre : mais bientôt il va diſparoître à nos yeux, il va chercher d'autres amis.... D'autres amis !* s'écria le Sauvage, presqu'auſſi allarmé qu'*Azakia* même ; *eh quoi ! mon cher* Célario, *quelle raiſon te porte à t'arracher toi-même de nos bras ? As-tu reçu ici quelque injure, quelque dommage ? réponds-moi ; tu ſçais que j'ai de l'autorité dans ces lieux. Je te jure par le Grand-Eſprit que tu ſeras ſatisfait & vengé.* Cette queſtion devenoit embarraſſante pour *Saint-Caſtins*. Il n'avoit nul ſujet raiſonnable de ſe plaindre, & le vrai motif de ſa réſolution devoit être abſolument ignoré d'*Ouabi*. Il lui fallut ſe rejetter ſur quelques raiſons bannales, & que le bon *Ouabi* trouva très-ridicules. *Parlons d'autre choſe*, ajouta-t-il, *demain je pars pour une expédition contre les Iroquois ; & ce ſoir je donne à nos guerriers le repas d'uſage. Prends part à cet amuſement, mon cher* Célario... J'en

veux prendre également à vos périls & à vos travaux, interrompit *Saint-Caſtins*; je ſuis de cette nouvelle expédition. *Tes forces trahiroient ton courage*, repliqua le Chef des Hurons: *c'eſt peu de ſçavoir affronter la mort, il faut pouvoir la donner à l'ennemi: il faut pouvoir le pourſuivre s'il prend la fuite, & même pouvoir l'éviter, s'il eſt trop ſupérieur. Telles furent, dans tous les temps, nos maximes guerrieres. Ne ſonge donc, pour le moment, qu'à te guérir, & à veiller ſur cette habitation durant mon abſence. Je t'en confie le ſoin & la charge.* Il eût été ſuperflu que le François repliquât.

Bientôt les guerriers s'aſſemblent & le feſtin commence. A peine eſt-il fini, que la troupe ſe met en marche, & que *Saint-Caſtins* reſte plus que jamais expoſé aux charmes d'*Azakia*. Il eſt certain que cette jeune Sauvage aimoit ſon hôte, & l'aimoit d'un amour purement métaphyſique, ſans pourtant ſe douter de ce que c'étoit qu'un pareil amour. Elle prit même une réſolution que nos Métaphyſiciennes, dans ce genre, ne prendroient certainement pas; ce fut de procurer à *Saint-Caſtins* l'occaſion d'obtenir d'une autre, ce qu'elle-même s'obſtinoit à lui refuſer. La rivale qu'elle ſe donna étoit des plus propres à opérer cette eſpèce de diverſion: elle n'avoit que dix-huit ans, étoit très-elle, & ce qui ne

devenoit pas moins néceſſaire, étoit encore fille. J'ai déjà dit que chez ces Nations, une fille jouit de la plus grande liberté. *Saint-Caſtins*, excité par *Azakia*, eut divers entretiens avec *Ziſma*, c'eſt le nom de cette jeune Huronne. Au bout de quelques jours, il put lire dans ſes yeux qu'elle ſeroit moins ſévère que ſon amie. On ne dit point s'il profita de la découverte: du moins ne lui fit-elle point oublier *Azakia*, qui, de ſon côté ſans doute, ne vouloit point être oubliée. *Saint-Castins* ſe ſentoit malgré lui ramené vers elle. Un incident, qui par-tout ailleurs eût contribué à les unir, fut prêt à les ſéparer pour jamais.

On apprit par quelques fuyards, plus diligents que les autres, qu'*Ouabi* avoit donné dans une embuſcade d'Iroquois, qu'il avoit perdu une partie de ſa troupe, & étoit lui-même reſté ſur le champ de bataille. Cette nouvelle cauſa de juſtes regrets à *Saint-Caſtins*. Sa généroſité lui fit mettre à l'ecart toute vûe d'intérêt. Il oublioit qu'en perdant un ami, il ſe trouvoit défait d'un rival. D'ailleurs la mort de ce rival pouvoit entraîner celle d'*Azakia* même. Ses jours, dès ce moment, dépendoient du caprice d'un ſonge: ainſi le vouloit un uſage ſuperſtitieux, conſacré de tous temps parmi ces peuples. Si dans l'eſpace de quarante jours, une veuve, qui vient de per-

dre ſon époux, le voit & lui parle en ſonge deux fois de ſuite, elle en infére qu'il a beſoin d'elle dans le pays des ames, & rien ne peut la diſpenſer de ſe donner la mort. *Azakia* étoit d'avance réſolue d'obéir à cet uſage, ſi le double ſonge avoit lieu. Elle regrettoit ſincérement *Ouabi*, & quoique *Saint-Caſtins* lui fournît matière à d'autres regrets en mourant, le préjugé l'emportoit ſur l'inclination : il n'eſt pas facile d'exprimer les inquiétudes, les terreurs qui tourmentoient l'amant de cette belle & crédule Huronne. Chaque nuit il ſe la figuroit en proie à ces viſions ſiniſtres ; il ne l'abordoit chaque matin qu'en frémiſſant. Un jour, enfin, il la trouva qui préparoit un breuvage mortel. C'étoit le ſuc d'une racine de Citronnier ; poiſon, qui dans cette contrée ne manque jamais ſon coup. *Tu vois, mon cher* Célario, lui dit Azakia, *tu vois les apprêts du long voyage qu'*Ouabi *m'ordonne de faire....* Ciel ! interrompit *Saint-Caſtins*, pouvez-vous en croire un ſonge qui vous abuſe ? une illuſion frivole & trompeuſe ? *Arrête*, Célario, reprit la Huronne, *tu t'abuſes toi-même.* Ouabi *s'eſt montré à moi la nuit dernière ; il m'a pris la main, en m'ordonnant de le ſuivre. La péſanteur de mon corps s'y oppoſoit :* Ouabi *s'eſt éloigné d'un air triſte ; je l'appellois : pour toute réponſe, il m'a tendu les bras, & enſuite a diſparu.*

Il reviendra, ſans doute, mon cher Célario: *il faudra lui obéir; & après t'avoir pleuré, j'avalerai ce breuvage qui doit aſſoupir mon corps; j'irai rejoindre* Ouabi *dans le ſéjour des ames.*

Ce diſcours mit *Saint-Caſtins* hors de lui-même. Il y oppoſa tout ce que la raiſon, la douleur & l'amour purent lui ſuggérer de plus convaincant; rien ne parut l'être à la jeune Sauvage. Elle pleuroit, mais perſévéroit dans ſon deſſein. Tout ce que le déſolé François put obtenir d'elle, fut qu'en ſuppoſant même qu'*Ouabi* lui apparût une ſeconde fois en ſonge, elle attendroit pour ſe donner la mort, qu'elle fût un peu mieux aſſurée de la ſienne: choſe que *Saint-Caſtins* ſe propoſoit de vérifier au plûtôt.

Les Sauvages n'échangent ni ne rachetent leurs priſonniers. Ils ſe bornent à les arracher des mains de l'ennemi, quand ils le peuvent. Quelquefois le vainqueur deſtine ſes captifs à l'eſclavage; le plus ſouvent il les fait mourir: telle eſt ſurtout la maxime des Iroquois. Il y avoit donc à préſumer qu'*Ouabi* étoit mort de ſes bleſſures, ou avoit été brûlé par cette nation barbare. *Azakia* le croyoit encore plus que tout autre; mais *Saint-Caſtins* vouloit qu'au moins elle en doutât. De ſon côté, il ranime le courage des Hurons, & propoſe une nouvelle entrepriſe contre

l'ennemi. Elle eſt approuvée. Il s'agiſſoit d'élire un chef : toutes les voix ſe réuniſſent en faveur de *Saint-Caſtins*, qui avoit déjà donné des preuves de ſa valeur & de ſa conduite. Il part avec ſa troupe ; mais il ne part qu'après avoir de nouveau tiré parole d'*Azakia*, qu'en dépit de tous les ſonges qu'elle pourroit faire, elle différera, au moins juſqu'à ſon retour, le triſte voyage qu'elle médite.

Celui des guerriers Hurons fut des plus heureux. Les Iroquois les croyoient trop affoiblis, ou trop découragés pour oſer rien entreprendre. Eux-mêmes s'étoient mis en marche pour venir les attaquer, & marchoient ſans précaution. Il n'en étoit pas ainſi de la troupe de *Saint-Caſtins*. Celui-ci avoit envoyé quelques-uns de ſes gens à la découverte : ils apperçurent l'ennemi ſans en être vûs, & revinrent en donner avis à leur chef. Le terrein ſe trouvoit des plus propres à dreſſer une embuſcade, les Hurons en profitérent ſi bien, que les Iroquois ſe virent enfermés lorſqu'ils croyoient n'avoir aucun riſque à courir. On les chargea avec une furie qui ne leur laiſſa point le tems de ſe reconnoître : le plus grand nombre eſt tué ſur la place, le ſurplus eſt eſtropié ou garroté. On marche ſur le champ au plus prochain village : on y ſurprend les Iroquois aſſemblés. Ils alloient jouir du ſpectacle de voir brû-

ler un Huron. Déjà ce dernier chantoit la chanſon de mort : c'eſt à quoi ne manque jamais tout Sauvage que l'ennemi eſt prêt à faire périr. De grands cris & une grêle de coups de fuſil diſperſent bientôt la foule des curieux. On tue & les fuyards, & ceux qui veulent réſiſter : toute la férocité Sauvage ſe déploie. Vainement *Saint-Caſtins* s'efforçoit d'arrêter le carnage; il ne ſauva qu'avec peine un petit nombre de femmes & d'enfants. Il craignoit ſurtout qu'au milieu de ce tumulte horrible, *Ouabi* ne fût maſſacré lui-même, ſuppoſé qu'il vécût encore & ſe trouvât dans cette habitation. Occupé de cette idée, il couroit ſans relâche d'un endroit à un autre. Il apperçoit dans une place où l'on combattoit encore, un priſonnier attaché à un pôteau, & ayant à ſes côtés les apprêts de ſa mort; c'eſt-à-dire, de quoi le brûler à petit feu. Le chef des Hurons vole vers ce malheureux captif, rompt ſes liens, le reconnoît, l'embraſſe avec des tranſports de joie; c'étoit *Ouabi*. Ce brave Sauvage avoit préféré la perte de ſes jours à celle de ſa liberté. A peine guéri de ſes bleſſures, on lui avoit offert la vie ſous condition de reſter eſclave : il avoit choiſi la mort, déterminé à ſe la donner lui-même, ſi elle lui étoit refuſée. Mais les Iroquois étoient gens à lui épargner cette peine.

Après avoir diſperſé ou fait eſclave ce

qui reſtoit d'Iroquois dans ce canton, l'armée Huronne reprit le chemin de ſes terres. *Saint-Caſtins* voulut remettre le commandement à *Ouabi* qui le refuſa. Il l'inſtruiſit du deſſein où étoit *Azakia* de mourir, perſuadée que lui-même ne vivoit plus, & qu'il exigeoit qu'elle le ſuivît; du poiſon qu'elle avoit préparé à ce ſujet, & du délai qu'il n'avoit obtenu d'elle qu'avec peine. Il parloit avec une véhémence & un attendriſſement qui frapperent le bon *Ouabi.* Il ſe rappella quelques traits qui l'avoient peu frappé dans le temps; mais, dans ce dernier inſtant même, il ne témoigna rien de ce qu'il projetoit. On arrive. *Azakia*, qui avoit fait un ſecond rêve, regardoit ce retour comme le ſignal de ſon trépas. Quelle eſt ſa ſurpriſe, de voir au nombre des vivants l'époux qu'elle croyoit aller rejoindre au ſéjour des eſprits! D'abord elle reſta immobile & muette; mais bientôt ſa joie alloit s'exprimer par de vives careſſes & de longs diſcours. *Ouabi* reçut les unes, & interrompit les autres. Enſuite s'adreſſant à *Saint-Caſtins*: *Célario*, lui dit-il, *tu m'as ſauvé la vie, & ce qui m'eſt plus cher encore, tu m'as deux fois conſervé* Azakia. *Elle t'appartient donc plus qu'à moi, je t'appartiens moi-même. Vois ſi elle ſuffit pour nous acquitter tous les deux. Je te la céde par reconnoiſſance, & je ne*

te l'euſſe pas cédée pour me tirer des feux allumés par les Iroquois.

Ce que ce diſcours fit éprouver à *Saint-Caſtins* eſt difficile à exprimer, non qu'il lui parût auſſi ridicule, auſſi biſarre qu'il pourra le ſembler à certains lecteurs. Il ſçavoit que le divorce eſt très-fréquent chez les Sauvages: il ſe ſéparent auſſi facilement qu'ils s'uniſſent. Mais perſuadé qu'on ne pouvoit céder *Azakia* ſans un effort ſurnaturel, il ſe croyoit obligé à un effort équivalent. Il refuſa ce qu'il deſiroit le plus, & le refuſa envain: il lui fallut céder à la perſévérance d'*Ouabi*. Pour la fidelle *Azakia* qu'on a vu réſiſter à toutes les attaques de *Saint-Caſtins* & refuſer de ſurvivre à l'époux qu'elle croyoit mort, on s'attend peut-être qu'elle diſputera longtems ſur la ſéparation que cet époux lui propoſe. Point du tout. Elle n'avoit juſqu'alors écouté que le devoir: elle crut qu'il lui étoit libre enfin d'écouter ſon inclination, puiſqu'*Ouabi* l'exigeoit. Les morceaux de la baguette d'union furent apportés, réunis & brûlés: *Ouabi* & *Azakia* s'embraſſerent pour la dernière fois, & dès ce moment cette jeune & belle Huronne rentra dans tous ſes droits de fille. On dit même qu'aidé de quelques Miſſionnaires, *Saint-Caſtins* la mit en état de devenir ſa femme dans toutes les régles.

Ouabi,

Ouabi, de ſon côté, rompit la baguette avec la jeune *Ziſma*; & ces deux mariages, ſi différents par la forme, furent au fond également heureux. Chaque époux, bien aſſuré de n'avoir point de concurrens, oublia s'il avoit eu des prédéceſſeurs.

CLÉOMIR ET DALIA,

Nouvelle Gauloiſe.

IL fut un temps où les Gaules étoient habitées par différents Peuples, & ces Peuples gouvernés par différents Souverains. La loi Salique n'exiſtoit pas encore ; mais la fierté Gauloiſe y ſuppléoit. Rarement lui voyoit-on décerner la couronne à une femme. Il falloit, pour opérer ce phénomène, une puiſſance ſupérieure à celle de la royauté même, une puiſſance à laquelle ni les Rois, ni les peuples ne ſçauroient réſiſter ; en un mot, la volonté des Druides. Un Druide étoit un prêtre : mais, dans ces temps ſi éloignés du nôtre, cette qualité n'éteignoit point toute autre ambition dans ceux qui la poſſédoient. Ils approchoient du trône, diſpoſoient des graces, des emplois, des dignités, & quelquefois même de la couronne, ſi le Prince qui la portoit avoit le malheur de leur déplaire.

Ambigat, Roi de la Gaule Celtique, eut l'avantage, infiniment rare, de ſatisfaire & les Druides, & ſon peuple, & juſqu'à ſes voiſins. On regrettoit qu'un ſi

digne Monarque n'eût aucun héritier mâle. Il n'avoit pour tous enfants que deux filles nées le même jour, belles au-delà de toute expreſſion, & qui ſembloient avoir été formées ſur le même modèle. Jamais reſſemblance ne fut plus parfaite : elle s'étendoit juſqu'au ſon de la voix; l'oreille & les yeux y étoient trompés. Le chef des Druides, qui ſous le règne d'*Ambigat* étoit plus que premier miniſtre, eſpéroit être plus que roi ſous le règne de la Princeſſe qui devoit lui ſuccéder. Il craignoit ſeulement, que l'égalité d'âge & l'extrême reſſemblance des deux ſœurs n'occaſionnât quelque trouble dans l'État. Il prit un parti qu'il jugea légitime, parce qu'il lui parut néceſſaire : ce fut d'éloigner pour jamais de la Cour, celle des deux Princeſſes qui ne devoit pas occuper le trône. Il prévoyoit bien qu'un tel ſacrifice répugneroit à *Ambigat*, qui n'étoit pas moins bon père que bon roi; mais *Ségovèſe* (c'eſt le nom du Grand-Prêtre) uſa du privilége qu'il avoit de faire parler ſes Dieux : il ſuppoſa un oracle entièrement conforme à ſes vûes. Un tel expédient ne pouvoit alors manquer ſon effet. *Ambigat* n'oſa ni contredire cet oracle, ni même en douter. Les deux Princeſſes furent donc ſéparées. Le Druide aſſura, au nom de *Tautatès*, que celle des deux jumelles qui étoit née la ſeconde, étoit néceſſairement la plus jeune. En conſéquence, elle fut reléguée

parmi les Prêtreſſes d'Iſis. Le but de *Ségovèſe* étoit de pouvoir, en un beſoin, oppoſer l'une à l'autre : c'eſt-à-dire, faire paſſer la Reine du trône à l'exil, & ſa ſœur de l'exil au trône.

Deux ans s'écoulerent ainſi, & *Dalia* (c'eſt le nom de la Princeſſe recluſe) touchoit à ſa quinziéme année. *Ambigat* régnoit encore : il ſoutenoit même la guerre avec vigueur contre le roi d'Aquitaine ſon voiſin. Il finit par perdre une bataille. *Cléomir*, Prince du ſang d'Aquitaine, commandoit l'armée ennemie. Il ſçut profiter de ſa victoire, pénétra dans les Provinces Celtiques, s'empara de quelques places fortes, &, qui plus eſt, du temple d'Iſis, le même où la Princeſſe *Dalia* ſe trouvoit enfermée. Le culte d'Iſis étoit abſolument ignoré des Aquitains ; ils ſe promettoient bien de n'épargner ni ſon temple, ni ſes tréſors, ni ſur-tout ſes Prêtreſſes.

Cléomir en décida autrement. Il avoit ſur ſes troupes l'aſcendant que donne à un Général une naiſſance illuſtre, un courage héroïque, &, qui plus eſt, une foule de victoires dans un âge où les hommes ordinaires ſçavent à peine obéir. *Cléomir* n'avoit que vingt-quatre ans, & il en étoit chez nos aïeux comme parmi nous : un Prince, qui à cet âge avoit gagné des batailles, pouvoit preſcrire l'impoſſible à ſon armée. Ce que le Prince Aquitain exigeoit

de la ſienne, étoit quelque choſe de plus qu'attaquer un ennemi ſupérieur en force: il en coûta, il eſt vrai, à la Déeſſe quelques ſommes d'or, fruits de l'aveugle crédulité des peuples, & qui, par cette raiſon, devoient être bientôt remplacées par des ſommes plus grandes.

Cléomir, qui n'exigeoit rien pour lui, voulut du moins paſſer en revûe toutes ces Vierges qu'il avoit conſervées intactes. Le nombre en étoit conſidérable, & le coup-d'œil d'autant plus intéreſſant. Toutes portoient un voile, mais placé de manière qu'il gênoit peu les regards du Prince. Une des plus jeunes Prêtreſſes lui parut voilée avec beaucoup plus de ſoin; ce qui n'empêchoit pas qu'on ne pût remarquer la nobleſſe de ſon port & l'élégance de ſa taille. La beauté ſe cachoit, mais les graces s'échappoient de toutes parts. Le Prince ne put réſiſter aux mouvements qui agitoient ſon ame. Il s'avance, non en vainqueur, mais en captif. Ah! daignez, dit-il à la jeune Prêtreſſe, daignez écarter ce voile impoſteur & ſacrilége; laiſſez-moi voir ce que je dois adorer. Ces mots parurent troubler ſingulièrement celle à qui le Prince les adreſſoit. Elle gardoit cependant le ſilence, & ne dérangeoit point ſon voile. *Cléomir*, en réitérant ſes inſtances, ne fit qu'accroître ſon trouble & n'obtint rien de plus. Une des compagnes de la jeune Prêtreſſe jugea qu'il

étoit dangereux de pouſſer à bout un vainqueur de vingt-quatre ans : elle écarta ce voile incommode, & peut-être ſatisfit deux perſonnes à la fois. Il eſt du moins ſûr que *Cléomir* fut ébloui, tranſporté. Ah ! que vois-je, s'écrie-t-il ? non, vous n'êtes pas une ſimple Prêtreſſe, vous êtes la Divinité de ce temple ; ſi pourtant Iſis eut jamais les charmes que vous avez. Daignez vous montrer aux Aquitains, & votre culte ſera bientôt établi parmi eux ; il l'eſt déjà pour jamais dans mon cœur.

Ce diſcours fit frémir la grande Prêtreſſe qui ſe trouvoit à portée de l'entendre ; mais on aſſure que celle qui en étoit l'objet n'en frémit pas. Un vainqueur jeune & bien fait, qui parle à genoux, & qui parle d'amour à une jeune perſonne, en eſt pour l'ordinaire écouté. *Cléomir* le fut, quoiqu'il parlât à une Princeſſe : car c'étoit à la fille d'*Ambigat* qu'il rendoit cet hommage. Trompé par cet extérieur, il prenoit la Princeſſe des Celtes pour une ſimple Prêtreſſe d'Iſis : il formoit dès-lors le deſſein de l'enlever à la Déeſſe. J'ai déjà dit qu'Iſis n'avoit nul crédit chez les Aquitains, & d'ailleurs l'Amour empiéte ſouvent ſur le domaine des autres Dieux. *Cléomir* fit part de ſon projet à la prétendue Prêtreſſe. Il parloit d'un ton le plus reſpectueux, & n'effaroucha qu'autant que la décence l'exigeoit. Le Prince connut enfin qu'on ne lui

permettroit cet attentat, que lorſqu'il ſeroit effectué. Les mœurs du temps le dispenſoient d'une retenue bien exacte; mais les uſages reçus n'étoient pas une règle pour lui. Il conſulta deux choſes, ſa grandeur d'ame & ſon amour. L'un lui conſeilloit d'enlever la jeune Princeſſe, l'autre de la traiter comme s'il eût connu ſa dignité: il ſatisfit & ſon amour & ſa grandeur d'ame. *Dalia*, tirée de ſa captivité, ne crut point être retombée dans une autre. Du temple d'Iſis elle fut conduite dans une ville dont *Cléomir* étoit le maître, & ſervie comme ſi elle eût été au milieu de la Cour d'*Ambigat*.

Cléomir viſitoit ſouvent cet aſyle, mais il agiſſoit toujours en amant reſpectueux. *Dalia* ſe taiſoit encore ſur ſa naiſſance: elle réſervoit cet aveu pour arrêter le Prince dans certaines pourſuites un peu trop vives; car elle préſumoit bien que tôt ou tard il en viendroit là. Toutefois, avant que le danger devint extrême, la paix fut propoſée entre les deux peuples rivaux. *Cléomir* fut bien ſurpris de voir le Roi des Celtes inſiſter ſur la liberté de la jeune Prêtreſſe, plus que ſur la reſtitution d'une Province. Le bon *Ambigat*, diſoit-il, a les mêmes prétentions que moi ſur cette jeune beauté; il m'eſt ſans doute permis de me donner la préférence. Mais le Roi d'Aquitaine penſoit d'une autre manière. Il donna ordre à

Cléomir de rendre au Roi des Celtes toutes les Prêtreſſes qu'il pouvoit avoir enlevées, & de bien garder toutes les villes qu'il avoit conquiſes. Un tel ordre plongea *Cléomir* dans la plus extrême douleur. Il ſentit d'abord qu'il n'obéiroit pas; mais l'arrivée du Roi d'Aquitaine rendoit l'obéiſſance preſque indiſpenſable. Ce Prince, naturellement peu guerrier, vint durant la tréve ſe mettre à la tête de ſon armée, & réitéra ſes intentions à *Cléomir*. Seigneur, lui dit ce dernier, commandez-moi de ſubjuguer en votre nom toute la Gaule Celtique; je vais l'entreprendre, & je réponds du ſuccès ſur ma tête. Mais, de grace, laiſſez-moi ma captive; elle m'appartient ſelon toutes les loix de la guerre, & je préfére ſa poſſeſſion à l'empire des Gaules. C'eſt donc une merveille incomparable, reprenoit le Monarque? Vous en jugerez, ajouta imprudemment *Cléomir*. Il ne ſentoit pas que ces ſortes d'examens ſont toujours dangereux, quand on riſque d'avoir ſon maître pour rival.

Dalia, quoiqu'avec répugnance, parut aux yeux du Roi. Il fut ébloui de ſes charmes; & plus il les enviſageoit, plus la réſiſtance du Prince lui ſembloit excuſable. Il prit un autre parti, que lui ſuggéra l'extrême beauté de la jeune priſonnière; ce fut de ſe charger lui-même du ſoin de la rendre au Roi des Celtes, mais de ne la

rendre que fort tard. *Ambigat* eſt vieux, diſoit-il en lui-même; cette fantaiſie lui paſſera, ou du moins j'aurai le loiſir de contenter la mienne. Ainſi raiſonnoit *Tutor* (c'étoit le nom de ce Prince): il avoit pour maxime de ne rien refuſer à ſes deſirs, quand il pouvoit les ſatisfaire ſans danger pour ſa perſonne. Il étoit voluptueux & timide, foible & cruel. Depuis long-temps, pour mieux tromper *Cléomir*, il affectoit de le déſigner publiquement pour ſon gendre: il lui en réitéra la propoſition. Peut-être le Prince la jugea-t-il peu ſincère, peut-être ne prit-il conſeil que de ſon amour. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Tutor* ayant déclaré qu'il prétendoit avoir la jeune Prêtreſſe à ſa diſpoſition, alors *Cléomir* ne conſulta plus que ſon dépit & ſa douleur. Il ſe détermina à tout perdre, plûtôt que de renoncer à *Dalia*.

Elle étoit encore libre: du moins étoit-il permis à *Cléomir* de lui parler tête-à-tête. Il en profita pour l'informer des vûes que *Tutor* avoit ſur elle; vûes que lui-même avoit ſaiſies avec toute la pénétration d'un rival. *Dalia* frémit du danger qui la menaçoit. *Cléomir* s'apperçut bien de ſon trouble, & s'en trouva lui-même peu raſſuré. Cependant il cherchoit la vraie cauſe de cette agitation. Étoit-ce regret de le quitter, ou répugnance de tomber entre les mains du Roi? Une telle diſtinction

n'eſt point frivole aux yeux d'un amant. *Cléomir* en ſentoit toute l'importance ; mais tout ce qu'il put tirer de la jeune Gauloiſe ne levoit point ſes doutes. Enfin il inſtruiſit *Dalia* du deſſein qu'avoit le Roi de lui faire épouſer ſa fille. A ce diſcours le trouble de la Princeſſe augmenta viſiblement, & après un moment de ſilence, elle demanda, en rougiſſant beaucoup, ſi la Princeſſe d'Aquitaine avoit autant de beauté que de naiſſance & de grandeur ? *Cléomir* enchanté de la queſtion, & ſur-tout de la manière dont elle avoit été faite, y répondit en amant qui ſçait profiter de ſes avantages. La Princeſſe d'Aquitaine, dit-il à *Dalia*, eſt après vous la plus belle perſonne du monde. Il faut vous avoir vûe, pour ſe défendre de l'adorer. Cette réponſe ne raſſura point la fauſſe Prêtreſſe, & ce n'étoit pas non plus ce que vouloit *Cléomir*. Ce Prince étoit aimé, l'ignoroit, & cherchoit à s'en inſtruire. *Dalia* craignit de le lui cacher trop long-temps. Peut-être, diſoit-elle en elle-même, peut-être la Princeſſe d'Aquitaine m'égale-t-elle en beauté ; mais quel avantage ne lui donne pas ſur moi l'idée de ſa naiſſance ? Ah ! prouvons qu'au moins l'avantage eſt égal entre nous !

Le Prince Aquitain n'ambitionnoit & n'eſpéroit qu'une ſorte d'aveu : c'étoit celui d'une tendreſſe réciproque. La preuve

qu'il en exigeoit, rendoit même tout aveu ſuperflu. Il s'agiſſoit de fuir avec lui, & de fuir chez une Nation étrangère. La propoſition étoit effrayante ; mais perſuaſive. *Cléomir* donnoit à *Dalia* l'exemple des plus grands ſacrifices : il renonçoit aux avantages de ſon rang, aux fruits de ſes exploits, à l'hymen d'une Princeſſe, jeune & belle. Il eſt bien peu de rivales, que de pareilles preuves d'amour ne ſubjuguent. *Dalia*, qui aimoit *Cléomir* avant toutes ces preuves, eut la force de contredire ſes vûes. Elle lui fit enviſager ce qu'il perdoit volontairement, ce qu'il pourroit regretter un jour, & la décence qui dès-lors ne permettoit plus de ſuivre un amant. Cet amant veut être votre époux, interrompit vivement *Cléomir ;* j'en jure par *Tautatès*, *Mercure & Mars :* j'en jure par vous-même qui pouvez tout ſur moi, par l'honneur que nul Gaulois ne peut trahir. Allons chez les Ibères goûter un repos que nous ne pouvons eſpérer ni dans votre patrie, ni dans la mienne. *Dalia* ne ſe rendit pas encore ; mais au fond elle étoit perſuadée. Le danger étoit preſſant, la fuite néceſſaire, le conducteur agréable. C'en eſt fait, dit-elle à *Cléomir*, c'en eſt fait, cher Prince ; devenez l'arbitre de ma deſtinée : me voilà prête à ſuivre vos pas. Fuyons ces lieux ſuſpects, & apprenez enfin, que c'eſt la Princeſſe des Celtes qui va fuir avec vous.

Ciel! s'écria *Cléomir*, de quel étonnement venez-vous me frapper ? vous la fille d'*Ambigat!* Ce titre ne peut rien ajouter à mon amour, à mon reſpect. Mais par quel événement ? ... Que dis-je ? ah! ſongeons d'abord à vous ſouſtraire au danger qui vous menace : votre qualité ne ſeroit pas un moyen sûr de vous en garantir.

Dès la fin du jour ſuivant, tout étoit diſpoſé pour l'évaſion des deux amants. La place de Général, dont *Cléomir* faiſoit encore les fonctions, lui facilitoit les moyens de ſortir du camp à telle heure & avec telle eſcorte qu'il vouloit. Celle qui l'accompagnoit étoit des moins nombreuſe, mais des plus fidelle. *Dalia*, déguiſée en homme, étoit confondue parmi la troupe, de même que deux de ſes eſclaves déguiſées comme elle. On s'éloignoit en diligence ; mais ce ne fut pas ſans avoir ſurmonté bien des périls, qu'on arriva au pied des Pyrénées, & ſur-tout qu'on pénétra en Ibérie, c'eſt-à-dire en Eſpagne. *Cléomir* emportoit avec lui des richeſſes conſidérables, & qui étoient le fruit de ſes victoires. Ces tréſors ne lui furent point inutiles : une partie ſervit à gagner les Prêtres d'un temple voiſin des lieux où *Cléomir* ſe fixa. Il n'y pouvoit être en ſûreté que ſous leurs auſpices. Les Ibères étoient des barbares ſans mœurs & ſans loix : la volonté de leurs Prêtres étoit le ſeul frein qui pût contenir leur férocité ;

& ces Prêtres, loin de la réprimer toujours, ſçavoient quelquefois en faire uſage.

Cléomir avoit choiſi pour ſa réſidence un vallon iſolé, d'un abord difficile, mais par lui-même très-agréable : c'étoit un des plus riants payſages que la Nature puiſſe étaler. Là *Cléomir* ne regrettoit rien, ſurtout lorſqu'il enviſageoit *Dalia*, qui, de ſon côté, remercioit Iſis d'avoir mal protégé ſon temple. *Dalia* avoit informé *Cléomir* de tout ce qui regardoit ſa naiſſance, & ſa métamorphoſe en Prêtreſſe. Il l'aſſura qu'on pouvoit revenir du jugement qui la privoit du trône ; c'eſt-à-dire, faire parler quelqu'autre oracle, & ſur-tout appuyer l'oracle par d'heureux faits d'armes. En attendant, il ne s'occupoit que de ſon amour, & cet amour devenoit chaque jour plus preſſant. Oui, Prince, lui dit enfin *Dalia*, j'en crois vos ſerments ; mais c'eſt aux autels que je veux les recevoir & dépoſer les miens. C'étoit ce que *Cléomir* deſiroit le plus lui-même. Il n'y eut point dans cette cérémonie ce faſte, cet appareil, qui pour l'ordinaire accompagnent les mariages des Princes ; mais, en revanche, il s'y trouva un témoin qui en eſt preſque toujours exclus, l'Amour. Il ne quitta pas même les deux époux, lorſque leurs vœux furent comblés. Leur tendreſſe réciproque ſembloit s'accroître de ce qui pour l'ordinaire l'anéantit. Il n'eût pas été en leur pouvoir

de s'aimer moins : ils ne pouvoient s'aimer davantage ; toute leur ame ſembloit être de l'amour. *Cléomir*, il eſt vrai, ne put renoncer entièrement à la vie active à laquelle il étoit accoutumé. *Dalia* l'occupoit toujours & l'occupoit ſeule ; mais ſon caractère belliqueux ne ſe plioit point à une manière d'aimer purement paſtorale. Ses divertiſſements tenoient de l'éducation mâle qu'il avoit reçue. N'ayant plus d'armée à conduire ni d'ennemis à combattre, il ſuivoit les cerfs dans les forêts ; il affrontoit & terraſſoit les bêtes féroces.

Un an s'étoit écoulé depuis qu'il habitoit ce coin de l'Ibérie. Il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans tout le reſte de la terre. Nulle correſpondance n'étoit alors établie entre les nations qui environnoient ſa retraite ; mais, par-là même, cette retraite étoit plus sûre pour lui, étoit plus conſtamment ignorée. Ni *Tutor*, ni *Ambigat* n'avoient encore pû la découvrir. Cependant il arriva ce qui étoit preſque inévitable. *Cléomir*, ſans rien perdre de ſon amour, ſentit renaître les idées de ſa première grandeur. La vie qu'il menoit lui parut peu digne de lui, & même de *Dalia*. Elle eſt née pour le trône, diſoit-il, & c'eſt à moi de l'y placer, à moi de régner avec elle, ſi *Ambigat* a ceſſé de vivre : une plus longue retraite ſeroit un opprobre. Il envoya quelques émiſſaires obſerver ce qui ſe paſ-

ſoit dans les Gaules. Il envoya même juſqu'en Italie. Les premiers lui rapportèrent qu'*Ambigat* régnoit encore ; les ſeconds que *Brennus*, à la tête d'une armée Gauloiſe, marchoit pour ſubjuguer la Toſcane & les pays voiſins. *Cléomir* à cette nouvelle ne put maîtriſer ſon ardeur. Il étoit frère d'armes de *Brennus* : il réſolut d'aller prendre part aux travaux & à la gloire qui l'attendoient. Je ſuis, diſoit-il, proſcrit de mon pays, & je vis inconnu dans celui que j'habite : j'y vis ſans éclat, ſans défenſe : l'amour m'y tient lieu de tout ; mais peut-être cet amour eſt une foibleſſe. Il ſe défia de ſon cœur, & ſon eſprit fut perſuadé. En vain *Dalia* oppoſa-t-elle à cette réſolution ſes prières & ſes larmes. *Cléomir* la quitta, en pleurant lui-même, & réſolu de ſe venger ſur les Italiens de la violence qu'il ſe faiſoit. *Brennus* le reçut avec la diſtinction qu'il méritoit à tous égards, mit une partie de ſon armée ſous ſes ordres, & promit de partager avec lui les conquêtes qu'ils alloient tenter enſemble. Elles furent auſſi brillantes que rapides. Les Romains voulurent en arrêter le cours ; mais l'orage, qu'ils prétendoient conjurer, vint fondre ſur eux. Ils n'y réſiſterent pas. Rome fut priſe & réduite en cendres : le Capitole alloit ſubir la même deſtinée, le nom Romain s'éteindre pour jamais, le monde être préſervé d'un honteux eſclavage. Les

cris de quelques oies en ordonnerent autrement.

Dans ces circonſtances, un Gaulois que *Cléomir* a laiſſé en Ibérie ſurvient, & lui apprend que la Princeſſe a été enlevée par un nombreux parti de Celtes. Ciel! s'écria alors *Cléomir*, ciel! c'eſt moi qui ai préparé cet horrible accident, c'eſt moi qui cauſe la perte de *Dalia*. J'aurois dû me borner à défendre un bien ſi précieux, & non venir attaquer des Nations que j'ignorois & qui m'ignorent. Il ne douta point que cet enlévement n'eût été fait par ordre d'*Ambigat*: il ſe repréſentoit *Dalia* plus captive que jamais, privée de toute conſolation, de toute eſpérance. Eh! que ſeroit-ce, pourſuivit-il, ſi *Ambigat* n'exiſtoit plus? Si une ſœur injuſtement couronnée alloit juger la perte de ſa ſœur néceſſaire à ſa propre conſervation? Si un Druide... ah! une foule d'idées cruelles viennent accabler & déſoler mon ame! je n'y puis réſiſter. Partons: allons ſauver *Dalia*, ou nous perdre avec elle.

Brennus, à qui il fit part de cette réſolution, ne réuſſit point à l'en détourner. Il le preſſa d'accepter au moins quelques troupes. Mais *Cléomir* ſentit avec raiſon qu'il lui falloit, ou une armée complette, ou ſimplement un petit nombre d'hommes choiſis. Il fixa ce nombre à douze, auxquels même il ne fit aucune part de ce qu'il méditoit.

ditoit. Il partit, laiſſant *Brennus* occupé à preſcrire un traité de paix aux Romains, qui ne vouloient que le tromper & qui y réuſſirent, parce qu'il étoit plus brave guerrier que fin politique. Pour *Cléomir*, ſon extrême empreſſement régloit ſa marche: auſſi fut-elle des plus rapides. Il trouva de grands changements à ſon arrivée. Le Druide *Ségovèſe* ne vivoit plus depuis ſix mois; *Ambigat* étoit mort depuis peu de temps; & une Princeſſe ſa fille venoit d'être élevée ſur le trône. Ces nouvelles augmentèrent l'agitation du Prince. Il craignit tout pour celle qu'il venoit ſecourir, & craignit même d'être venu trop tard. Le jour ſuivant, la Reine ſe fit voir en Public, & dans toute la pompe de la Royauté. Un fond de langueur ſembloit encore ajouter à ſes charmes. *Cléomir* accourt ſe confondre parmi la foule des ſpectateurs: ſes regards avides cherchent la Reine de toutes parts, & ne cherchent qu'elle: enfin il l'apperçoit, & reſte ſaiſi, ému, transporté. C'eſt *Dalia*, s'écrioit-il, ce ſont les mêmes traits, les mêmes charmes, la même grace. Jamais reſſemblance ne fut plus entière, & les dieux ne prodiguent pas des êtres auſſi parfaits. Peu s'en fallut qu'il n'interrompît la cérémonie par une ſcène vive & tendre. Il ſe rappella enfin tout ce que la Princeſſe lui avoit dit de l'extrême reſſemblance qui exiſtoit entr'elle & ſa ſœur:

cette réflexion dérangea toutes ſes idées, & rappella toute ſa triſteſſe. Il étoit ſeulement ſurpris que ſon cœur parût ſe méprendre à cette reſſemblance, comme ſes yeux mêmes.

Il y rêvoit encore, quand un Barde, qui avoit été autrefois de ſa Cour en Aquitaine, le reconnut & vint l'aborder. Un Barde étoit alors ce qu'eſt parmi nous un Poëte, excepté qu'ils étoient moins nombreux & plus révérés. On les reconnoiſſoit à des marques diſtinctives & honorables. C'étoient de plus les ſeuls hiſtoriens de la Nation. Leur emploi ordinaire étoit de chanter les actions des grands hommes. Ils alloient fréquemment de Province en Province, & l'on préſume bien qu'il n'en manquoit pas à la Cour. Celui-ci étoit venu tenter fortune à celle de la nouvelle Reine. Il fut ſurpris que *Cléomir* n'y parût point avec l'éclat qui convenoit à ſa dignité. Le Prince avoit beſoin d'un confident, ſurtout d'un confident de l'eſpèce de celui-là: il lui fit part des motifs de ſon ſéjour dans cette contrée, & le détermina facilement à ſéconder ſes vûes; il l'inſtruiſit même de l'impreſſion que la Reine venoit de faire ſur ſon ame, & de l'incertitude qu'elle y laiſſoit. Je connois peu cette Princeſſe, reprit le Barde: c'eſt la ſeconde fois que je parois à ſes yeux. Elle eſt certainement la plus belle perſonne de ſa Cour; elle en eſt

en même temps la plus triſte. Mais elle cache, dit-on, la cauſe de ſa mélancolie, & on la reſpecte aſſez pour ne paroître pas deviner ce qu'elle veut taire. Cependant, pourſuivit-il, j'eſpére avec le ſécours de mon art éclaircir vos doutes, & peut-être adoucir l'extrême triſteſſe de la Reine. Cette promeſſe en attira d'autres que le Prince fit au Barde, & tandis que celui-ci étoit allé préparer ſa Romance, *Cléomir* ſe replongea dans ſes réflexions. Il flottoit entre une foule de penſées contraires l'une à l'autre. Ses idées ſe confondoient : un rayon d'eſpérance étoit ſoudain couvert par un nuage d'incertitude. Non, diſoit-il enfin, non je ne puis croire que *Dalia* ſoit ſur le trône & me le laiſſe ignorer. Je connois ſon cœur.... Mais peut-être, ajoutoit *Cléomir*, peut-être *Dalia* douteroit-elle du mien ; peut-être mon départ d'Ibérie fut-il un crime à ſes yeux ; peut-être ce qui n'étoit que le fruit d'une noble ambition, lui parut-il l'effet d'une coupable inconſtance. Une femme de ſeize ans & qui aime, ſçait rarement mettre la gloire en balance avec l'amour.

Deux jours après, le Barde ſe préſenta chez la Reine. Elle l'apperçut & voulut l'entendre ; c'étoit ce qu'il deſiroit le plus. Il lui promit des chants qui n'avoient encore été entendus de perſonne : promeſſe qui rendit la Reine très-attentive. Le Barde

uſa encore d'un autre moyen pour prévenir les diſtractions. Il commença par le portrait de ſon héros, qu'il affecta de ne point nommer. Mais quiconque avoit vû *Cléomir* ne pouvoit s'y méprendre; & quiconque ne l'avoit pas vû, aſpiroit à le voir dès ce moment. La Reine devint tout-à-coup rêveuſe & parut s'attendrir. Le Barde hauſſant le ton, chanta les exploits du jeune Guerrier; ſes rapides conquêtes, ſon courage dans les combats, ſa douceur après la victoire. Il rappella l'inſtant où ſubjugué par ſa priſonnière, de vainqueur qu'il étoit, il devint eſclave. Il peignit les plaiſirs dont avoit joui le jeune couple dans ſa retraite: la violence que ſe fit *Cléomir* pour s'arracher de ce lieu de délices, les nouveaux lauriers qui l'attendoient ſur les bords du Tibre: mais le chantre ſe ſurpaſſa lui-même vers la fin de ſon récit. Il s'agiſſoit d'exprimer la douleur où *Cléomir* étoit plongé depuis que *Dalia* lui avoit été ravie. Le chantre, dis-je, eut recours à des termes ſi touchants, que toute l'aſſemblée en fut émue, & que la Reine laiſſa couler des larmes. Il parut même au Barde qu'elle ſe faiſoit violence, pour ne donner que ces marques d'attendriſſement.

Elle le retint lorſqu'il étoit prêt à s'éloigner, & le conduiſant un peu à l'écart: Avouez, lui dit-elle, que vous venez de peindre un être de raiſon, un objet qui

n'a jamais exiſté que dans vos chants? Pardonnez-moi, grande Reine, reprit le Barde; mon héros exiſte; il eſt même à tous égards fort ſupérieur au portrait que j'en ai tracé. La Reine à ces mots reſta quelque temps rêveuſe. Le Barde qui s'y connoiſſoit, jugea qu'elle étoit plus perſuadée qu'elle ne vouloit le paroître. Enfin, elle lui demanda quel pays habitoit le Prince qu'il avoit ſi bien chanté? Le vôtre, Madame, répondit-il; mais c'eſt, je penſe, pour peu de temps. Quoi! reprit-elle avec émotion, n'y a-t-il rien dans mes États qu'il préſume pouvoir l'arrêter? Votre Prince aime la gloire; j'ai des armées & n'ai point de Général. Ce poſte ne me paroît pas indigne de lui être offert. La Reine ajouta qu'il y auroit pour lui le jour ſuivant une audience particulière, s'il jugeoit à propos d'en profiter. Le Barde crut pouvoir en répondre d'avance. Un ſuccès ſi rapide l'étonnoit, & il en faiſoit modeſtement tout l'honneur à ſes vers. Il eſt certain, diſoit-il, que ſi la Reine étoit ce que préſume *Cléomir*, elle lui en donneroit des marques plus promptes & plus claires. Elle s'eſt attendrie, elle a verſé des larmes; qu'eſt-ce que tout cela prouve? Rien, ſinon que j'ai ſçu être pathétique.

Le rapport qu'il fit au Prince ne fut que la ſuite de ce raiſonnement. *Cléomir* crut cependant y entrevoir quelque choſe de

plus ; mais ſon incertitude n'étoit pas levée. Il prit donc le parti d'accepter l'audience qu'on lui offroit. Qui ſçait, diſoit-il, ſi des raiſons de prudence n'obligent point *Dalia* d'en uſer ainſi ? Et fût-ce même la ſœur de *Dalia* qui occupe le trône, eſſayons du moins d'éclaircir l'aventure. Il ſe rendit au Palais à l'heure indiquée, & fut introduit ſous les auſpices du Barde. Mais il le fut pour lui-même dans l'appartement de la Reine. Elle étoit au lit ſous prétexte d'incommodité, & le mal parut s'accroître à l'aſpect du Prince. La Reine pouſſa un cri qui fit accourir toutes ſes femmes : elle ſe remit cependant, & leur ordonna de s'éloigner à une certaine diſtance. Le Barde en fit autant, même ſans en avoir reçu l'ordre. Seigneur, dit la Reine à *Cléomir*, il doit vous paroître extraordinaire d'avoir été prévenu ainſi par une Souveraine, à qui peut-être vous n'avez nulle demande à faire. Mais je veux le bien de l'État, & un défenſeur tel que vous n'eſt point trop acheté par une démarche telle que la mienne. *Cléomir*, moins frappé de ce diſcours que de la voix même qui le prononçoit, ſe trouva hors d'état d'y répondre. Le ſon de cette voix lui pénétroit l'ame : il croit entendre *Dalia* ; & malgré l'obſcurité qui régne autour d'elle, il croit la voir : mais la reſſemblance dont il eſt prévenu vient de nouveau croiſer ſes

idées. Il étoit d'ailleurs trop agité, pour voir ſi la Reine partageoit ſon trouble. Il répondit enfin ; mais ce fut pour éluder adroitement les offres qui venoient de lui être faites. Il ajouta, qu'occupé de la recherche d'un bien qu'il a perdu par ſa faute, nul objet d'ambition ne pouvoit le diſtraire de ce ſoin. *Cléomir* s'apperçut que ſa réponſe avoit vivement frappé la Reine ; mais il ne put démêler quelles ſortes de mouvements l'agitoient.

A l'inſtant même, ſurvient un courier chargé de dépêches affligeantes. Une armée de Germains avoit pénétré dans la Gaule Celtique, & dévaſtoit tout ſur ſon paſſage. La Reine parut éffrayée. Alors *Cléomir* jugea qu'il étoit de ſa gloire de ſécourir une Princeſſe qui l'avoit prévenu par des offres, mais il n'accepta aucun titre dans ſon armée ; il partit comme ſimple volontaire. La Reine, il eſt vrai, le fit accompagner par tout ce qu'il y avoit de guerriers à ſa Cour, & envoya ordre au Général de le conſulter dans toute occaſion. Cet ordre produiſit l'effet qu'on en devoit attendre : le Général jugea qu'on lui envoyoit un collégue, & ne vit dès-lors dans ce collégue autre choſe qu'un ennemi. Pour *Cléomir*, il rêvoit, chemin faiſant, aux circonſtances qui dirigeoient ſa conduite. Elle lui parut biſarre, & celle de la Reine peu conſéquente. Il ne trouvoit point naturel

qu'une Souveraine prévint un inconnu par des diſtinctions ſi marquées : il en venoit à croire qu'il n'y avoit que *Dalia* qui pût le traiter ainſi. D'un autre côté, diſoit-il, *Dalia* devroit en faire davantage : ce qui pour ſa ſœur diroit trop, ne ſignifie point aſſez pour elle. Ainſi, d'une ou d'autre part, *Cléomir* voyoit de l'inconſéquence : il en voyoit juſques dans ſes propres démarches. Enfin, perſuadé que dans une femme, & même dans l'homme le plus ſage, des inconſéquences ne prouvent rien, il attendit l'événement.

Celui de cette campagne fut promptement décidé. Les deux armées étoient en préſence. Le Général Gaulois prit l'avis de *Cléomir*, pour être plus en état de faire des diſpoſitions toutes contraires. Elles étoient ſi favorables à l'ennemi, qu'il enfonça l'armée des Celtes ſans peine & preſque ſans péril. Le Général fut lui-même enveloppé, en combattant très-vaillamment. *Cléomir* vit alors que tout étoit perdu, s'il ne prenoit tout ſur lui. Il rallie les troupes diſperſées, encourage celles qui ſe défendoient encore, fait faire de nouvelles attaques, & combat lui-même avec cette valeur qui étonne & ſe communique. En peu de temps, la face des affaires changea ; les Germains enfoncés à leur tour, ſont pourſuivis juſqu'à leur entière défaite. On ne s'apperçut bientôt qu'ils euſſent pénétrés dans

dans les Gaules, que par le grand nombre de morts & de captifs qu'ils y laiſſerent. L'armée Gauloiſe attribua hautement à *Cléomir* tout l'honneur de la victoire. Il eſt ramené en triomphe à la Cour, & regardé comme le libérateur de l'état. Ces hommages étoient volontaires de la part des peuples; ils avoient prévenu à cet égard les ordres de la Reine : mais on liſoit ſur ſon viſage la joie qu'elle reſſentoit; on eût pu même y lire que cette ſatisfaction étoit relative à la perſonne du vainqueur, autant & plus qu'à la victoire dont elle recueilloit les fruits.

C'étoit l'uſage alors dans les Gaules, que le Souverain au milieu de toute ſa Cour, & dans tout l'appareil de la Royauté, plaçât une couronne d'or ſur la tête du Général victorieux. Il fut décidé que *Cléomir* jouiroit de cet honneur, & la cérémonie fut renvoyée à deux jours. Il eut encore durant cet intervalle une courte entrevue avec la Reine, qui, comme dans la première, ne ſe laiſſa voir qu'à demi. De-là de nouvelles conjectures de la part du Prince, nouvelle incertitude, nouvelle impatience. Il étoit réſolu de tout perdre, ou de s'éclaircir ſur le ſort de *Dalia*; car c'étoit *Dalia* ſeule qui pouvoit l'intéreſſer. C'étoit ſon ame, ſa candeur, ſon amour, ſa manière d'aimer qui le captivoient. Il n'eût pas ſuffi, pour le diſtraire de ſa paſſion,

d'égaler *Dalia* en beauté, de réunir même tous ſes traits ; elle ſeule eût pu devenir la rivale d'elle-même ; & c'eſt ce que ſoupçonnoit quelquefois *Cléomir*.

Deux nouveaux incidens vinrent détruire en lui cette idée. Le Barde qui l'avoit ſervi dans ſes premières tentatives, ne l'avoit point accompagné dans ſon expédition contre les Germains. Il étoit reſté à la Cour où la Reine le combloit de diſtinctions & de bienfaits. Selon lui, c'étoit la beauté de ſa romance qu'elle récompenſoit : il dut cependant s'appercevoir que le héros y entroit pour beaucoup. La Reine l'en entretint ſi ſouvent, qu'il ſoupçonna ce qu'elle ne vouloit point lui cacher. Elle en vint même juſqu'à le charger d'une négociation qui marquoit la plus intime confiance. Il s'agiſſoit d'engager *Cléomir* à ſe fixer à la Cour. Une lettre qu'il lui remit de la part de la Reine venoit à l'appui de ſes diſcours, & laiſſoit entrevoir au Prince qu'il pouvoit aſpirer à tout. Le Barde n'épargna rien pour le déterminer. Son mariage avec *Dalia* n'étoit par lui-même qu'un léger empêchement. Les loix du temps autoriſoient le divorce ; & l'uſage n'empêchoit point qu'une ſœur, dans un cas pareil, ne pût remplacer ſa ſœur. L'obſtacle réel étoit l'attachement de *Cléomir* pour *Dalia*.

Il répondit à la Reine, avec reſpect, mais d'une manière vague. Son but étoit de

gagner du temps. L'écriture de la lettre lui étoit abſolument inconnue ; mais au bout de quelques heures, un eſclave lui apporta un autre billet dont il reconnut d'abord le caractère. Sa ſurpriſe égala ſa joie d'y trouver ces mots : *Epoux toujours cher, mais peut-être inconſtant, reconnoiſſez les traits de l'infortunée* Dalia. *Elle reſpire encore & ne vit que pour vous : ſuivez cet eſclave, & venez vous juſtifier, s'il eſt poſſible.* Oui, s'écria *Cléomir*, oui, ma juſtification ſera facile & prompte. Je ne veux pour juge que ſon cœur, pour témoins que mes actions. Il partit ſur le champ, guidé par l'eſclave, & ſans aucune ſuite. Après une heure de marche, ils arrivèrent à un bois des plus ſolitaires. Une marche à-peu-près auſſi longue que cette forêt, les conduit à un château qui reſſembloit beaucoup à une priſon d'état : ils y entrent néanmoins ſans difficulté. *Cléomir* fut ſurpris d'y reconnoître quelques-uns des eſclaves qui ſervoient *Dalia* en Ibérie ; mais que n'éprouva-t-il point en appercevant *Dalia* elle-même ! en la voyant ſe précipiter dans ſes bras, le ſerrer dans les ſiens ! en lui entendant prononcer d'une voix preſque éteinte : *Eſt-il bien vrai que* Dalia *vous ſoit encore chère ?*

Cléomir ne répondit d'abord que par des baiſers de flamme : enſuite, il lui parla avec ce ton qui perſuade toujours, parce

qu'il eſt celui du ſentiment & de la vérité. Les larmes de *Dalia* couloient ; mais ce n'étoient point des larmes de douleur : c'étoient des larmes de tendreſſe & de joie ; de ces larmes délicieuſes qu'inſpire la perſuaſion d'un bonheur dont on a lieu de douter, & d'un bonheur tel qu'en procure un amour mutuel. Ma chère *Dalia*, lui dit *Cléomir*, les momens ſont précieux. Il faut vous arracher à cette priſon : peut-être quelques jours plus tard ſeroit-elle pour moi d'un accès plus difficile. Fuyons ces lieux, fuyons la Gaule entière, juſqu'à ce que le moment ſoit venu d'y rentrer d'une manière digne de vous & de moi. Quoi ! s'écria-t-elle enfin, quoi ! Prince, vous renoncez, pour me ſuivre, à tous les avantages qu'une Reine puiſſante vous laiſſe eſpérer ?... Rien ne peut vous remplacer auprès de moi, interrompit vivement *Cléomir*, pas même une Reine qui réunit vos charmes extérieurs. Un vif deſir de gloire & de vous procurer un état digne de vous m'avoient ci-devant arraché de vos bras : l'empire du monde, que vous ne partageriez point avec moi, ſeroit incapable de me ſéduire. Mais, Seigneur, ajouta la Princeſſe, après un autre moment de ſilence, n'eſt-ce pas demain que vous recevez, en préſence de tous les chefs de l'état, le prix de la victoire dont il vous eſt redevable ? Cet honneur n'eſt point à dédaigner,

& il eſt bon que les Celtes s'accoutument à voir en vous un défenſeur. *Cléomir* étoit plus jaloux de rendre *Dalia* libre, que de ſe faire couronner comme vainqueur. Mais elle perſiſta ſi abſolument dans cette idée, qu'il ſe vit contraint d'y ſouſcrire. Il la quitta, après avoir pris quelques meſures pour leur commun départ, fort étonné qu'elle même s'obſtinât d'en retarder le moment, plus étonné encore des motifs de ce retard. M'obliger, diſoit-il, à contempler ſa rivale dans tout l'éclat du trône, & à partager moi-même cet éclat! certainement *Dalia* préſume beaucoup de ma fidélité, ou ne craint pas aſſez de la mettre en péril.

Cette idée l'occupa juſqu'au moment de la cérémonie. L'aſſemblée étoit des plus auguſtes : on y voyoit réunis tous les grands ordres de l'état. La Reine, aſſiſe ſur un trône magnifique, avoit à ſa droite le Conſeil des Druides, à ſa gauche le Sénat des dames Gauloiſes (*). Les principaux chefs des armées occupoient les dégrés du trône & ſes avenues : un Peuple immenſe rempliſſoit le ſurplus de l'eſpace. *Cléomir* parut aux acclamations de toute cette multitude, & conduit par les principaux guerriers qui avoient combattu ſous lui. Sa démarche,

(*) On ſçait qu'il y eut autrefois dans les Gaules un Sénat uniquement compoſé de femmes. Les Druides parvinrent à anéantir ce Sénat qui nuiſoit à leur deſpotiſme.

ſon air, toute ſa perſonne, avoient tant de nobleſſe, que la couronne qui l'attendoit parut fort au-deſſous de ce qu'il devoit prétendre. De ſon côté, la Reine lui parut ſi belle, qu'il frémit de l'imprudence de *Dalia*. La Reine elle-même ſembloit occupée d'un deſſein beaucoup plus grand que celui qui étoit indiqué. Une joie, mêlée d'un certain trouble, régnoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux. *Cléomir* approche & monte quelques dégrés du trône, où la Reine en ce moment l'attendoit debout. Elle poſe ſur la tête du Prince, au bruit des applaudiſſemens univerſels, la couronne d'or qu'elle tenoit à la main. On l'eût priſe pour Vénus qui couronnoit Mars. Une profonde génuflexion annonçoit déjà la retraite de *Cléomir*; la Reine le retint. Prince, lui dit-elle, votre fidelle *Dalia* ne veut plus être ſéparée de vous. Ces mots le jettèrent dans une ſurpriſe inexprimable. En même temps la Reine, ôtant ſa couronne, la dépoſe entre les mains d'un de ſes officiers, & deſcend ſur le même degré où étoit *Cléomir*. Alors un étonnement & un ſilence univerſels ſuccédent aux applaudiſſemens. *Dalia* (car c'étoit elle-même) élevant un voix qui pénétroit l'ame, s'exprima ainſi :

» O vous, noble Élite d'une nation re-
» doutée par toute la terre, écoutez votre
» Reine, & voyez à quel prix elle peut

» déſormais l'être. (*Montrant Cléomir*)
» Voici l'appui, le défenſeur, l'époux que
» m'avoient donné les Dieux, avant que de
» me choiſir pour gouverner cet État. Ne
» m'euſſent-ils fait que ce premier don,
» ma reconnoiſſance ne finiroit qu'avec
» mes jours. Et vous, généreux Gaulois,
» ſongez que c'eſt un préſent que le Ciel
» vous fait par mes mains. Né du ſang des
» Rois, mon époux eſt encore plus digne
» de commander aux hommes par ſon
» courage & ſes vertus, que par ſa nais-
» ſance. Il fut autant de fois victorieux
» qu'il donna de batailles ; il prit autant
» de villes qu'il en aſſiégea. Nul ne con-
» nut mieux l'art de ſubjuguer une nation,
» & vous ſçavez s'il connoît celui de les
» défendre. (*Aux Druides*) Miniſtres des
» Dieux, voilà le défenſeur des autels.
» (*Aux Dames Gauloiſes*) Sages diſpen-
» ſatrices des loix, voilà le bras qui en
» peut maintenir l'autorité. (*Aux Chefs*
» *des troupes*) Braves guerriers, voilà le
» chef digne de vous conduire. Peuples
» enfin, qui me reconnoiſſez pour votre
» Reine, voilà le Roi que ma tendreſſe
» vous propoſe, celui qu'elle a choiſi pour
» moi-même. Nos deſtins ſont inſépara-
» bles : ou détrônez *Dalia*, ou couronnez
» *Cléomir* ".

Ce diſcours prononcé d'un ton noble & touchant, par une Princeſſe qui ſéduiſoit

lors même qu'elle ne vouloit pas toucher; quelques larmes qui couloient de ſes beaux yeux, la tendreſſe qu'on y liſoit pour ſon époux, & autant que tout cela même, le grand nom de *Cléomir*, tout contribuoit à un heureux dénoument. L'unanimité des ſuffrages s'annonça par des acclamations générales & ſubites. *Cléomir* fut élu Roi, avant que d'être bien perſuadé ſi *Dalia* étoit vraiment elle-même. Ses doutes à cet égard étoient faciles à détruire. *Dalia* l'inſtruiſit de ce que ſon abſence lui avoit laiſſé ignorer. *Ambigat*, ayant ſurvêcu à Ségovèſe, ſurvêcut auſſi à ſa prévention pour ce Druide, & même à ſa dévotion pour Tautatès. La Déeſſe *Iſis* devint l'objet de ſa confiance. Il étoit naturel que la Prêtreſſe anéantit ce qu'avoit fait le Druide ſon ennemi, &, qui pis eſt, ſon devancier. Il falloit des oracles, ils ne manquerent pas. Ainſi *Dalia* avoit au nom d'*Iſis* été déclarée l'aînée, par la raiſon même qui l'avoit d'abord fait déclarer la cadette: c'eſt-à-dire, parce qu'elle étoit née la ſeconde. *Ambigat*, informé du lieu de ſa retraite, l'en avoit retirée par un enlevement, l'avoit ſecrettement fait conduire à ſa Cour, l'avoit deſtinée au trône, & en avoit exclus celle qu'il avoit d'abord préférée. Elle avoit achevé de rendre la révolution complette, en remplaçant *Dalia* parmi les Prêtreſſes d'*Iſis*. Peut-être même

y deſiroit-elle l'arrivée d'un nouveau *Cléomir* pour la perfection du parallèle. Au reſte, ce n'eſt point à *Dalia* qu'il faut imputer cette réflexion critique : il ne faut pas la juger elle-même trop ſévèrement ſur ſa manie d'éprouver la fidélité d'un époux. Ces ſortes d'épreuves pouvoient ſe riſquer il y a trois mille ans : on imagine que de nos jours elles pourroient n'avoir pas le même ſuccès.

L'ÉPREUVE DANGEREUSE,

Conte moral.

CLARVILLE & *Dorval*, jeunes & faits pour plaire, étoient intimes amis. L'intérêt, ce funeſte écueil des plus beaux ſentiments, ne les avoit jamais diviſés; &, quoique leurs fortunes fuſſent à-peu-près égales, quelques circonſtances les avoient mis à des épreuves réciproques, dont ils avoient été mutuellement ſatisfaits. *Clarville* cherchoit à ſe ſoumettre aux loix de l'hymen : un objet fait pour plaire fixa ſon choix. *Luzéide* avoit une de ces phiſionomies prévenantes, où l'examen trouve toujours de nouveaux charmes ; un eſprit vif & orné les rendoit encore plus ſéduiſants. Elle aimoit *Clarville* : ce tendre époux l'adoroit ; & depuis un an qu'ils étoient époux, ils jouiſſoient du bonheur le plus rare. *Dorval* n'avoit cependant rien perdu de l'amitié de *Clarville* ; & ce principe de ſympathie qui les uniſſoit, ſembloit être fixé pour jamais, lorſqu'une fatale circonſtance détruiſit en un moment l'ouvrage de pluſieurs années.

Le bonheur chimérique d'un fat ſeroit

quelquefois préférable à la félicité réelle d'un homme de mérite. En effet, plus on aime une femme, moins on peut ſe perſuader d'en être aimé de même. *Clarville* crut voir dans les yeux de *Luzéide* des nuages de froideur, & dans les careſſes mêmes dont elle l'accabloit, il crut remarquer de l'ennui. Cette cruelle idée le plongea dans une triſteſſe affreuſe. *Luzéide*, la tendre *Luzéide* s'en apperçut & la partagea bientôt. *Clarville* ſe confirma de plus en plus dans ſon opinion, &, loin de chercher l'explication que ſembloit demander *Luzéide*, il fuyoit même les occaſions de lui parler. L'expreſſion la plus pathétique ne peindra jamais l'état déplorable où ſe trouva réduite cette femme ſenſible. Plus elle ſe cherchoit des torts, plus elle ſe trouvoit irréprochable, & c'eſt dans cette ſituation, que la perte d'un cœur eſt vraiment affreuſe. Elle penſa qu'une rivale étoit la cauſe de ſon malheur; elle voulut s'en inſtruire: ſa peine fut inutile. Bien des femmes ſe conſolent aiſément, lorſque leur vanité n'eſt point offenſée; mais pour un cœur comme celui de *Luzéide*, cette conſolation n'étoit pas ſuffiſante. Elle abandonna preſque toutes ſes ſociétés. Les cercles bruyants, loin de la diſſiper, augmentoient ſa mélancolie, & ſa triſte reſſource étoit de s'entretenir ſecrettement de ſes peines. Enfin, comptant ſur *Dorval*, qu'elle

eſtimoit beaucoup, elle réſolut de ſe confier à lui pour arracher le ſecret de ſon époux.

Cependant *Clarville* ne voyoit aucun nouvel objet qui eût captivé *Luzéide*; mais il lui ſoupçonnoit un beſoin de changer, & ce ſoupçon ſeul fait le malheur d'un cœur délicat. Il forme enfin un projet moins nouveau que ſingulier, & pour le mettre à exécution, il vole à l'inſtant chez *Dorval*.

Le jour des femmes du bel air étoit à peine fini, il étoit ſix heures du matin. *Dorval* ſe réveille à la voix de ſon ami. Quoi! *Clarville* de ſi bonne heure? cette viſite m'inquiéte. Te ſeroit-il arrivé quelqu'événement fâcheux? Non, mon cher *Dorval*, aucun accident ſenſible en apparence ne m'eſt arrivé; mais on ne doit juger du malheur que ſur la ſituation de l'ame: avant que je t'en diſe plus, jure-moi ſur notre amitié de me rendre le ſervice que je vais exiger de toi. — Je le jure, mon cher *Clarville*; & d'un doute offenſant pour un ami, ce ſerment eſt la vengeance. — Eh bien! pardonne au tranſport qui m'agite. Écoute-moi: tu ſçais que j'adorois *Luzéide*, que j'en étois aimé. Combien de fois as-tu remarqué ma félicité dans ſes yeux? Ce bel organe, ce miroir du ſentiment, ſembloit aſſurer à jamais mon bonheur. Hélas, *Dorval!* ces inſtants étoient trop heureux pour être durables; ils n'exiſtent plus.

— Quoi, *Clarville !* ta femme, *Luzéide* infidelle ? — Non, *Dorval ;* en vain ai-je cherché des convictions ; je rends juſtice à ſa vertu, mais.... peut-être en ſerois-je moins malheureux. Lorſque le ſentiment eſt le mobile du plaiſir, on ſe détache aiſément de ce qu'on n'eſtime plus. C'eſt ſa froideur ſeule qui cauſe tous mes maux : ſans affoiblir mon eſtime, elle irrite mon amour, & je ne ſçais même ſi elle ne l'augmente pas. Sers-moi donc dans le projet que j'ai formé. Il eſt certain que parmi ceux qui font cercle chez moi, tu es le ſeul que *Luzéide* ait remarqué. Cent fois je l'ai entendu rendre juſtice à ton mérite & s'applaudir de ta ſociété. Il faut que tu tâches de la ſéduire. Si tu ne réuſſis pas, j'irai tomber aux pieds de *Luzéide*. Au cas contraire, le mépris me conſolera bientôt. Mais je prévois ta réponſe : cette fourberie te révolte. Songe pourtant qu'il n'en eſt point, quand il s'agit de ſervir l'amitié pour une cauſe légitime.

Dorval, malgré ſes repréſentations, ſe vit forcé de céder à la fantaiſie de ſon ami. Dès le jour même, il parut chez *Clarville*. Il fut plus gracieux, plus attentif auprès de *Luzéide*. Elle en fut flattée ; & en partant du deſſein où elle étoit de ſe confier à *Dorval*, elle n'en fut que d'autant plus ſenſible à ſes prévenances. *Clarville* s'en apperçut, & les efforts qu'il fit pour cacher ſon

trouble, le rendirent encore plus rêveur. La ſaiſon étoit belle; la fraîcheur d'une ſoirée agréable invitoit à la promenade. *Dorval* la propoſe; *Luzéide* l'accepte. *Clarville*, ſous un prétexte frivole, refuſe d'en être; mais, en refuſant, il ordonne que l'on mette les chevaux au carroſſe. *Luzéide* n'inſiſte point ſur le refus de *Clarville*. Pouvoit-elle trouver une occaſion plus favorable pour parler librement à *Dorval*? L'ordre eſt bientôt exécuté, ils partent.

En vain prétend-on ſe guérir de l'amour; en cherchant à ne plus eſtimer ce qu'on aime. *Clarville* compte ſur ſon ami; mais il croit voir *Luzéide* céder aux feux ſéducteurs de *Dorval*. Ce cruel ſoupçon redouble ſes tranſports. Il ſe repent déjà de ſon épreuve; il voudroit n'avoir jamais conçu ce funeſte projet.

Cependant *Dorval* & *Luzéide* ſont portés au Boulevard. Ce théâtre des bigarrures ſembloit gêner leurs idées: en effet, le tumulte n'eſt ami que des converſations à la mode, où la diſtraction joue le premier rôle. Celle de *Dorval* & de *Luzéide* avoit pour eux un intérêt particulier. Ils arrivèrent au Cours en moraliſant. Ils agitoient cette queſtion ſi ancienne & toujours nouvelle: quel eſt le ſouhait le plus avantageux que l'homme puiſſe former? *Luzéide* prétendoit que le vrai bonheur ſeroit de

lire dans les cœurs. Cette idée étoit analogue à ſa ſituation. Oui, *Dorval*, diſoit-elle, lire dans les cœurs, voilà ce qui me rendroit heureuſe. Une fortune éclatante fait ſouvent le malheur de celui qui la poſſéde. Il reçoit en aveugle les careſſes qu'on lui prodigue. Ne ſoupçonne-t-il pas toujours que ſa proſpérité en eſt l'objet? Un homme d'une ſanté à toute épreuve n'auroit à la vérité beſoin de rien; mais en lui ſuppoſant même des richeſſes, ne ſeroit-il pas expoſé en amour ou en amitié à être trompé comme un autre? & ce ſont les maux de l'ame qui nous affectent le plus! Un autre auroit deſiré de prévoir l'avenir, ce ſouhait accompli l'enrichiroit à ſon gré & le feroit jouir également d'une ſanté parfaite, mais il prévoiroit la mort d'une maîtreſſe, celle d'un ami, la ſienne propre; & cette connoiſſance fatale feroit ſeule ſon malheur. Au lieu, qu'en liſant dans les cœurs, & n'y liſant que le préſent, je m'attacherois de plus en plus à un objet dont les ſentiments ſeroient analogues aux miens. Si je venois à lui déplaire, je verrois dans ſon cœur la cauſe de ſon infidélité: je tenterois des remédes; j'étudierois leur action, & en continuant l'uſage de celui qui feroit le plus de progrès, je ſerois toujours heureuſe. Je ne lirois point un avenir perfide. Et quel plaiſir n'aurois-je pas auſſi dans le choix de

mes amis ? Qu'il eſt rare, mais qu'il eſt beau d'être aſſurée que des ames généreuſes s'intéreſſent pour nous-mêmes à notre félicité ! Par exemple, *Dorval*, je vous crois mon ami, mais j'en aurois la conviction, mon eſtime en ſeroit plus grande encore, mon amitié plus parfaite, & ces ſentiments élevés ajouteroient à mon bonheur.

Ah, Madame ! reprit *Dorval*, avez-vous beſoin de cette connoiſſance pour être perſuadée de mon attachement ? Le ſouhait même que vous formez, révolte ma délicateſſe à cet égard, & me détermine à le déſapprouver. Combien verriez-vous de cœurs malheureux, & qui ne méritent peut-être pas de l'être ? A ce ſpectacle attendriſſant, une ame comme la vôtre ſeroit-elle tranquille ? Non, Madame, vous ſouffririez avec eux. Par exemple, faite comme vous l'êtes pour inſpirer un ſentiment que l'on cache avec peine, & qu'on ne peut détruire ; que déviendriez-vous en reconnoiſſant que vous-même ſeriez la cauſe de leur malheur ? Un homme enfin que vous eſtimeriez, pour lequel vous auriez même de l'amitié, porteroit dans ſon cœur l'amour le plus vif & le plus tendre, ſans eſpoir d'être heureux... quel ſentiment éprouveriez-vous ? — Il eſt vrai, je le plaindrois. — Eh bien, Madame, plaignez-moi donc.... Oui ! mon cœur ne peut ſe contenter du ſeul titre d'ami. Belle

Luzeide,

Luzéide, dès l'inſtant où *Clarville* me préſenta chez vous, je vous adorai : l'habitude de vous voir ne fit qu'augmenter la vivacité de mes ſentiments, & mille fois je balançai. — C'en eſt aſſez, *Dorval* : un homme qui manque auſſi eſſentiellement à un ami, ne mérite pas qu'on le plaigne. J'aime *Clarville* ; il me ſera toujours cher ; & cet aveu ſuffit pour répondre à vos prétentions. *Luzéide*, auſſi ſurpriſe que déſeſpérée d'une déclaration ſi imprévue, & voulant mettre fin à des propos qui lui plaiſoient ſi peu, donna ordre à ſon cocher de retourner promptement à l'hôtel.

Clarville, ſurpris d'un retour ſi précipité, en demanda la cauſe, & tâcha de la lire dans les yeux de *Dorval*. *Luzéide* donna pour prétexte un mal de tête violent qui exigeoit du repos, monta à ſon appartement & ſe livra à toute l'amertume de ſes réflexions. Eh bien, dit *Clarville* à ſon ami, apprends-moi donc ma deſtinée ? — Ta deſtinée eſt d'être l'homme du monde le plus heureux. — Ah ! cher *Dorval*, tu me ramenes à la vie. Oui, belle *Luzéide*, tu vas revoir ton *Clarville* à tes pieds : il va te demander un pardon qu'il ne mérite pas. Mais dis-moi, cher ami, dis-moi donc promptement tout ce qui s'eſt paſſé entre elle & toi. *Dorval* alors lui en rend compte, recommande à ſon ami de détromper *Luzéide*, & le laiſſe en liberté.

Clarville vole à l'appartement de *Luzéide*. Elle étoit à peu-près immobile & plongée dans la douleur la plus attendriſſante. *Clarville* tombe à ſes pieds, ſe ſaiſit d'une de ſes mains & la preſſe dans les ſiennes. *Luzéide*, lui dit-il, vous voyez un coupable, mais un coupable qui ne ceſſa jamais de vous adorer. Oui, trop d'amour a cauſé mon malheur. Je vous ai crue refroidie à mon égard; & ce fatal ſoupçon, en faiſant mon malheur, ſans doute fait le vôtre, & mes chagrins ont dû vous offenſer..... Je ne mérite aucun pardon.... Mais *Luzéide* eſt généreuſe, & je ſuis trop heureux, ſi *Luzéide* m'aime encore.... Quel retour inprévu! Quel inſtant pour une femme tendre! .... Oui, mon cher *Clarville*, reprit vivement *Luzéide*, cette ſurpriſe raviſſante me fait oublier tous mes maux. Le devoir n'eſt pour le cœur qu'un être chimérique: en choiſiſſant un époux, j'ai cru prendre un amant, un ami, & je croyois avoir perdu chez vous ces titres précieux: ne pas vous pardonner, ce ſeroit me punir moi-même. — Ah! je ſuis donc vraiment heureux! s'écrie *Clarville* en tombant dans les bras de *Luzéide*.... Que l'hymen a d'appas, quand l'amour eſt à ſes côtés!

Après ces moments fortunés, où le ſentiment trop actif ôte l'uſage de la parole: Ma tendre amie! dit *Clarville* à *Luzéide*,

je vais te faire un aveu; je le dois à ton repos & à la gloire de mon ami. Cet aveu eſt auſſi une réparation pour ta délicateſſe offenſée.... Mon ami t'a parlé d'amour. Eh bien ! c'étoit malgré lui ; c'étoit à ma ſeule ſollicitation & uniquement pour éprouver ton cœur. Ce ſoupçon injurieux ne méritoit pas un retour ſi tendre, & je ne reſſens que trop ma faute ; mais tes reproches n'égaleront jamais ceux que je me fais, & ſouviens-toi que tu m'as pardonné. — *Clarville*, tu m'étonnes ! au ſurplus je ne t'en veux pas ; je ne vois dans cette démarche que l'aveuglement d'un amour au déſeſpoir ; je ne blâme que la légéreté des motifs qui ont pu t'y déterminer ; mais la conduite de *Dorval* ne me ſurprend que d'autant plus. *Dorval*, ton ami, le mien, ne devoit-il pas me connoître? — *Dorval* a long-temps combattu, & il ne s'eſt rendu qu'aux marques touchantes de ma douleur. — Eh bien ! que ne me faiſoit-il part de tes peines, & du projet que tu avois formé ? C'eſt dans un cas de cette eſpéce, où l'on peut, où l'on doit tromper un ami pour le mieux ſervir. Devoit-il tâcher réellement de me ſéduire ? Quel rôle affreux ! — Quoi qu'il en ſoit, ma chère *Luzéide*, daigne lui pardonner en ma faveur. — A la bonne heure, mon ami ; mais je demande une condition. Tu viens d'éprouver l'amour ; il faut

que tu éprouves l'amitié. Feins auprès de *Dorval* de n'être pas tout-à-fait raſſuré par cette ſeule épreuve; exige qu'il continue ſon rôle : je lui paroîtrai moins ſévère, & nous verrons s'il eſt effectivement ton ami. *Clarville*, en homme certain des ſentimens de *Dorval*, ſourit du projet de *Luzéide*. Il ne pouvoit lui refuſer cette légère ſatisfaction ; il la lui promit. On trouvera peut-être aſſez peu de généroſité dans ce projet de *Luzéide*; mais dans les cœurs les mieux formés, l'amour-propre bleſſé peut conduire à quelques foibleſſes; & l'on ſent bien que ce motif, ſupérieur à celui d'éprouver l'amitié de *Dorval*, fit agir *Luzéide*.

Cependant *Dorval* lui même éprouvoit que nous naiſſons tous avec l'envie de plaire. Il réfléchit, il eſt rêveur. Les réponſes de *Luzéide*, lorſqu'il lui a parlé d'amour, révoltoient ſon amour-propre : il l'écoute, & l'écoute malgré lui. Déjà l'amitié ſe taît. Cette amitié ſi tendre, que l'intérêt n'avoit jamais pu refroidir, céde à cette dernière épreuve. *Dorval* reſſent un trouble dont il cherche la cauſe : il la trouve bientôt. *Luzéide* eſt toujours préſente à ſes yeux : ſon eſprit, ſa beauté lui paroiſſent dans un jour plus frappant, & il finit pat envier le ſort de ſon ami. Quelques remords lui donnent cependant encore la force de chercher des défauts

chez *Luzéide*; mais ce triſte moyen, qui réuſſit à peine vis-à-vis d'un objet mépriſable, enfonce encore le trait plus vivement, lorſque les recherches ſont vaines. *Dorval* enfin n'écoute plus que ſon penchant; & l'amitié, comme un ombre légère, s'évanouit au flambeau de l'amour.

Le lendemain, *Dorval* vole chez ſon ami. *Clarville* l'embraſſe, le mene dans ſon cabinet, & lui dit : Mon cher *Dorval*, à peine hier étois-tu ſorti de chez moi, qu'au lieu d'aller trouver *Luzéide*, je fis des réflexions ſur l'épreuve que tu as tentée. Te l'avouerai-je, mon ami? Mon cœur ne peut s'en contenter : daigne donc compatir à ma foibleſſe & continuer notre épreuve. *Dorval*, charmé d'un caprice qui flattoit ſes eſpérances, eut l'air de céder avec peine aux inſtances de ſon ami, conſentit enfin à ſes deſirs, & ſe préſenta chez *Luzéide* avec cet air contrit & reſpectueux que les yeux démentent toujours. *Luzéide* feint d'en être touchée. Une diſparition momentanée de *Clarville* favoriſe ſon jeu : elle fait des reproches à *Dorval*, mais avec ce ton qui ſemble inviter à s'en attirer encore. L'amour & l'eſpoir brillent dans les yeux de *Dorval*, & *Luzéide* entrevoit ſon triomphe. Quelques perſonnes invitées arrivent pour dîner : on deſcend dans le ſallon. *Dorval* donne la main à *Luzéide*; il la ſerre doucement; on n'y

répond pas, mais on le laiſſe faire. Le repas fut charmant. La joie répandue ſur les moindres actions de *Luzéide* étoit partagée par les convives, & *Clarville* en jouiſſoit doublement. *Dorval* auroit dû lire ſon malheur ſur la phyſionomie de ſon ami; mais il étoit trop occupé de *Luzéide*. Il propoſe à la compagnie de venir paſſer deux jours à ſa terre : on accepte, & le départ eſt fixé au lendemain.

Clarville fit promettre à *Luzéide* de finir ſon épreuve avant la fin du jour. Le rendez-vous pour le départ avoit été fixé chez lui. La jeune *Fatmé*, avec *Déricourt* ſon oncle & *Dormilly*, arrivèrent peu de temps après *Dorval*. *Luzéide* ne parla que des yeux, mais ils étoient éloquens : ils annonçoient avec vivacité le dénoument de la ſcène. *Dorval*, qui croyoit ſon bonheur certain, n'aſpiroit qu'après l'inſtant d'un tête-à-tête avec *Luzéide*. Un repas fin & bien ſervi attira des louanges & des reproches à *Dorval*; & l'on ſe mit au jeu en attendant l'heure de la promenade. Le parc étoit charmant; & après l'avoir parcouru enſemble, chacun inſenſiblement ſe ſépara du gros de la compagnie, occupée à diſſerter ſur différents ſujets. *Dorval*, occupé d'objets plus intéreſſants, avoit engagé *Luzéide* à ſe promener avec lui. Ils entrèrent inſenſiblement dans une eſpéce de labyrinthe, & ſe reposèrent dans

une petite grotte tapiſſée de verdure. Le jour étoit ſur ſon déclin ; & après un moment de ſilence : Voyez, dit en ſoupirant *Dorval*, à quel point je ſuis ſage ! depuis un quart-d'heure que nous ſommes ſeuls, je n'ai point prononcé le mot d'amour. Ah, belle *Luzéide* ! Faudra-t-il toujours reſpecter la cruelle loi du ſilence auquel vous m'avez condamné ? — Oui, *Dorval*, il le faut, pour mon bonheur & pour le vôtre. Renoncez à une paſſion que je tremble d'écouter, & dont les ſuites pourroient à tous deux être funeſte. — Ah, Madame ! n'enviſagez qu'un avenir heureux ; ma diſcrétion, ma prudence vous en ſont les garants. — Mais, dites-moi, *Dorval*, ſi je ſentois pour vous quelque retour, ſi je vous l'avouois, vous ne ſeriez donc pas encore content ? Et vous exigeriez ? — Oui, belle *Luzéide*, j'exigerois... tout ce que l'amour le plus tendre... — Mais *Clarville* eſt votre ami. — Oui, mais en ſuis-je moins le vôtre ? Et d'ailleurs ſa conduite envers vous-même, auſſi cruelle qu'envers moi... — Sa conduite ! expliquez-vous. — Apprenez donc, Madame, que votre époux, peu digne d'une épouſe auſſi charmante, & cédant à d'affreux ſoupçons, m'avoit chargé de vous parler d'amour & d'éprouver ſi votre cœur... Il ignoroit combien depuis long-temps je vous adore en ſecret ! l'occaſion de vous le dire pouvoit-elle être plus

favorable ? Ai-je eu tort d'en profiter ? Et pouvez-vous, & lui-même en ce cas, pourroit-il me trouver coupable ? — C'eſt l'être moins ſans doute. Mais qui put vous forcer, ſi vous m'aimiez autant que vous le dites, à me cacher ſi long-temps ce ſecret ? Et que ſais-je, après tout, ſi ce que j'entends maintenant, ſi votre confidence même, n'eſt pas une ſupercherie pour m'éprouver ? — Ah, Madame, quels ſerments, quels garants exigez-vous de l'amour le plus tendre ? je vais les faire à vos genoux ; parlez. — Je n'en exige aucuns, *Dorval* ; il eſt temps de ceſſer un jeu qui m'humilie. Détrompez-vous enfin. J'ai voulu voir ſi *Clarville* pouvoit compter ſur ſon ami ; ne craignez pas que je le déſabuſe, ce ſeroit l'affliger. Je vous verrai toujours, mais n'oubliez jamais combien je l'aime. A ces mots, *Luzéide* ſe lève & ſe hâte de rejoindre la compagnie.

Un coup de foudre auroit moins accablé *Dorval*. Il ſuit à peine *Luzéide*, & n'arrive qu'après elle dans l'allée où l gros de la compagnie diſſertoit encor *Luzéide*, en s'approchant de ſon mari, tire à part. Tu avois raiſon, lui dit-ell mes prétentions ont échoué vis-à-vis *Dorval*, & je le crois ton ami. Ah, *zéide* ! s'écrie *Clarville*, je reconnois à trait la beauté de ton ame. Tu crains m'affliger ! Va, j'ai tout entendu ; une cl

n

mille ma caché : mon ami n'eſt qu'un traître. Mais je trouve dans *Luzéide* & l'amante & l'ami ; je ne regrette rien. Diſſimulons tous deux. Demain nous partirons au point du jour : un billet de ma main lui fera nos adieux. La compagnie ſe raſſembla, le ſouper fut ennuyeux, la contrainte en faiſoit les honneurs. *Dorval*, ſous le maſque de l'enjouement, laiſſoit entrevoir tout ſon trouble, & l'heure du coucher mit fin à cette partie de ſon ſupplice. Dès le matin du lendemain, *Clarville* & *Luzéide* s'éloignèrent du château ; & *Dorval* reçut ce billet :

» Je fus témoin, hier, de votre con-
» verſation avec *Luzéide*. Ainſi, *Dorval*,
» je vous connois. J'eus tort, ſans doute,
» en vous chargeant d'une épreuve dont
» je rougis ; mais les torts d'un ami n'ex-
» cuſent pas les vôtres. Adieu, *Dorval* ;
» je laiſſe à votre cœur le ſoin de me
» venger. »

LES DEUX AMIS,

Hiſtoriette.

CE n'eſt pas toujours de la conformité des caractères que naît l'amitié, & la même éducation ne forme pas toujours les mêmes idées ni les mêmes hommes: les tempéramens varient à l'infini, & les mêmes circonſtances développent différemment les diſpoſitions que l'on apporte en naiſſant. L'hiſtoire de *Saint-Phar* & de *Verſage* me fournit ces réflexions. Tous deux élevés au même collége, & par les mêmes maîtres, ils entrèrent dans le monde en même temps, mais avec des idées bien différentes. *Saint-Phar*, vif par tempérament, étoit léger par caractère; il voulut tout ſçavoir, il ne fit que tout effleurer. L'envie de plaire & de briller lui fit regarder l'*agréable* comme l'eſſentiel, & négliger l'*utile*; il comptoit l'eſprit pour tout, l'ame pour peu, le cœur pour rien. Sa figure répondoit à ſon caractère fine, ſpirituelle, ſans traits, mais plein d'expreſſion: ſes yeux vifs, brillants, n reſpiroient que le plaiſir & peignoient l légéreté. *Verſage*, plus ſolide & plus e

ſentiel, étoit né plus tranquille ; il approfondiſſoit ſes connoiſſances, il croyoit que pour raiſonner il falloit connoître, que pour décider il falloit ſçavoir. Il vouloit être utile & eſtimé : c'étoit le but de ſon ambition. Sa phyſionomie étoit noble & intéreſſante ; de grands yeux bleus annonçoient un cœur tendre & une ame ſenſible. *Saint-Phar*, perſuadé que le ſuffrage des femmes décidoit pour un jeune homme, ne penſa qu'à leur plaire : des talens agréables, du goût dans la parure, de la légèreté dans le propos lui promettoient des ſuccès. Il voyoit les beaux eſprits à la mode, il avoit régulièrement le livre du jour, il ſçavoit toujours la chanſon du moment. *Verſage*, au contraire, occupé d'une vocation qu'il devoit embraſſer, vouloit s'en rendre digne. Il voyoit les vrais ſavans dans leurs cabinets, les vrais Philoſophes dans leurs retraites, & cherchoit la connoiſſance des arts dans les attéliers des grands maîtres.

Des occupations ſi différentes ne rapprochoient pas ſouvent les deux Amis ; il y avoit déjà pluſieurs mois qu'ils ne s'étoient vûs, lorſqu'ils ſe rencontrèrent aux Tuilleries. *Saint-Phar* vola dans les bras de *Verſage* : Ah, mon cher ami, lui dit-il, que j'ai de plaiſir à te revoir ! Que j'en aurai à te conter la vie charmante que je mène ! J'ai mille choſes à te dire :

pourquoi m'as-tu abandonné? Fait comme tu es, tu aurois peut-être été auſſi occupé que moi. A peine ſuis-je entré dans le monde, que j'en ai goûté tous les charmes... Les femmes, mon cher, les femmes! elles ſeules rendent heureux, elles ſeules font valoir un homme; une femme dont on eſt aimé eſt le ſeul bien de la vie. Quel plaiſir de ſentir tout le prix d'une conquête que l'on ne doit qu'à ſoi, qu'à ſon propre mérite! Mais tu es trop timide, je le vois; tu ne feras jamais rien. Connois-tu la Préſidente de *Luzerre*? N'eſt-ce pas, dit *Verſage*, cette femme avec qui tu étois l'autre jour aux *François*? Il me ſemble qu'elle n'eſt plus jeune & que.... Elle eſt adorable! interrompit *Saint-Phar*, & je l'ai. Elle a la meilleure maiſon de Paris, & voit la meilleure compagnie; nous faiſons des ſoupers charmants; pas un moment de vuide; c'eſt une vie délicieuſe!

Ils étoient alors à la porte des Tuileries, un carroſſe s'arrête: c'étoit la Préſidente. Elle appelle *Saint-Phar*, le fait monter & part.

Verſage reſté ſeul, fut étourdi de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Un équipage brillant, une parure éclatante beaucoup de rouge l'éblouirent; il crut avoir vû la Préſidente jeune & charmante elle ne l'avoit jamais été, n'avoit plu

le droit de l'être ; elle avoit quarante-cinq ans, vivoit depuis trente, & en étoit actuellement aux jeunes gens qui entrent dans le monde. Oui, diſoit *Verſage*, en lui-même, *Saint-Phar* eſt heureux ; il eſt aimé, ſon cœur eſt content ; ſon amour-propre eſt flatté ; qu'a de plus l'homme le plus fortuné ? Que donnent de plus le rang & le mérite ? Il envia le ſort de ſon ami, ſe crut preſque malheureux, & fut prêt à ſe dégoûter du train de vie uniforme qu'il avoit mené juſques-là. Il ſe ſouvint dans cet inſtant d'une viſite qu'il devoit à une amie de ſon père. Il ne trouva point Madame *de B...* & fut reçu par ſa fille, jeune, jolie, & depuis peu veuve d'un homme âgé, auquel elle avoit été mariée pour des raiſons d'intérêt. *Verſage*, ſeul avec elle, fut auſſi aimable & auſſi inſinuant qu'il put l'être. Il ſe rappella *Saint-Phar*, voulut l'imiter, haſarda une déclaration, devint même preſſant, mais d'un air ſi gauche & ſi embarraſſé, qu'on ne lui répondit que par un grand éclat de rire au moment où Madame *de B...* rentra. La veuve lui fit part de ce qui venoit de ſe paſſer ; & *Verſage*, perſifflé & plaiſanté, ſortit le déſeſpoir dans l'ame. De plus en plus mécontent de lui-même, il paſſa pluſieurs jours dans la peine & dans l'inquiétude. Il eſt un âge où la nature s'entend avec l'amour-propre. Dans ces diſpoſitions

il fut un jour chez ſon ami : Ah, mon cher *Verſage!* lui dit *Saint-Phar*, tu me trouve encore un peu endormi ; nous avons fait hier un ſouper qui nous a menés juſqu'au matin ; je me réveille dans ce moment pour répondre à un billet aſſez preſſant. Tu es donc toujours amoureux de la Préſidente, lui dit *Verſage*, en ſoupirant ? — Je le ſerois encore ſi elle avoit voulu, mais elle veut être jalouſe ; elle ſe formaliſe de mes attentions pour la Marquiſe *de Beaubois*. J'en ai été piqué ; je m'en ſuis détaché ; & c'eſt à la Marquiſe que je fais réponſe dans ce moment : elle me propoſe d'aller paſſer quelques jours dans une campagne de ſes amies, & nous partons demain.

On apporta dans le moment un autre billet à *Saint-Phar*. C'eſt la Préſidente, dit-il, avec dédain, qui veut abſolument me voir ce matin. Elle cherche ſans doute une explication : je n'en veux point. Fais-moi le plaiſir de m'y ſuivre ; tu me l'épargneras, tu me ſerviras d'excuſe, & à elle, ſi le cœur t'en dit, de conſolation. Mes chevaux ſont mis, allons.

La Préſidente étoit à ſa toilette. *Verſage*, fut ſurpris du changement de ſa figure ; à peine il put la reconnoître. Ami, dit-il à *Saint-Phar*, dans un moment où ils ſe trouvoient ſeuls, ta Marquiſe reſſemble-t-elle le matin à la Préſidente ? *Saint-*

Phar, pour éluder la queſtion, ſe reſſouvint tout-à-coup qu'on répétoit aux François certaine Tragédie dont il protégeoit l'Auteur. *Verſage*, ſeul avec la Préſidente, ne répondit à ſes agaceries que par des politeſſes. Il promit cependant de revenir chez elle, & ſe hâta de la quitter. Il ſentit bientôt que le bonheur de *Saint-Phar* n'étoit pas auſſi réel qu'il ſe l'étoit imaginé. Il entrevit que le ſuffrage des femmes que voyoit ſon ami, pouvoit bien ne tomber que ſur l'âge des hommes. Si tu ne connois que les ſenſations, diſoit-il, je n'ai plus rien à t'envier; mon cœur penſe différemment; le plaiſir, ſans amour, eſt à peine un plaiſir pour moi. Si ta vie eſt remplie, ton ame eſt vuide. Quelques réflexions de ce genre remirent le calme dans la ſienne. Que de bonheurs dont on ne voudroit point, pour peu qu'on les vît de trop près.

Verſage avoit pourtant promis de retourner chez la Préſidente. Il y fut quelquefois, & y vit un jour une jeune perſonne dont la beauté le frappa. Une taille noble & élégante, un air honnête & décent, une phyſionomie douce & modeſte, le touchèrent encore plus que la beauté des traits. C'étoit Mademoiſelle de *Sénoncourt*, il ne réſiſta point à l'impreſſion qu'elle fit ſur lui. Qui eſt cette jeune perſonne, demanda-t-il avec émotion à

Madame de *Luzerre ?* — C'eſt une de mes parentes que j'ai fait venir de province pour achever ſon éducation ; ſon ſeul mérite eſt d'être riche ; cela eſt aſſez bon pour la Cour, où je compte la marier : mais cela eſt ſi neuf, qu'on n'oſe point la produire ! *Verſage* en apprenoit aſſez pour comprendre qu'il devoit cacher ſes ſentiments à la Préſidente. Ah, *Saint-Phar !* s'écrioit-il, ſi tu poſſédes en effet l'art de plaire ; accours & viens l'apprendre à ton ami....Mais non : je ne veux que ſçavoir aimer, à moins que cet aimable objet n'exige de moi davantage.

Le timide *Verſage* chercha & découvrit bientôt le couvent qu'habitoit ſon amante, & ne trouva rien de plus ſimple que d'y voler. Mademoiſelle *de Senoncourt*, lui dit-on, ne voyoit perſonne que ſes parens : il ſe donne, ſans héſiter, pour avoir des choſes très-importantes à lui apprendre. Dès le moment qu'elle parut, après lui avoir demandé mille fois pardon de ſa témérité, il lui peignit ſes ſentimens & le deſir qu'il avoit de lui plaire, avec toute la chaleur dont il ſe trouvoit animé. Mademoiſelle *de Senoncourt*, après l'avoir écouté avec autant de bonté que d'innocence : Je ne vois perſonne, Monſieur, lui dit-elle, que de l'aveu de mes parents, & ſur-tout de ma tante : votre démarche peut m'expoſer, me faire

de la peine, & je ſerois fachée de vous en faire ; permettez cependant, Monſieur, que je me retire, & vous prie de ne revenir ici qu'avec mes parents.

Verſage, quoique très-conſterné, crut pourtant entrevoir qu'on ne l'avoit pas vû de mauvais œil. Il courut chez *Saint-Phar :* Tu te connois en femmes, lui dit-il ; dis-moi comment je dois me compotter dans le cas où je ſuis : dois-je voir les parents ?.. Tout doux, interrompit *Saint-Phar*, je ne ſuis pas encore *conſultant* : mais, par pitié pour toi, je veux bien te dire deux mots. Ecoute, tâche de m'entendre, & mets à profit mes conſeils. Quand la femme nous plaît, à quelque titre que ce ſoit, certain tact nous apprend dans le moment quel peut être le fondement de nos eſpérances. Il n'eſt à bien parler, qu'un certain nombre de femmes dignes de piquer à certain point l'ambition ou l'amour-propre des hommes, & de réveiller leur attention. Celles qui ont le plus d'eſprit ſont ordinairement les plus aimables, celles que l'on vante le plus, & dût la chronique en parler, celles qu'on recherche le plus, dont la Cour eſt la plus garnie, & dont la conquête a plus droit de nous plaire. Cette eſpéce de femmes ſemble pétrie d'un certain feu qui donne du reſſort à leur eſprit, qui les porte au plaiſir & met dans la ſociété certaine ac-

tivité qui en eſt l'ame. Le vulgaire des femmes, fait pour être ignoré, languit, végéte, & n'eſt preſque pour rien dans ce qu'on appelle *le monde.* Leur étalage de vertu n'eſt que platte froideur, inſenſibilité, vains dehors, en un mot, faits pour cacher l'inertie de leur ame....

Quoi donc! s'écria *Verſage*, indigné de la morale de *Saint-Phar*, vous les jugez toutes ainſi? Quoi! nulle exception?—Non, mon ami: nulle femme d'eſprit qui n'aime le plaiſir; c'eſt un point convenu, & ſi bien convenu, que la femme à ſentiment, la coquette & la prude même, ſe pardonnent du moins tacitement en ſa faveur tous les écarts & les faux pas qu'il leur fait faire. Lorſque l'objet dont vous êtes frappé porte ce caractère précieux; tâchez, en vous inſinuant dans ſon eſprit, d'en découvrir le foible, de le flatter, de l'exalter, &, s'il ſe peut, de la faire briller par ſes défauts mêmes. Tels ſont les grands principes, mon ami: c'eſt ainſi qu'on eſt sûr de vaincre & de courir à la célébrité.... Songe, ſurtout, à ne point effaroucher la prude, à piquer la vanité de la coquette, à toujours raiſonner, même juſqu'à la déraiſon, avec la femme à ſentiment. Celles-ci ſont terribles, & m'ont cruellement coûté: témoin la Comteſſe *de G****, qu'après trois mois d'attachement je ne devinois point encore, qui ne vantoit d'abord que l'amitié, &

& qui l'analyſoit au point d'en épuiſer les plus minces détails; avec laquelle enfin je ne revins à ce qu'on appelle *l'amour*, que par des détours infinis; avec laquelle, ami, lorſque nous fûmes parvenus à ce qu'elle appelloit *la théorie du cœur*, nous finîmes enfin par ne nous plus entendre. Croirois-tu cependant, qu'après m'avoir mené au point de travailler de mon mieux avec elle ſur le mot *ſentiment*, pour *l'Encyclopédie*, je n'en euſſe rien obtenu, ſi par bonheur pour moi, je n'euſſe à mon tour exigé qu'elle daignât m'aider pour creuſer, définir & compoſer le mot *ſenſation ?*... Mais je m'apperçois qu'il eſt tard, & que *Cydaliſe* m'attend... Adieu; reviens demain, je tâcherai de te débourrer un peu plus. Garde tes leçons, mon ami (lui dit *Verſage* en ſe levant), j'aime les femmes & les reſpecte plus que toi : la jeune beauté qui m'occupe eſt digne de mes vœux, & je prétends, s'il ſe peut, l'épouſer. — l'épouſer ! — Oui, mon ami... D'où naît donc cet étonnement ? — De te trouver ſi brave. — Je ne te conçois pas. — Tant mieux. Elle eſt jeune, dis-tu ? Probablement jolie ? Riche, bien née ?... C'eſt fort bien fait. J'irai te voir, & ſuis à toi quand tu voudras la mettre dans le monde. Ah, mon ami ! lui dit *Verſage*, en le quittant, tout eſt badinage pour toi; mais tu vieilliras comme un autre, & gémiras

peut-être un jour d'avoir ſi peu penſé !

Verſage, en déplorant l'aveuglement de ſon ami, ſe reſſouvint que Mademoiſelle *de Senoncourt* l'avoit renvoyé à ſes parens. Ses intentions étoient pures, & il s'étoit déterminé à s'adreſſer directement au pere de la Demoiſelle, lorſqu'il apprit que Monſieur *de Senoncourt* ne vouloit marier ſa fille qu'après la déciſion d'un Procès d'où dépendoit la fortune de ſa maiſon. S'il le gagnoit, ſa fille avoit droit de prétendre aux plus grands partis du Royaume. Il le perdit ; & *Verſage*, qu'une groſſe ſucceſſion acheva d'enrichir, eut le double plaiſir d'épouſer ſon amante, & de relever la fortune d'un beau-père auſſi illuſtre qu'eſtimé.

Il y avoit long-temps que les deux amis ne s'étoient vûs. *Saint-Phar* avoit été entraîné par le tourbillon des plaiſirs ; d'autres circonſtances avoient encore contribué à les éloigner. *Saint-Phar*, par pure ambition, avoit voulu ſervir ; il avoit fait deux ou trois campagnes, dans leſquelles il s'étoit beaucoup fait connoître & très-peu diſtingué. Les femmes cependant avoient ſollicité pour lui des graces & les avoient obtenues. Il crut pourtant avoir lieu de ſe plaindre, & quitta le ſervice. La paix ſurvint bien-tôt ; & *Saint-Phar*, qui ſe trouva ſans emploi, avec peu d'occupations, ſentit tout le poids du déſœuvre-

ment. Moins jeune, & par conſéquent moins fêté, inutile à ſoi-même, ainſi qu'aux autres, le cœur vuide & la tête aſſez peu *meubleé*, l'ennui s'empara de ſon ame. Les femmes n'avoient plus pour lui le même attrait, *Saint-Phar* n'étoit plus au ton du jour. Il les avoit aimées par vanité, elles le fuyoient par dégoût. *Saint-Phar* enfin, blaſé ſur toute eſpéce de plaiſirs, avec une ſanté à-peu-près auſſi délabrée que ſa fortune, quoiqu'aſſez jeune encore, ſentoit tous les déſagrémens d'une vieilleſſe malheureuſe.

Verſage, après l'avoir cherché long-temps, le rencontra dans l'anti-chambre d'un miniſtre. L'air ſombre & défait de ſon ami le toucha. Je ſçais tous tes chagrins, lui dit-il, mon cher *Saint-Phar*; & puiſſe le bonheur dont je jouis devenir en partie le tien ! Mon mariage t'eſt connu : tu m'en vois enchanté, après trois ans, comme s'il venoit de ſe conclurre. Pour comble de bonheur, le Roi me nomme à l'intendance de B... Viens y vivre avec nous, mon ami; viens être le témoin de ma félicité; viens m'aider à remplir dignement mon emploi, à ſécourir les malheureux, à ſoulager le peuple & à bien ſervir l'état. La vûe d'un bonheur que *Saint-Phar* avoit négligé ne fit qu'ajouter à la noirceur de ſes idées. Après s'être ennuyé pendant deux

mois dans la Province, il prit congé de ſon ami, & ſe retira dans une terre qui lui étoit reſtée, & où ſes inutiles regrets mirent bientôt fin à ſes jours.

SIDNEY,

Anecdote Angloiſe.

QUELLE eſt donc la triſte condition de l'homme ! Il eſt environné d'êtres ſenſibles & périſſables comme lui ; un inſtinct puiſſant & ſecret le porte vers eux. Né dans la ſociété, il ſent que ſon cœur a beſoin d'elle. S'il oſe fuir ſes ſemblables, il eſt malheureux & coupable à la fois ; s'il ſe livre aux douceurs de la vie civile, il s'expoſe à mille dangers. L'amitié le trahit ſouvent, l'amour le déſeſpere, ou la mort vient tout-à-coup briſer des liens chéris. Avec une ame noble, ſimple & vraie, on eſt preſque toujours à plaindre.

Vous ne devineriez pas qui pouvoit faire de pareilles réflexions ? C'étoit le jeune Lord *Sidney*. Né à Londres avec une fortune brillante & des qualités aimables, ſes mœurs étoient douces, quoiqu'auſtères, & ſa figure faiſoit tourner la tête aux femmes. Son air ſérieux le rendoit plus intéreſſant. On ne pouvoit voir ſans ſurpriſe & ſans émotion, cette fleur de jeuneſſe embellir une raiſon prématurée ; car il n'avoit pas vingt ans, & l'on ne parloit à

Londres que du ſage & beau *Sidney*. Il cherchoit ſouvent la ſolitude, il aimoit la chaſſe & les plaiſirs champêtres.

Un jour, à trois mille de Londres, excédé de fatigue & de chaleur, il erroit ſur les bords de la Tamiſe, lorſqu'il découvrit une petite maiſon iſolée & couverte d'un bouquet d'arbres qui l'ombrageoient. Le jeune Lord eut envie d'y entrer pour ſe repoſer. Il jugea qu'elle étoit habitée par des villageois, & il préféroit leur naïve franchiſe à l'empreſſement trompeur des gens du monde. Quelle fut la ſurpriſe de *Sidney*, de trouver dans cette humble retraite, dont la porte étoit ouverte, les meubles de la philoſophie & des beaux arts, des livres de morale, des inſtruments de géométrie, & quelques-uns de muſique; du reſte, une extrême ſimplicité; la propreté ſeule ornoit cet aſyle ſolitaire. *Sidney* ſort, impatient de trouver le maître du logis. Il fait le tour de la cabane, il parcourt des allées irrégulières de jeunes ormeaux, d'où l'on découvroit la mer & la campagne la plus riante. Il apperçoit enfin un vieillard encore frais, dont l'aſpect inſpiroit la vénération. Il ſe promenoit lentement. Une forte impreſſion de triſteſſe altéroit la beauté ſévère de ſes traits, & laiſſoit voir l'empreinte d'une ame ſenſible & profondément affectée. Le jeune Lord l'aborde avec toutes les marques du reſpect, & le vieillard ne put ſe

défendre

défendre d'une prévention favorable à *Sidney*. Jeune inconnu, lui dit-il, que cherchez-vous ici? Le repos ſans doute & la fraîcheur, après un violent exercice. Vous voyez ma demeure, il ne tient qu'à vous d'y entrer; venez, & diſpoſez de moi. Ils entrent.

Sidney, ravi de plaiſir & d'admiration, parla ainſi à cet homme extraordinaire: J'ai déjà viſité votre habitation: je ne comptois pas rencontrer un ſage en ce déſert; mais ſouffrez que je vous le demande, pourquoi ces nuages à travers la ſérénité de votre ame? Daignerez-vous m'apprendre à qui je dois un accueil ſi flatteur? Peut-être ne ſuis-je pas indigne de votre confiance: je ſçais du moins reſpecter votre âge & votre vertu. Hélas! répondit le vieillard, ce que je vais vous raconter pourra vous inſtruire; & ce motif me détermine autant que la ſenſibilité que vous m'inſpirez. D'ailleurs, dans l'excès de mon affliction, je ſaiſis avidement la moindre lueur d'eſpérance. Puiſſiez-vous ne pas démentir la bonne opinion que j'ai conçue de vous! Vous pourrez peut-être terminer mes maux: que ſçais-je? l'extrême infortune touche quelquefois au bonheur, & la Providence peut vous conduire ici pour m'être utile. Quoi qu'il en ſoit, profitez de mes diſgraces. Votre ame ne fait que commencer à ſe developper: apprenez de mes malheurs, à

commander à vos affections les plus pures, à les ſubordonner à l'amour que vous devez au grand Etre; car rien n'eſt durable ici bas.

» J'avois à peu près votre âge, lorſque » je vis *Miss Murray*. Elle étoit belle & » vertueuſe, née comme moi dans la mé- » diocrité, mais d'une famille noble ainſi » que la mienne. Je l'aimois éperduement, » & je ſçus lui plaire. Ne vous attendez pas » ici à des événements extraordinaires. Nos » fortunes étoient égales : nos amours ne » trouverent point d'obſtacles, & n'en fu- » rent que plus conſtants. La conformité » de nos mœurs & de nos ſentiments, le » même goût pour la vertu, nous unirent » pour jamais. Le ciel bénit notre mariage. » Ma chere *Murray* me donna deux fils & » une fille. Mes fils ſervirent comme moi, » avec diſtinction, dans les dernières guer- » res, & furent la gloire & la conſolation » de leurs parents. Ma fille ne nous fut pas » moins chere par ſon excellent naturel. » Croiriez-vous, aimable inconnu, que je » duſſe éprouver la plus affreuſe deſtinée? » Tant de proſpérités s'écoulerent comme » un ſonge, & je ſuis un exemple déplora- » ble de l'inſtabilité des choſes humaines. » Jugez ſi vous pouvez prétendre à mon » eſtime : je me fais violence, & j'aime » néanmoins à me retracer auprès de vous » des ſouvenirs cruels. Mes deux fils mou-

» rurent preſque en même temps d'une
» maladie violente ; & pour comble d'in-
» fortunes, ma chere & tendre *Murray* ne
» tarda pas à les ſuivre. Tous périrent dans
» mes bras. Tant de revers m'accablerent.
» Je fus long-temps incapable de ſonger à
» l'éducation de ma fille, reſte unique &
» précieux de ce que j'avois de plus cher
» au monde... Mais que dis-je, malheu-
» reux que je ſuis !... Je vais vous étonner,
» mon jeune ami. Je devois ſouffrir davan-
» tage encore, & le comble du déſeſpoir
» m'étoit réſervé ». *Sidney*, très-affecté, conjuroit le vieillard d'interrompre un ſi triſte récit. » Non, mon enfant, dit-il,
» vous me plaindrez, ſans doute, & je
» ne dois vous rien cacher. Vous vivez à
» Londres, vous ſçaurez peut-être quel eſt
» le ſort d'un objet infortuné... Hélas ! elle
» me conſoloit, & ſa mère ſembloit re-
» vivre pour moi... » Quoi ! s'écria *Sidney*, quoi ! vous auriez auſſi perdu cette aimable fille ? Et par quelle fatalité ?... O ſort ! quels coups réſerves-tu donc aux méchans ?

» Mon enfant, n'accuſons point la Pro-
» vidence ; reprend le vieillard très-ému.
» Je commençois à ſupporter mes maux,
» & je faiſois tous les jours le ſacrifice de
» ma femme & de mes fils. Je me retirai
» dans ce ſéjour tranquille. L'étude & quel-
» ques talens agréables, une vie obſcure,
» mais libre & douce, commençoient à

» tempérer l'amertume de mes douleurs.
» Le malheur & la perverſité des hommes
» m'ont pourſuivi juſqu'en ces lieux. Ma
» ſœur, qui demeure dans le voiſinage,
» & qui m'avoit demandé *Sophie*, vint
» me voir à l'ordinaire, il y a trois ſe-
» maines. Elle étoit ſeule, & je fus allarmé.
» Une légère indiſpoſition avoit retenu ma
» fille au logis. Ma ſœur, à ſon retour,
» ne la retrouva plus chez elle. Tout ce
» que nous pûmes apprendre d'une ſeule
» femme à qui ma ſœur l'avoit confiée,
» c'eſt que cette domeſtique, dont la fidé-
» lité nous étoit connue, ayant été obligée
» de ſortir un inſtant, elle avoit entendu
» le bruit d'une chaiſe de poſte qui ſem-
» bloit ſortir de la maiſon. Elle y courut,
» vit en effet la chaiſe qui s'éloignoit avec
» rapidité, & chercha vainement ma chère
» *Sophie*. Jugez de l'horreur de notre ſitua-
» tion ! j'ai fait juſqu'à-préſent des recher-
» ches inutiles. Grand Dieu ! l'ai-je perdue
» pour jamais, & ne permettras-tu pas
» que je découvre ſon infâme raviſſeur ? ô
» mon jeune ami ! je ne connois plus le
» repos ; le jour, comme la nuit, n'offre
» à mes yeux que les plus funeſtes images.
» Je ne puis pourtant renoncer à l'eſpoir
» qui me flatte. Ah ! ſi vous aimez la ver-
» tu, vous m'aiderez ſans doute par vous-
» même, ou par vos amis, dans la recherche
» du ſeul bien qui me fait tenir à la vie.

Sidney ne lui répondit que par ſes larmes. Je vous quitte avec regret, lui dit-il; mais j'oſe eſpérer que le Ciel ſécondera mes ſoins. Je tiens à des perſonnes en crédit, & je m'en félicite, puiſque par leur moyen je puis concevoir l'eſpérance de mettre fin à vos douleurs.

Milord *** étoit l'oncle maternel de *Sidney*, & l'aimoit beaucoup. Ce jeune homme ardent & vertueux, fit le tableau le plus touchant & le plus pathétique des infortunes & de l'affliction du vieillard. Mon oncle, diſoit-il, c'eſt un citoyen reſpectable qui réclame votre autorité; c'eſt un père de famille qui a ſervi l'état par lui-même & par ſes fils; il eſt plus recommandable encore par ſes vertus que par ſon nom. Il lui reſtoit une fille, ſeul appui de ſa triſte & languiſſante vieilleſſe; un homme vil oſe l'en priver indignement, & porter la mort dans le cœur du plus digne & du plus tendre des pères. Ainſi donc l'honneur même eſt maintenant à la merci de la brutalité, & le plus ſanglant outrage pourroit demeurer impuni? Vous ne le ſouffrirez pas, Milord; votre équité, votre humanité, la nobleſſe de votre caractère répareront cette horrible injuſtice... Milord *** changeoit de viſage. Il garda long-temps le ſilence le plus morne. Enfin regardant fixement ſon neveu: *Sidney*, dit-il, allez demain, dès le matin, chez ce reſpectable

infortuné. Dites-lui de ma part qu'il ceſſe de pleurer ſa fille, qu'il l'embraſſera dès ce jour même, & que je me charge de la lui remettre. Laiſſez-moi, j'ai des arrangemens à prendre, & comptez ſur ma parole. *Sidney* ne ſçavoit comment interpréter un diſcours ſi laconique, & ne concevoit pas comment ſon oncle, avec tout ſon crédit, pouvoit ſi légèrement ſe flatter de retrouver ſi-tôt *Sophie*.

Le lendemain & avant le lever de l'aurore, il vole chez *Sir Manly* (c'étoit le nom du ſolitaire); il l'embraſſe & le ſerre dans ſes bras. A la joie qui brille dans les yeux du jeune homme, *Sir Manly* livre ſon cœur à l'eſpérance. Vous allez la revoir, s'écria *Sidney*; Milord ***, mon oncle, me ſuit, & va vous l'amener lui-même. Le bon vieillard penſa s'évanouir. Peu de momens après, le bruit d'un caroſſe annonce Milord ***. Il paroît avec *Sophie*, qui ſe précipite dans les bras de ſon père, & jette enſuite ſur ſon conducteur un regard timide, mêlé de ſurpriſe & d'admiration. *Sir Manly*, lui dit Milord ***, votre ſœur eſt elle ici? J'ai beſoin de ſa préſence. *Sidney* courut la chercher. Dès qu'elle fut arrivée, Milord *** les pria tous de s'aſſeoir, puis, adreſſant la parole à *Sir Manly*, qui vouloit ſe lever; Je vous ſupplie tous, dit Milord, toujours debout, & faiſant aſſeoir *Sir Manly*, de ne pas m'interrompre.

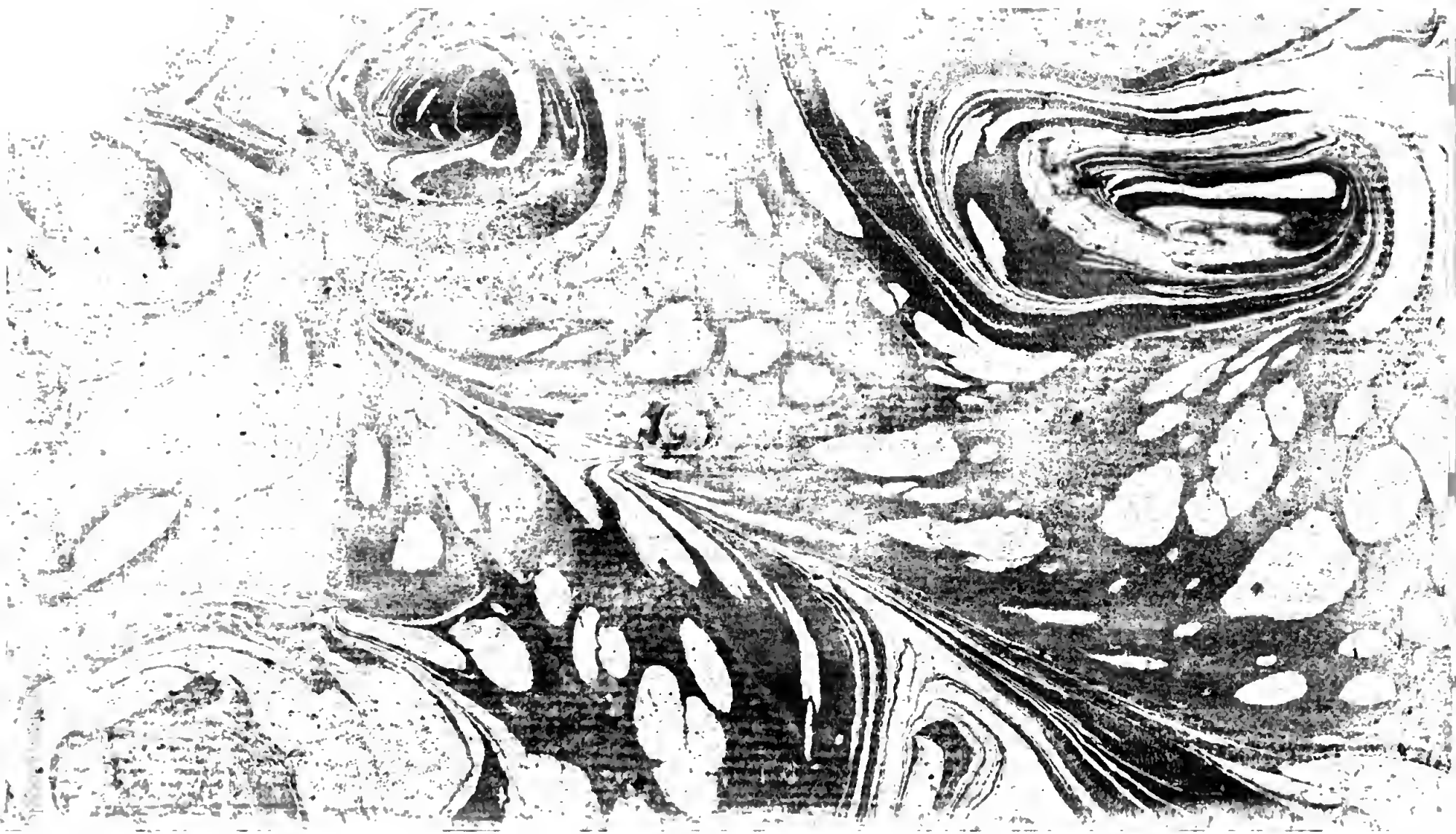
» Mon neveu, pourſuivit-il, je vous dois » le plaiſir ineſtimable de faire une bonne » action, & d'effacer, s'il eſt poſſible, le » ſouvenir d'une injure dont je ſuis auſſi » pénétré que *Sir Manly* même. Je ſuis li- » bre, *Sidney;* vous êtes mon unique hé- » ritier; ce contrat vous aſſure dès ce jour » la jouiſſance de la moitié de mes biens, » & les proviſions d'une charge que je ne » veux plus exercer. Quant à vous, *Sir* » *Manly*, reprenez tous vos droits ſur une » fille dont la vertu n'a point d'égale, & » dont je prétendrois en vain récompenſer » les nobles ſentiments. Si mon neveu pou- » voit lui plaire & lui faire oublier mes » torts, j'oſerois peut-être me flatter de lui » montrer un véritable ami, dans celui qui » gémit à vos yeux d'avoir été ſon ravis- » ſeur ".

A ces mots, il ſe jette aux pieds de *Manly;* puis, en ſe relevant & en le regardant avec confiance: » *Sir Manly*, lui » dit-il, ſi la réparation n'eſt pas complette, » ordonnez, je ſuis prêt à tout. Ce qui me » reſte à dire pour ma juſtification, ſi tant » eſt qu'il en ſoit en pareil cas, c'eſt que » j'ignorois que vous fuſſiez le pere de cette » adorable & reſpectable fille. Sa douceur » & ſa beauté me ſéduiſirent; je me livrai » trop au plaiſir de la regarder plus d'une » fois dans le Parc à côté de ſa tante. Je » vous la rends du moins toujours digne de

„ vous : ma ſœur pourra vous en répon-
„ dre; elle n'eſt ſortie de chez elle, que
„ pour venir ici. Jugez-moi maintenant".

Milord, dit *Manly* éperdu, vous avez été foible, & vous étiez puiſſant.... vous avouez vos torts; rien ne pouvoit vous y forcer.... embraſſons-nous. Les tendres careſſes dont *Sophie* accabloit ſon pere, la reconnoiſſance & l'embarras que lui cauſoit la généroſité de Milord ***, la pudeur & la ſenſibilité de cette aimable fille animoient les graces naïves que lui avoit prodiguées la nature. Milord *** obligea ſon neveu d'accepter ſes préſents. La mélancolie de *Sidney* ne partoit que du beſoin d'aimer : elle ſe tourna bientôt en ſentiment auprès de l'aimable *Sophie*, qu'il épouſa peu de jours après. Tous deux furent heureux, & tous deux méritoient de l'être.

Fin de la première Partie.

Bibliothèque Nationale
FRERES
PALATINS

584359